UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01940297 3

PQ
2623

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mademoisellemill00lecl

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Mademoiselle Millions

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

La Bibliothèque Moderne

MARY FLORAN

MADEMOISELLE MILLIONS

MONTREAL :
DECARIE, HEBERT & BEAUCHESNE.
1608 Rue Notre-Dame.

Mademoiselle Millions.

I

Le baron Rambert était seul dans le cabinet de travail, attenant à l'usine, où il passait la plus grande partie de son temps. Il venait de congédier, pour un instant, son secrétaire, afin de lire lui-même, ainsi qu'il en avait chaque jour l'habitude, sa volumineuse correspondance. Ensuite il la triait, mettait de côté les lettres à réponse, courrier d'affaires, demandes de renseignements, de secours, et gardait pour lui les messages intimes. Ces derniers étaient relativement rares. La vie de M. Rambert appartenait presque exclusivement aux affaires. Les plaisirs les relations, les affections même n'y occupaient qu'un rang très secondaire. Non qu'il se refusât toute distraction, ni qu'il eût le cœur fermé à toute amitié, mais cela, pour lui, pouvait être le charme de l'existence, ce n'en était que l'accessoire. Le but vers lequel, depuis trente années, tendaient toutes ses facultés était l'édification de sa fortune. On eût pu le croire atteint car cette fortune était déjà considérable, mais il avait tellement pris le goût de la besogne que même à présent qu'elle n'était plus pour lui une nécessité, il ne se départait pas du courage, de

l'acharnement, même, avec lequel il l'accomplissait.

Il était né travailleur comme d'autres naissent voyageurs, poètes, artistes...oisifs. Fils d'un industriel déjà riche, mais qui était l'enfant de ses œuvres, il avait, à son tour, décuplé l'héritage paternel. Et cela, sans efforts spéciaux : l'influence d'un milieu laborieux avait décidé de sa destinée; il avait travaillé comme il avait vu travailler son père; à sa suite, il avait marché dans le même sillon, puis il l'y avait remplacé et l'avait prolongé, agrandi...A cette heure, il était un des plus importants industriels du Nord de la France, possédait, disséminés dans plusieurs centres, des filatures et des tissages qui employaient un peuple d'ouvriers. Il était entré dans la vie politique uniquement pour défendre ses intérêts commerciaux et occupait un siège au Palais-Bourbon. Cela le retenait quelques mois à Paris, mais il consacrait le reste de son temps à Braulx, dans le Nord, la maison d'origine, la maison mère d'où étaient parties, comme d'une ruche les essaims d'abeilles, les colonies ouvrières qui avaient fondé, de ci, de là, d'autres fabriques à l'instar de la première et qui en dépendaient.

M. Rambert s'était fait bâtir là un somptueux château installé avec tout le luxe, tout le confort moderne. Il y vivait seul, au milieu d'un personnel nombreux. Au début de sa carrière industrielle, il avait épousé la fille du comte de Sainte-Perelle, gentilhomme de très noble et ancienne souche, mais à peu près ruiné. Il avait été incité à ce mariage, qui semblait une anomalie dans son existence, un peu par entrainement, — la jeune femme était délicieusement jolie, —

un peu par orgueil, pour s'offrir le luxe d'une compagne noble et belle à miracle. Et le calcul n'étant jamais très loin de sa pensée, il avait trouvé, au sacrifice d'argent qu'il consentait, une compensation. Le prestige de la noblesse, si amoindri de nos jours, était, il y a quelque vingt-cinq ans, un peu moins discuté. M. Rambert n'avait pas été fâché d'en ajouter l'appoint à celui de sa considération personnelle, pour l'augmenter encore et l'aider à exhausser sa situation. Et afin de compléter cette influence acquise, il avait obtenu du pape un titre de baron, qui avait permis au comte de Sainte-Perelle de l'accepter pour gendre, sans déroger.

Il aima sa femme, mais elle tint peu de place dans sa vie et, lorsqu'au bout de sept ou huit années, après l'avoir rendu père d'une fille, elle mourut d'une maladie de langueur, il la vit disparaître avec peine assurément, mais sans désespoir, et ne songea pas à la remplacer.

Son enfant, non plus, bien qu'il l'aimât, ne l'occupa guère. Elle lui ressemblait, était robuste et intelligente comme lui. Elle ne lui causa donc nul souci. Il la confia à des gouvernantes, à des institutrices soigneusement choisies. Vers ses dix ans, il la mit en pension. Elle fut élevée en dehors de sa vie quotidienne où il n'aurait pu lui trouver une place, tant cette vie était remplie par ses affaires et ses intérêts.

Grâce à cela, peut-être à son tempérament personnel, la solitude ne lui pesait nullement. Il avait appelé près de lui, comme secrétaire particulier, le fils d'une parente éloignée de sa femme, et ne l'avait point attaché à lui par besoin de société ou d'intimité, mais, la besogne aug-

mentant chaque jour, par nécessité d'une aide.

On était au mois dejuillet et des bouffées d'air tiède entraient déjà, malgré l'heure matinale par la fenêtre haute du cabinet de travail,ouverte sur la cour de l'usine.Le ronronnement des machines,le rythme des métiers,emplissaient l'atmosphère d'un bruit régulier et ininterrompu qui produisait d'abord une impression de vertige.Mais, par l'accoutumance, elle se fondait bien tôt en la sensation d'une cadence magique qui scandait la pensée, envoûtait la volonté et faisait de tous ces êtres humains. courbés là-bas sur leur besogne, des forçats d'un travail sans trêve, auquel, l'eussent-ils voulu, ils n'eussent pu se soustraire, entraînés irrésistiblemmnt par le mouvement perpétuel des machines.

M. Rambert était trop habitué à ce bruit pour s'en trouver en quoi que ce soit impressionné. Depuis trente ans il accompagnait sa pensée,ses réflexions, ses études, et ce matin-là, comme tous les autres, le baron poursuivait méthodiquement, sans y prendre garde, le dépouillement de son courrier. Déjà toutes les lettres d'affaire étaient mises de côté en deux tas : l'un,pour les urgentes; l'autre, pour celles qui l'étaient moins. Et M.Rambert en arrivait à une grande enveloppe timbrée de l'étranger. Il eut un demi-sourire devant l'écriture élégante et ferme de l'adresse, puis un geste de léger étonnement en voyant une seconde missive avec le même cachet d'Autriche. Il commença par ouvrir la première et un froncement de son sourcil impérieux, s'accentuant pendant qu'il lisait, témoigna de sa contrariété.

"Mon cher père, lui écrivait-on, avez-vous oublié que j'ai eu vingt ans hier? On le croirait; pas le plus petit bouquet de fête et, ce qui me touche davantage, pas le moindre témoignage que vous vous souvenez de votre promesse de me rappeler près de vous à cet âge bienheureux! Il y a assez longtemps que je soupire après... non que j'aie été malheureuse à Gutemberg; les bonnes sœurs, que j'ai tant taquinées, ont été plus à plaindre que moi, mais enfin cela suffit, je ne suis plus une petite fille, l'heure a sonné de prendre ma place dans le monde et à votre foyer, j'espère que vous ne me refuserez pas plus longtemps de l'y occuper. Venez donc me chercher, mon cher père, ou donnez-moi, par une lettre chargée, — bien chargée surtout, — et des instructions précises, la facilité de revenir chez vous.

"Je pourrais, à la rigueur, m'en passer et tomber à Braulx comme une bombe, mais, voyez ma déférence filiale, j'ai peur de vous mécontenter! Ce n'est qu'en cas de refus de votre part que j'en arriverais à ces moyens extrêmes.

"Je compte que vous nous les épargnerez à tous deux, et je vous attends, mon cher père, au plus tôt!...

" Votre fille affectionnée,

"Luce Rambert. "

Visiblement ennuyé, M. Rambert ouvrit la seconde lettre d'Autriche. Elle émanait de la supérieure du couvent de Gutemberg, pensionnat placé dans un des sites les plus séduisants de la petite principauté de Lichstentein et exclusivement réservé aux grandes jeunes filles qui, ayant fini leur éducation, désirent la parfaire par l'é-

tude des langues étrangères et des arts d'agrément.

Le baron Rambert y avait conduit sa fille un an auparavant. Déjà, lors de sa sortie de pension, il l'avait envoyée en Angleterre, moins dans le but de lui faire apprendre l'anglais que pour l'occuper un peu, en attendant le moment de son mariage, car, jusque-là, il n'en aurait vraiment su que faire. Mais ses plans avaient été déjoués par l'indépendante humeur et la volonté indomptable que Luce tenait de lui. Après un séjour de dix mois, il n'avait pu la laisser en Angleterre: non seulement elle n'y voulait plus rester, mais on n'y voulait plus d'elle. Alors, augurant mieux d'un changement, le baron l'avait menée en Autriche. Il espérait l'y maintenir encore quelque temps, car le fardeau permanent de ses occupations ne lui avait pas permis de s'occuper de son mariage, pour le préparer, et voilà, qu'avec sa tyrannie d'enfant volontaire et le rappel d'une imprudente promesse faite dans le passé pour l'amener à composition, elle bouleversait toutes ses combinaisons!

M. Rambert n'était nullement décidé à céder à l'injonction impérieuse qu'il venait de recevoir lorsque la lettre de la Révérende Mère supérieure modifia son avis.

"Monsieur le baron, écrivait-elle, mademoiselle votre fille me dit vous avoir exprimé son vif désir de retourner près de vous. Quelque regret que nous dussions éprouver de voir partir cette chère enfant, nous ne nous croyons pas permis de nous opposer aux vœux qu'elle forme. Nous comprenons sa hâte de retrouver un bon

père dont elle sait la vie isolée, et, d'un autre côté, si, jusqu'à présent, les occupations et les distractions de Gutemberg ont réussi à tromper l'ennui qu'elle éprouvait d'être éloignée de vous, nous avons tout lieu de craindre qu'elles n'y soient, dans l'avenir, insuffisantes.L'attrait de la nouveauté, si puissant sur une nature comme celle de Luce, n'existant plus, nous redoutons que la nécessaire monotonie de notre vie claustrale ne la lasse et ne l'énerve. De même, l'espoir, si vif en elle, de son prochain retour en France, pourrait, s'il était déçu, avoir sur son humeur une fâcheuse influence.

"En conséquence,monsieur le baron, et bien que le regrettant, nous nous unissons à Luce pour vous prier de venir la chercher, et nous vous demandons d'être assuré de notre religieux respect et de notre entier dévouement en J.-C. N.S.

" Sœur Christine,
"Supérieure"

Le baron Rambert, sa lecture terminée, tira violemment sa longue moustache grise, ce qui était chez lui le signe d'un sérieux mécontentement, et murmura à demi-voix :

— C'est clair comme le jour,on ne veut plus d'elle, là-bas non plus.Que vais-je en faire, moi, à présent?...

A ce moment, son secrétaire, Aymeric de Penmarc'h, entra.

C'était un joli garçon blond, d'environ trente ans, aux traits réguliers, à la figure intelligente, et expressive. Il était mis avec une recherche extrême, qui donnait tout de suite l'impression

d'un homme élégant. De taille moyenne,mais bien proportionnée, il avait en tous ses mouvements une distinction native, un peu gâtée par une affectation, au moins extérieure, de snobisme mondain.

Il était pauvre, un peu par sa faute,le début de sa jeunesse ayant été orageux.Bien que doué d'une réelle intelligence, il n'avait, par pure paresse, jamais voulu travailler, et, dès qu'il avait quitté le collège, après d'incomplètes études, il avait commencé à s'amuser bêtement, comme le font tant de jeunes gens désœuvrés et sans expérience, qui perdent, dans l'oisiveté et les débordements de quelques années, l'avenir d'une vie entière. Fils unique,n'ayant plus son père, il commença dès sa majorité à manger la petite fortune qu'il tenait de lui et n'en fit qu'une bouchée.Un jour vint où il se réveilla ruiné, sans ressources, sans métier, et endetté au delà du modeste patrimoine qui, après sa mère, devait lui revenir.

Après s'être tenu éloigné d'elle et de ses reproches pendant les années de plaisir,dans sa détresse, il lui revint.Elle parla de se déposséder pour payer ses dettes.

— Après, lui dit-elle, tu travailleras pour me nourrir ?

Il le promit, mais devant son incapacité notoire, qui lui fermait tous les emplois rétribués, le désespoir l'atteignait...

M.Rambert, qui, en souvenir de sa femme, dont madame de Penmarc'h, était l'amie la plus chère et la plus intime, était resté en relations suivies avec elle, intervint alors, comme une providence,dans l'écheveau embrouillé de sa

vie. Il força la pauvre mère à garder le peu qu'elle possédait, paya les dettes d'Aymeric et, comme il avait besoin en ce moment-là d'un secrétaire intelligent, discret, fidèle, il s'attacha le jeune homme.

Celui-ci,dont la nature généreuse avait dévoyé mais n'était pas encore pervertie, sut reconnaître le bienfait qui lui était octroyé et, désireux de s'acquitter,se mit résolument au travail Comme son emploi n'exigeait aucune connaissance spéciale et qu'il était intelligent, il le remplit aisément et, bientôt, à merveille. Le baron Rambert, à qui ses services étaient précieux,lui donna de gros appointements pour lui permettre à la fois de subvenir à ses dépenses personnelles et, peu à peu, éteindre sa dette, et Aymeric de Penmarc'h vivait très heureux dans une position, subalterne assurément,mais que le tact du baron ne lui rendait pas désagréable, et au milieu d'un luxe princier qui satisfaisait tous ses goûts et toutes ses aspirations.

Le premier mot du baron s'adressant à lui fut celui-ci :

— Une tuile! mon pauvre Aymeric, une tui. le !...

— Ah bah!fit le jeune homme avec une familiarité qu'autorisaient l'intimité et la cordialité de ses rapports avec son patron, laquelle?...

— Luce ne prétend plus rester à Gutemberg, et on n'y veut plus d'elle non plus.

— C'est ça, la tuile?

— Tu crois que ce n'en est pas une?Que vais-je faire, moi, de cette grande fille-là?...

— Si c'est la tuile, elle est fort jolie, à condi-

tion toutefois que mes souvenirs soient exacts, car voilà plus de trois ans que je n'ai vu mademoiselle Rambert. J'étais en congé quand elle est sortie de pension et, lorsque vous l'avez conduite d'Angleterre en Autriche, vous n'êtes point passé par ici où vous m'aviez laissé.

— Jolie! jolie!... oui, peut-être, mais ce n'en est pas moins une tuile. Vois-tu Luce ici?... D'abord, avec son caractère, elle va mettre ma maison sens dessus dessous. Puis qui s'occupera d'elle, l'accompagnera, la chaperonnera ?

— Mais, vous, "patron", répliqua Aymeric de ce ton semi-sérieux, semi-narquois qu'il se permettait avec le baron, le nommant ainsi parfois dans l'intimité et un peu pour plaisanter. Dans la vie de tous les jours, votre fille n'a besoin de personne. Si je ne me trompe, elle était, en son enfance, assez débrouillarde pour se tirer d'affaire toute seule. Et quant à la question des relations, eh bien! vous la mènerez dans le monde, au bal, au théâtre,au concert, aux garden-parties...

— Tu te moques de moi, toi, riposta le baron, maussade; avec cela que j'ai le temps et le goût des divertissements variés que tu m'énumères! Ils sont faits pour d'autres, pour les jeunes, les oisifs, pas pour moi... Enfin, j'aviserai. Allons au plus pressé... Elle veut revenir, cette péronelle, et, je la connais, si d'ici quinze jours elle ne me voit pas arriver, elle est capable de se mettre en route comme elle m'en menace. Et je n'ai absolument pas le temps d'aller en Autriche en ce moment. C'est celui des marchés, tu le sais toi-même?

— Ah! dit Aymeric, sérieux du moment qu'on

parlait affaires, vous ne pouvez partir d'ici un mois.

— Eh bien! alors, avec qui faire revenir Luce?

— Voulez-vous que j'aille la chercher? dit Aymeric, plaisantant de nouveau.

— Diantre non! fit le baron vivement, à ton âge, une écervelée comme cela, elle serait compromise du coup.

— Allons donc! reprit Aymeric un peu amer, compromise pour voyager avec un employé de son père, un homme à gages! ce serait comme si elle pouvait être compromise pour être suivie par un domestique.

— Aymeric, dit M. Rambert très sévèrement, je ne t'ai pas donné le droit de parler de la sorte et le faire, ce n'est pas de l'orgueil, c'est de l'ingratitude. Je ne t'ai jamais traité en mercenaire.

— Non, non, riposta le jeune homme, vous m'avez même fait oublier que je l'étais; c'est pourquoi quand la conscience, par instants, m'en revient, j'en suis troublé. Pardon! fit-il, en tendant la main au baron.

Mais celui-ci, volontairement brusque, bien que nullement fâché, la repoussa:

— Laisse-moi tranquille avec tes excuses, tu m'empêches de travailler. Tiens, prends ta besogne, homme à gages, voilà les deux paquets de lettres, note les réponses. Numéro un...

Aymeric, habitué aux boutades sous lesquelles son patron cachait volontiers sa sensibilité, s'était assis au bureau qui lui était réservé et, prenant une page blanche, commença d'écrire sous la dictée du maître.

On frappa à la porte.

C'était le domestique, sorte d'huissier qui se tenait toujours près du cabinet de l'industriel pour lui annoncer les personnages qui le demandaient ou les évincer.

— Monsieur le baron, ce sont les comptables qui viennent pour la vérification des registres.

— Faites entrer, répondit M. Rambert.

II

Dans les loisirs que lui laissait son important labeur, M.Rambert avait réfléchi.

Il ne pouvait s'opposer au retour de sa fille. Il lui avait donc écrit que, d'ici à un mois, à condition qu'elle fût raisonnable, il irait la chercher ou la ferait revenir; mais que, si elle se livrait à quelque coup de tête, elle réintégrerait Gutemberg pour plusieurs années. Comptant que la promesse lui ferait prendre patience, et que la menace aurait le double résultat de la retenir en Autriche et de faire surveiller, par les sœurs, toute tentative de folle évasion, M.Rambert de ce côté fut tranquille. Mais il lui fallait aviser au retour, à brève échéance. Et plus il y songeait, plus il se rendait compte qu'il était impossible que Luce, avec son caractère indépendant, sa fougue, ses caprices, restât seule auprès de lui. Il ne pouvait guère s'occuper d'elle et, du reste, ne s'en souciait pas, inhabile à ce rôle auquel nulle intimité antérieure de père à fille, nulle vie de famille, — son foyer étant depuis si longtemps désert,—ne l'avait

préparé. Une gouvernante s'imposait donc, mais laquelle?

L'éducation morale de Luce — le baron s'en apercevait depuis quelques années seulement — avait été très négligée. Il avait souri aux fantaisies extravagantes et à l'humeur difficile de sa fille, lorsqu'elle n'était qu'une enfant espiègle, et cette bride sur le cou que, par inconscience ou impuissance, il lui avait laisée, l'avait rendue aussi indisciplinée que volontaire. Ni ses bonnes, ni ses institutrices, ni, plus tard, ses maîtresses du couvent, entièrement dénuées qu'elles étaient du concours et même de la sanction paternels, n'avaient pu venir à bout de cet intraitable caractère. Un prêtre éminent, directeur d'un établissement libre, disait un jour à la mère d'un de ses élèves: " Avec le concours des parents, nous sommes, pour l'éducation des enfants, un zéro après le chiffre, qui le multiplie. Sans ce concours, nous sommes un zéro avant, qui le diminue. "

Luce, privée du zéro multiplicateur, s'était élevée à sa guise et fort mal. La hâte que l'on avait mise à se débarrasser d'elle, dans les maisons où on l'avait accueillie, en témoignait, et son père se demandait anxieusement où il trouverait une personne assez dévouée pour demeurer auprès de la jeune fille malgré son caractère difficile et violent, et qui, pourtant, ne sacrifiant pas son devoir d'éducatrice, au désir d'avoir la paix, prendrait sur elle une heureuse influence. Il avait passé et repassé dans sa pensée les personnes de sa connaissance capables de remplir ce rôle protecteur; toutes ces femmes du monde, ayant eu des revers, toutes ces veu-

ves d'employés, toutes ces vieilles filles sans fortune, qui s'étaient déjà adressées à lui aussi bien en tant que député que millionnaire, pour trouver des emplois ou des secours, aucune ne lui semblait capable de suffire à la tâche propo sée. Lorsqu'un jour, une petite enveloppe de forme surannée, à la soscription tracée d'une de ces écritures menues, régulières, correctes qui semblent modestes en comparaison des grands caractères à la mode, lui fit jeter son cri " d'euréka ".

Comment n'avait-il pas pensé encore à Philomène!...

Mademoiselle Philomène de Sainte-Perelle était la sœur aînée de madame Rambert.Quand cette dernière s'était mariée avant elle,cet ordre interverti avait fait dire dans leur entourage: "Philomène ne se mariera pas". Cette hypothèse était au moins prématurée, mais l'avenir se chargea de lui donner raison: mademoiselle de Sainte-Perelle resta célibataire.Pourquoi? on ne le sut jamais. Sans beauté, elle n'était point laide, à proprement parler.Sans fortune, elle n'était pas non plus absolument dénuée.Quand on veut se marier à tout prix, on trouve toujours à le faire. Sans doute mademoiselle Philomène n'avait pas voulu se marier à tout prix. ...Sa délicatesse et sa fierté s'étaient peut-être refusées à certaines concessions nécessaires, ou bien le brillant mariage de sa cadette l'avait rendue difficile, ne voulant pas rester au-dessous d'elle.Ou bien encore elle avait eu quelque secrète, très secrète et malheureuse inclination?...En tout cas, elle était demeurée près de ses parents qui ne possédaient que ces deux filles: sa sœur

et elle. Madame de Sainte-Perelle n'avait pas survécu longtemps à la mort de madame Rambert, sa préférée. A Philomène, alors, était échue la lourde tâche de soigner, seule, son père dont la santé était mauvaise, le caractère hautain et l'humeur chagrine.

Elle s'était, en ces premières années, tenue à l'écart de son beau-frère dans ce sentiment de réserve, presque de méfiance, des natures raffinées et timides. Elle aimait pourtant tendrement sa nièce, qui était aussi sa filleule; elle s'en fut occupée volontiers, mais la crainte de s'imposer, d'être importune, avait fait taire ses sentiments naturels. Puis M.Rambert, si jeune encore, se remarierait sans doute, les parents de sa première femme lui deviendraient alors étrangers. Il n'était pas prudent de resserrer des liens que, bientôt après, il faudrait dénouer.

Mais les années passant, tandis que le baron ne semblait pas songer à se remarier,rassurèrent mademoiselle Philomène et disposèrent beaucoup en sa faveur son esprit un peu romanesque. Elle trouvait très belle, de la part de l'industriel, à qui elle reprochait ses tendances exclusivement matérielles, cette fidélité à la mémoire de sa femme, sans se douter que c'était surtout parce qu'elle ne lui manquait guère qu'il ne l'avait point remplacée.

Cette illusion aurait pu déjà rapprocher mademoiselle Philomène de son beau-frère,lorsqu'une autre circonstance se produisit, capable d'aider à ce résultat : la mort de M. de Sainte-Perelle, laissant sa fille entièrement isolée. Mais, aussi bien le baron que sa belle-sœur avaient pris l'accoutumance de leurs vies éloi-

gnées l'une de l'autre, et n'en changèrent point. Du reste, la petite Luce, qui eût pu être le prétexte d'une existence commune, venait d'être mise en pension. M.Rambert et mademoiselle de Sainte-Perelle demeurèrent donc aussi étrangers l'un à l'autre que par le passé, malgré les rapports très courtois, quoique lointains, auxquels ils restaient fidèles.

Chaque année, le baron conduisait, pendant les vacances, sa fille à sa marraine pour deux ou trois jours, et elle-même, soit à Braulx, soit à Paris, passait régulièrement quarante-huit heures sous le toit de son beau-frère.

C'était assez pour avoir laissé deviner à ce dernier l'âme humblement affectueuse et doucement dévouée de la vieille fille; voilà pourquoi, dans son embarras, il avait pensé à elle.

Ce qu'il avait à en solliciter était si difficile et si important qu'il crut une lettre insuffisante pour présenter sa requête et y obtenir une adhésion. Alors, s'étant assuré que sa belle-sœur pouvait le recevoir, il partit pour Abbeville.

Elle y habitait, rue Saint-Gilles, une maison modeste mais riante, avec un jardinet dont elle aimait à s'occuper.Elle avait quelques bonnes amitiés, quelques agréables relations, et sa vie s'écoulait sans secousse et sans bruit, très paisible et très douce.

La visite subite de son beau-frère fut pour elle un étonnement plutôt qu'un plaisir.Elle lui avait écrit à propos d'intérêts qu'ils avaient en commun, mais qui n'étaient pas assez compliqués ni importants pour motiver sa venue. Quel motif pouvait l'amener?

Dès les premiers mots, en homme d'affaire ha-

bitué à aller droit au but, il le lui fit connaître.

Il lui annonça la définitive sortie de pension de Luce, l'embarras que lui causait son retour et l'impossibilité où il se trouvait de pouvoir lui procurer, même à prix d'or, les soins moraux, intelligents et dévoués, nécessaires à sa jeunesse mal formée.

Alors, mademoiselle Philomène comprit et, la première, dit :

— Vous êtes venu me demander d'aller vivre près de vous?

— Oui, répondit-il, heureux d'avoir été deviné. Oh! je sais bien quel sacrifice cette décision vous imposerait en vous enlevant à toutes vos chères habitudes, mais il ne serait pas de longue durée. Je marierai Luce le plus tôt possible et, d'ici cinq à six mois, vous pourriez être rendue à votre vie accoutumée, en y rapportant, pour augmenter votre aisance, la juste rémunération du grand service rendu.

— Oh! interrompit mademoiselle Philomène, blessée, ne parlons pas d'argent!...

— Non, reprit-il vivement, non, n'en parlons pas, et pardonnez-moi, d'avoir osé toucher cette note, fausse avec vous, mais parlons de votre sœur, que vous aimiez tant, de votre nièce, que vous chérissez, et près de laquelle, le jour de son baptême, vous avez promis de suppléer sa mère, si elle en était privée. Laissez-moi espérer que vous trouverez dans votre souvenir et votre affection le courage de venir remplacer l'une auprès de l'autre...

— Le courage, oui, le courage, il m'en faudrait beaucoup, savez-vous, Lucien, pour m'arracher

même temporairement, du petit coin où j'ai planté ma tente?

— Je le sais, répondit celui-ci, j'ai bien conscience de l'épreuve que je vous infligerais.

Mademoiselle Philomène se tut un moment indécise, visiblement troublée, puis sa délicatesse extrême lui fit subitement trouver odieux de marchander, par des objections, l'acte de dévouement qu'on réclamait d'elle. C'était, à son sens, le rapetisser que le discuter. Il fallait seulement répondre oui ou non à la prière adressée.

— Lucien, dit-elle alors, je réfléchirai, et, d'ici à deux jours, je vous écrirai.

Puis, jusqu'à l'heure de son départ, elle resta impénétrable.

Il s'en fut un peu déçu et inquiet, mais, trois jours après, il reçut une brève missive.

"Mon cher beau-frère, j'ai réfléchi, j'irai près de vous, comme vous me l'avez demandé, jusqu'au mariage de ma chère filleule, à moins que, d'ici-là, quelque circonstance imprévue ne vienne, de votre côté ou du mien, nous inciter à nous séparer. Je tiens à ce que nous restions, vous et moi, libres devant un avenir nullement engagé. Ce qui nous permettra d'essayer, sans crainte ni arrière-pensée, la vie commune que vous m'avez proposée.

"Vous m'avez fait entendre que, pour la commencer et rappeler Luce, le plus tôt serait le mieux : j'arriverai à Braulx lundi prochain à quatre heures.

"Croyez à ma fraternelle affection.

" Philomène de Sainte-Perelle,"

Le baron, ravi de voir les choses tourner à son gré, expédia, sur l'heure, un télégramme d'ardente reconnaissance. Puis il écrivit à la supérieure de Gutemberg de lui renvoyer sa fille par quelque personne de confiance à qui il serait agréable de faire gratuitement le voyage de France et, tout réglé, il retourna à ses préoccupations et à ses affaires.

III

Il y a deux jours que mademoiselle Philomène de Sainte-Perelle est installée dans la princière demeure de son beau-frère. Elle y tient peu de place. Grande, mais très mince, avec ses robes simples et sombres, sa démarche légère, sa voix douce et un peu basse, et un je ne sais quoi d'effacé, sinon de terne, qui est la note dominante de toute sa personne, elle passe à peu près inaperçue dans ce grand château vide. Le baron lui sait gré de sa réserve. Encombrante ou exigeante, elle lui eût été insupportable. Il a bien vite jugé que, sous ce rapport, il n'aura rien à craindre. Jusqu'à présent, elle est restée toute la journée dans sa chambre, ne descendant qu'aux heures des repas, mais, bientôt, son rôle va changer et elle va entrer en scène. En effet, ce soir-là même, au dîner qui le réunissait à sa belle sœur et à Aymeric, M. Rambert a annoncé pour le lendemain son départ.

— Une lettre de la supérieure de Gutemberg, dit-il, m'a averti qu'une personne sûre ramenait Luce jusqu'à Paris. Elle doit y arriver demain soir, je vais la chercher.

— Et vous reviendrez? demanda Aymeric.

— Oh! après-demain, à la première heure; tu sais combien j'ai affaire ici en ce moment.

— A moins que Luce ne soit pas exacte, observa mademoiselle Philomène.

— Elle le sera, dit le baron, riant, elle a trop hâte de revenir pour qu'il en soit autrement!

On s'entretint d'autre chose, mais peu, avec mesure, les propos se succédant lentement. M. Rambert n'était pas causeur, surtout à table. Il mangeait vite, en homme pressé qu'il était souvent, et parlait peu, en homme absorbé qu'il était toujours. N'ayant d'ordinaire, comme commensaux, que des subalternes, il ne se gênait point avec eux: à certains jours causant, d'autres se taisant, suivant l'état de son esprit qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. A l'arrivée de mademoiselle de Sainte-Perelle, il s'était cru obligé à certains frais, mais son discret effacement lui ayant permis de s'y dérober, il était retourné bien vite et bien volontiers à ses habitudes.

Ce soir-là, comme tous les autres, le cliquetis des verres et des assiettes, atténué par un service savant et les épaisseurs molletonnées de la nappe, troublait seul le silence de la grande salle à manger, tendue de toile peinte et vitrée de couleur, dans le style anglais.

Tout à coup, ce silence fut littéralement déchiré par une porte brusquement ouverte et un cri, cri de joie, de triomphe, vibrant de jeunesse et de gaieté. Tout le monde tourna la tête vers la personne qui l'avait poussé et dont la mince et haute silhouette, drapée d'un manteau de voyage, se découpait en ombre sur le fond déjà éclairé du vestibule. Un chapeau de voyage aussi cachait à demi le visage de l'inattendue visiteuse, que voilait à son tour, par le bas, une

voilette d'épaisse dentelle. Mais le mystère ne fut pas de longue durée, des mains impatientes arrachèrent la voilette, le feutre léger, dépouillèrent le long patelot et, jetant tout au hasard, à la volée, a des domestiques respectueux qui les recuillirent, une superbe jeune fille bondit jusqu'à M. Rambert et, l'embrassant avec effusion:

— Père! dit-elle, c'est moi.

Lui, mécontent, se dégagea. Il n'aimait ni les surprises, ni les infractions à ses ordres. Il avait recommandé à Luce de l'attendre à Paris; comment tombait-elle ainsi à l'improviste?...

Il fronça son terrible sourcil, un reproche vint sur ses lèvres, mais il regarda une seconde fois sa fille et ce regard arrêta le reproche pour le fondre en un sourire de paternel orgueil.

Elle était bien faite pour inspirer cet orgueil, Luce Rambert, dans la splendeur épanouie de ses vingt ans. Grande, souple, admirablement faite, mais sans gracilité, l'ampleur de ses épaules, de son buste, de ses hanches, avait une luxuriance qui n'appartenait plus à l'enfance, et dont les lignes harmonieuses étaient déjà une séduction. Il s'y ajoutait celle d'un visage plus charmant que correct, mais en tout cas irrésistible. Une éblouissante chevelure rousse,— de ces tons d'or bruni que toutes les femmes convoitent, et que quelque-unes obtiennent par le savant emploi du henné,— rehaussait son teint d'une éblouissante blancheur. Dans la carnation magnifique des joues pleines, étincelaient, sous l'arc des sourcils brunis, deux superbes yeux noirs, presque trop grands, fiers, hardis, à travers lesquels on pouvait deviner une âme in-

domptable, mais dont l'éclat était incomparable.

Le baron Rambert ne résista pas au charme un peu étrange de cette admirable créature; il se retrouvait en elle, dans ces yeux impérieux et ardents qui étaient les siens, ses yeux d'homme de volonté et d'action. Elle avait tous les caractères de la beauté qui lui plaisait le plus: la force, d'abord, la fraîcheur et l'éclat.

Depuis qu'il ne l'avait vue, ils s'étaient développés et affirmés en elle, en faisant une femme accomplie. Son père sourit donc à l'éclosion complète de cette belle et riche nature et, désarmé, dit seulement, par acquit de conscience:

— Comment débarques-tu ainsi?... je t'avais télégraphié de m'attendre à Paris.

— Je n'en ai pas eu le courage, répliqua Luce délibérément, je suis arrivée ce matin, vous ne deviez venir que demain... j'ai voulu vous éviter le voyage, ajouta-elle en riant.

— Mais comment es-tu d'un jour en avance?

— Ah! voilà, c'est que j'ai profité d'une occasion pour revenir en France; une respectable demoiselle, qui passait à Bâle, où je l'ai rejointe, et qui m'a ramenée.

— Et tu es venue seule de Paris ici? fit le baron fronçant le sourcil à cette réflexion.

— Jamais de la vie! j'ai persuadé à Fraülein Jacob que, pour remplir tous ses devoirs, elle devait m'amener jusqu'à Braulx...Mais,à propos où est-elle? je ne la vois plus; l'aurais-je perdue en route?

Et elle se dirigeait vers la porte lorsque son père la retint par le bras.

— Dis auparavant bonjour à ta tante!

— À ma tante?...

Luce se retourna.

— Ah! marraine, pardonnez-moi, en arrivant de l'ombre, j'étais si éblouie, si agitée que je ne vous avais pas vue!

Elle l'embrassa si fort que la fluette demoiselle en fut toute secouée.

— Grâce, Luce, grâce, tu vas me casser en deux, dit-elle en riant.

— Oh! que non!... mais voyez-vous, après une si longue absence, on ne connaît plus sa force, ni sa joie. Comment êtes-vous ici, marraine?

Ce fut le baron qui se chargea de répondre.

— Ta tante est arrivée depuis deux jours. Elle veut bien consentir à demeurer ici tant... que tu y seras toi-même, et à remplacer, près de toi, ta pauvre mère.

— Bon! fit Luce, je vois ce que c'est : Marraine va être mon chaperon, mon mentor...

— Cela te déplaît? fit la vieille fille.

— Non, dit Luce vivement, j'aime bien mieux vous qu'une autre, seulement, je vous plains, marraine!...

— Pourquoi?...

— Parce que je ne suis pas commode, et que vous n'aurez pas toutes vos joies avec moi.

— Luce, fit sévèrement M. Rambert, j'espère que tu sauras reconnaître le dévouement de ta tante, qui a quitté temporairement sa solitude, sa maison, ses habitudes, pour venir près de toi; que tu lui seras soumise, que tu la respecteras...

— Oh! cela, répliqua Luce, je ne le promets pas, mais je l'aimerai beaucoup. Cela suffit, n'est-ce pas, marraine?...

— Oui, mignonne, répondit mademoiselle Philomène, car on ne contriste jamais ceux que l'on aime par son irrévérence ou son indocilité.

— Ah! ah! dit Luce, toujours joyeuse, comme vous avez gentiment arrangé cela; je vois qu'avec vous je n'aurai qu'à me bien tenir, si je veux l'emporter!

Et se retournant vers Aymeric qui, s'étant levé à son arrivée, était resté debout:

— Je n'ai pas encore salué monsieur, dit-elle d'un ton interrogateur.

— Vous ne me rsconnaissez pas, mademoiselle?

— Pas le moins du monde, et vous?

— Aymeric de Penmarc'h n'aurait eu garde de vous oublier.

— Aymeric de Penmarc'h! — elle eut l'air de tomber des nues... — Ah! bien, si je m'en serais jamais doutée !... Vous êtes fièrement changé !

— A mon avantage, mademoiselle?

— Non, répondit-elle carrément, vous avez vieilli et pris l'air d'un homme sérieux, tout à fait.

—Vous aussi, mademoiselle,vous avez changé.

— A mon avantage?interrogea-t-elle coquettement.

— Est-ce assez de dire à votre avantage?... On pouvait croire, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, que la mesure était comble, et que vous n'aviez plus rien à attendre de l'âge. Aujourd'hui on est, devant vous, stupéfait de ce que ces trois années vous tenaient encore d'attraits en réserve.

— Parfait! fit Luce, j'adore les compliments,

je n'en crois pas un seul, mais, qu'importe, cela m'amuse. Donc, si vous voulez être dans mes bonnes grâces, vous voilà averti. Seulement, pour le moment, je n'ai pas le temps de les écouter, il faut que j'aille à la recherche de cette pauvre Fraülein Jacob. Qu'est-ce que j'ai bien pu en faire?... Elle doit être joliment empêtrée, elle ne sait pas un mot de français.

— Heureusement que tu parles allemand, dit le baron.

—? Moi à peu près autant qu'elle, notre langue!

— Alors?...

— Alors nous nous comprenons par signe, comme les sourds et muets.

Et Luce allant sortir:

— Continuez le service, — dit le baron à ses gens, et faisant signe à Aymeric et à mademoiselle Philomène de se rasseoir, — on s'occupera ensuite de ces demoiselles. Je n'aime pas les repas interrompus, et j'ai à sortir après le dîner.

IV

Depuis que Luce est revenue en France, le caractère joyeux, indépendant, bizarre qu'elle a montré dès son arrivée, ne s'est pas démenti. Parfois, il fait sourire son père, le plus souvent il l'agace. Quant à mademoiselle de Sainte-Perelle, il l'inquiète d'autant plus que, seule, elle a la tâche ardue de refréner ses emportements, de résister à ses caprices, et de l'améliorer, si toutefois c'est encore chose faisable. Le baron ne s'occupe pas plus de sa fille que lorsqu'elle était en Angleterre ou en Autriche, et mademoiselle Philomène estime très lourde et délicate la mission maternelle qu'elle a accepté de remplir.

Mais elle ne s'y dérobera pas. Son cœur fermé de vieille fille isolée a, pour la belle indisciplinée qui souvent la tracasse, une tendre faiblesse qu'explique aussi bien la voix du sang que la nature de l'orpheline, riche et généreuse au moral autant qu'au physique. Et dans son renoncement à elle-même et aux douceurs permises de la vie, mademoiselle de Sainte-Perelle à trouvé le secret de ces patients et persévérants dévouements que rien nerebute ni n'altère.

Luce en a conscience; son cœur à elle, un peu refroidi par sa jeunesse privée des intimes affections de la famille et entourée d'étrangers, ne connaît pas bien la tendresse, mais elle en donne ce qu'elle peut à sa marraine, attirée vers elle par l'aimant indéniable des attachements profonds, même cachés. Seulement, ce sentiment n'est pas assez vif en elle pour avoir, sur son humeur indépendante, la nécessaire influence qui l'améliorerait, et mademoiselle Philomène souffre un peu de cette insuffisance, ayant toujours compté sûr ce moyen de douceur et d'affection, le seul à portée de sa nature craintive et timide, pour amener sa terrible nièce à composition. Elles sont toujours ensemble, et c'est un contraste frappant que celui de ces deux femmes si différentes de tous points.

On ne peut dire exactement que l'une représente le présent et l'autre le passé, tant leurs dissemblances écartent toute idée, même de comparaison. Luce, belle, épanouie, robuste, est l'image de la puissance, de la force, de la jeunesse et de la beauté triomphante. Mademoiselle Philomène est grande, maigre, pâle, un peu triste; ses yeux bleus sont très clairs et très

doux, son teint légèrement brouillé, ses cheveux, de blonds qu'ils étaient, s'argentent, et prennent une nuance neutre, grise, un peu terne comme toute sa personne. A côté de sa superbe filleule, elle a l'air d'une ombre mystérieuse, délicate, à peine tangible, faite pour le calme, la retraite, l'obscurité et le silence.

Elle en est loin à présent, avec la vie déjà bruyante, en attendant mieux, dans laquelle Luce l'entraîne.

Dès le lendemain de son arrivée, la jeune fille a, suivant une des expressions pittoresques dont elle n'est que trop coutumière, "remballé" Fraülein Jacob, une pauvre fille douce, timide, romanesque qui, venue en France pour chercher une position d'institutrice, ne devait certes pas envier une élève ressemblant à sa compagne de route.

Ensuite, Luce a été à la joie de son arrivée, de son installation, ce qui l'a occupée trois ou quatre jours. Puis elle s'est avisée qu'elle n'avait rien à se mettre, pas une robe, pas un chapeau, seulement des vieilleries qui lui donnaient l'air "antique", et elle a demandé à son père, avec la gentillesse qu'elle sait mettre au service de ses désirs pour les faire triompher, la permission d'aller à Paris, avec sa marraine, afin de remonter sa garde-robe.

M. Rambert a autorisé le voyage. Son appartement, toujours ouvert en raison de ses fréquentes allées et venues, pouvait recevoir ces dames que leur femme de chambre servirait et qui mangeraient au restaurant.

Mademoiselle Philomène n'a fait aucune opposition, bien décidée à ne pas contrecarrer, dès le

début, cette volontaire à laquelle personne, dans un entourage mercenaire ou indifférent, n'avait jamais résisté. La tante et la nièce se sont mises en route.

Luce, à Paris, a passé tout son temps à courir les magasins les plus élégants, mademoiselle Philomène l'a suivie sans protestation. Luce a fait de nombreuses emplettes, de nombreuses commandes; mademoiselle Philomène lui a fait judicieusement observer que c'était un peu trop. Luce n'a pas voulu l'entendre, mademoiselle Philomène n'a pas réclamé. Luce a acheté et fait faire des toilettes excessivement chères, maisexcentriques comme son tour d'esprit, voyantes, tapageuses, à effet. Mademoiselle Philomène lui a encore fait remarquèr que ce n'était pas là une mise de bon goût, seyant à une jeune fille distinguée. Luce lui a ri au nez, lui répondant qu'elle était "vieux jeu", et ne pouvait comprendre les habitudes et les préférences d'une jeune personne vingtième siècle, ni ce qui convenait à ce nouvel état, inventé par l'esprit moderne, et inconnu de son temps. Mademoiselle Philomène n'a pas insisté. Et elles sont revenues à Braulx, rapportant force caisses et cartons, et très bonnes amies.

M. Rambert les a accueillies sans enthousiasme, avec un ennui secret, plutôt, et non consenti, de voir s'enfuir, par la porte qui s'ouvrait pour Luce, le calme et le silence de sa demeure, si précieux pour un homme d'études et de travail. Quant à Aymeric de Penmarc'h, absolument séduit par la beauté de Luce, et amusé par son originalité, il l'a vue réintégrer le domicile paternel avec une satisfaction d'au-

tant plus grande que, malgré le courage avec lequel il s'est mis, depuis sept ans, au travail et à la vie sérieuse, il trouve bien un peu triste et monotone, parfois, son éternel tête à tête avec M. Rambert.

Lui aussi a gardé envers Luce cette sorte de familiarité à la fois amicale et galante qu'il a inaugurée le premier soir, provoqué par sa liberté de langage et sa coquetterie. Leurs anciennes relations, du temps que la jeune fille n'était encore qu'une gamine, leur lointaine parenté, et surtout l'allure indépendante et rieuse de mademoiselle Rambert, en autorisent suffisamment le ton pour qu'il ne semble pas choquant, en raison de la disproportion de leurs positions et de la distance qui sépare la fille de l'industriel de son secrétaire. Personne du reste, et les interessés moins que tout autre, ne prend au sérieux ce marivaudage. Pour M.Rambert, c'est un enfantillage. Mademoiselle Philomène pense, à part elle, que c'est un jeu dangereux, mais que tant que cela reste un jeu, il n'y a pas à intervenir. Avec elle, aussi, Aymeric est familier, sans toutefois manquer jamais à la déférence qu'il lui doit, car elle est, comme madame Rambert l'avait été, une amie plus encore qu'une parente de sa mère, et elle lui inspire sympathie et confiance. Souvent donc, lorsque son service le lui permet, il se rapproche d'elle et en même temps de Luce, qui éprouve, à le voir, un plaisir égal à celui de le taquiner, et insensiblement, il se mêle ainsi peu à peu à leurs deux vies, très séparées de l'existence employée et austère de M.Rambert.

Un jour, le baron, que sa fille ne voyait guère

qu'aux heures des repas, dit devant elle à son secrétaire:

— J'ai reçu une dépêche de Danglefer, il rentre ce soir.

— Tant mieux, ditAymeric, nous avons besoin de lui.

— Qui est-ce ça, Danglefer? interrogea Luce.

M. Rambert ne prenait pas souvent la peine de répondre aux questions à batons rompus que Luce posait étourdiment, et alors Aymeric le suppléait.

— Danglefer, lui dit-il, est un des ingénieurs attachés à la manufacture.

— Ah! et il demeure à l'usine?

— Non, mademoiselle, ici même.

— Oui, intervint M. Rambert, il vit près de moi sur le même pied qu'Aymeric, et tu me feras le plaisir d'être avec lui un peu plus convenable qu'avec ce dernier.

— Convenable! fit Luce révoltée comme à chaque observation; je ne suis pas convenable avec Aymeric? Marraine, vous entendez cela?

— Non, reprit M. Rambert, tu ne l'es pas, tu le taquines, tu le tourmentes sans cesse, le pauvre diable, et sa place n'est pas une sinécure depuis que tu es ici. Avec lui, ton ainé de dix ans, qui t'a vu haute comme mes bottes, presqu'un parent, en outre, cela n'a pas d'importance, mais avec un étranger...

— Entendez-vous à votre tour, mademoiselle Luce, fit Aymeric, amer; avec moi, une manière de vieux cousin, un parent pauvre, employé dans la maison, ces plaisenteries ne comptent pas.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit

la jeune fille, inconsciemment cruelle, sinon je ne les ferais pas. Oh! soyez tranquille, père, je sais me tenir et je me tiendrai avec ce monsieur. Comment l'appelez-vous?

— Danglefer, dit Aymeric sans rancune.

— Vilain nom! reprit-elle, mais cela va être joliment "bassinant" de se surveiller comme cela tout le temps.

— Si cela épure ton vocabulaire, mignonne, observa mademoiselle Philomène, le résultat en vaudrait bien la peine.

— Il vous tient à cœur, mon vocabulaire, marraine? Et pourtant il est très chic, c'est de cette façon qu'on parle le français maintenant, même à l'étranger.

— Surtout à l'étranger, riposta Aymeric ironiquement.

— Voilà qu'il s'en mêle, lui! releva Luce vivement. Vous oubliez votre rôle, vous ne devez me faire que des compliments.

— Toujours, parce que venant de moi, ils ne comptent pas?

— Justement! étant sans conséquence, c'est un plaisir innocent et permis.

— Mais si Germain Danglefer croit que c'est obligatoire et vous en adresse aussi?

— Qu'est-ce que cela peut faire? Lui non plus ne comptera pas, puisque c'est aussi un employé.

— Pas subalterne comme moi.

—Il n'y pas de hiérarchie là dedans.

— Et pourtant mon "patron" vous a recommandé d'être sérieuse.

— Allons!... interrompit M. Rambert, ne la pousse pas comme cela, tu lui fais dire des bê-

tises, et elle est capable de les répéter devant Danglefer. Lui est très délicat, très susceptible, à la moindre allusion maladroite, ilpeut se blesser et me planter là. Or, tu sais combien il m'est nécessaire.

Obéissant M. de Penmarc'h se tut, mais avec un involontaire soupir, vite réprimé, qui témoignait que lui aussi, aurait peut-être bien voulu avoir le droit d'être délicat, d'être susceptible, et être ménagé... Hélas! il n'avait point, comme Germain Danglefer, de capacité lui permettant de trouver, n'importe où, un poste avantageux. Son pain quotidien dépendait du bon plaisir de M. Rambert et, si ce dernier ne le lui avait jamais rendu amer, depuis le retour de Luce, il commençait à lui trouver quelque saveur âcre et pénible.

V

Le lendemain, Luce et sa tante se trouvaient dans le petit salon où l'on se réunissait au premier coup de cloche du déjeuner, lorsque Aymeric de Penmarc'h y entra. Luce s'avança près de lui:

— Eh bien, dit-elle, y est-il?

— Qui ça?

— L'homme important devant qui je dois me tenir.

— Il y est.

— Alors il va venir ici?

— Il va venir.

Et, après un moment, le jeune homme ajouta avec une involontaire jalousie:

— Comme vous en êtes occupée! C'est pour lui, cette belle toilette?

Luce avait arboré, pour la première fois, une robe à effet en taffetas vert à dessins Empire, dont le corsage, bizarrement découpé, s'ouvrait en des revers hardis de velours orange; c'était excentrique et osé, mais ces nuances violentes et heurtées seyaient à merveille à son teint mat. Elle rougit un peu à la question d'Aymeric.

— Peut-être oui, répondit-elle, peut-être non; si je vous disais que c'est pour vous?

— Je ne vous croirais pas.

— Vous auriez raison.

A ce moment même, M. Rambert entrait avec un jeune homme brun, mis avec correction, mais aussi avec un évident mépris de la mode. Il était assez fort, un peu trop même, pour sa jeunesse. Son visage pâle eût été gâté par un grand nez busqué trop long, si d'admirables yeux noirs, sous des sourcils épais, n'étaient venus tout racheter par leur charme et éclairer la physionomie du rayonnement d'une intelligence supérieure. Un sourire très jeune, très confiant, presque ingénu sous la légère moustache noire, adoucissait l'expression sérieuse, grave même, de ses traits et le rendait, àpremière vue, sympathique.

En le voyant approcher, Luce murmura à Aymeric:

— Oh! mais quel nez il a, ce monsieur! vous ne m'aviez pas prévenue; non, ce n'est pas permis?

— Quoi, répondit Aymeric de même, de ne point vous avoir avertie?

— Non, d'avoir un nez comme cela. Pour peu qu'il nasille, le brave garçon, je ne pourrai me tenir de rire, et le "patron" ne sera pas content.

— Il ne nasille pas, dit Aymeric et, soyez tranquille, il ne vous donnera pas sujet de manquer à vos promesses, il n'est pas de ceux dont on rit.

Le baron était maintenant tout proche de sa fille.

— Luce, dit-il, je te présente mon collaborateur et ami, M. Germain Danglefer.

Le jeune homme salua, sans gaucherie, mais sans aisance mondaine.

— Monsieur, commença Luce avec son plus ensorceleur sourire, je suis ravie de faire votre connaissance, j'ai déjà entendu parler de vos mérites, et mon père m'a appris votre dévouement.

Le jeune ingénieur l'écoutait avec politesse mais le baron ne trouvant sans doute pas de son goût les démonstrations da sa fille, les interrompit net en disant à Germain Danglefer:

— Vous n'aviez pas fini de me raconter ce qu'avait décidé notre correspondant de Coblentz.

Plus occupé du patron, auquel il rendait compte d'une mission à l'étranger, que de sa jolie fille, Danglefer la salua encore une fois comme pour la remercier de ses obligeantes dispositions, et répondit au baron qui l'entraîna en causant vers le fond de l'appartement.

— Dites donc, fit Luce à Aymeric, avez-vous vu comme le "paternel" a coupé le sifflet à mes amabilités : pss!

— Luce, observa sa tante, tu m'as promis de ne plus dire le " paternel "

— Aymeric dit bien le "patron"

— J'ai tort, répliqua celui-ci, prompt à s'humilier.

— Non, riposta Luce, c'est drôle et amusant. D'abord vous ne pouvez guère dire autrement.

— Je porrais dire, fit Aymeric subitement amer, "monsieur le baron", comme les domestiques.

— Pourquoi? releva gracieusement mademoiselle Philomène qui avait senti la nuance, vous n'avez rien de commun avec eux...

— Et puis ce serait "province" ajouta Luce, province... comme le veston de M. Danglefer.

— Vous ne le trouvez pas élégant?

— Elégant? Ah! grand Dieu! il a l'air d'un notaire de village! Vous ne feriez pas mal de lui donner l'adresse de votre tailleur.

— Alors vous me trouvez mieux habillé que lui; prenez garde, c'est un compliment, et comme vous ne m'y avez pas habitué, cela pourrait me rendre fat.

— Tant pis pour vous, mais je dis toujours ce que je pense. Je vous trouve "très chic" on ne croirait jamais...

Elle s'arrêta, un peu rouge.

— Voilà une réticence, reprit Aymeric, qui dément vos paroles, vous prétendez dire tout ce que vous pensez et vous vous arrêtez en route.

— Vous voulez savoir la fin? eh bien, allons-y! on ne croirait jamais que vous êtes un "rond de cuir"

Le domestique ouvrait la porte à deux battants pour annoncer le déjeuner. A Braulx, on ne se donnait pas le bras, cela déplaisait au maître de céans.

— Dites donc, murmura Luce à l'oreille d'Ay-

meric, j'ai envie de prendre le bras de Danglefer pour aller à table. Nous verrons quelle tête il fera. Il croira peut-être qu'il a manqué à tous ses devoirs en ne me l'offrant pas, ce sera "crevant".

— Ne faites pas cela, dit Aymeric, vous indisposeriez votre père.

— Vous croyez?... alors je prends le vôtre.

Elle joignit l'action à la parole. Aymeric voulut se dérober, mais elle le retint.

— Tant pis, puis il a dit lui-même qu'avec vous mes sottises ne comptaient pas.

Et, bon gré mal gré, le baron étant passé dans la salle à manger avec Germain Danglefer, en continuant leur conversation, elle les suivait au bras d'Aymeric. Mais sa bravade n'eut aucun succès, les deux hommes préoccupés de leur entretien, ne la virent même pas, et, s'asseyant à table, le poursuivirent.

Cela ennuya beaucoup Luce, qui n'aimait pas les choses sérieuses, ne comprenait rien aux affaires et ne trouvait pas à placer un mot. De temps en temps, elle essaya bien de changer de sujet par une phrase jetée à la volée, une question ou une réflexion puériles. Personne ne lui répondit pas même Aymeric, interessé, lui aussi, par les nouvelles que Germain donnait de son voyage.

Luce avait le goût qu'on s'occupât d'elle, habituée à tenir partout la première place; lorsqu'on ne la lui donnait pas, elle forçait l'attention par ses excentricités. Elle n'en risqua guère ce jour-là, tenue en respect par son père, mais elle fut dépitée de l'oubli où on la laissait, et vexée, aussi, de voir ce nouveau venu, qu'elle

avait compté éblouir, sans motif précis, par coquetterie, par jeu, ne pas sembler s'apercevoir de sa présence.

Lorsqu'on eut servi le café, que M. Rambert prenait toujours à table, Germain, par habitude ou par distraction ou peut-être, roula une cigarette.

— Vous fumez, monsieur? lui demanda hardiment et très haut Luce, avec une intention d'insolence et de rappel à l'ordre.

Germain s'arrêta, interdit:

— Excusez-moi mademoiselle, l'habitude de me trouver seul avec M.Rambert me fait manquer aux plus élémentaires convenances.

Et il jeta dans son assiette la cigarette commencée.

Luce l'y repêcha de ses doigts mignons, chargés de bagues étincelantes qu'elle fit scintiller à plaisir sous les yeux du jeune homme, et, la lui rendant:

— Ne vous excusez pas, monsieur, j'ai voulu vous faire remarquer que vous fumiez avant de m'en avoir demandé la permission, uniquement pour le plaisir de vous l'accorder.

Le jeune homme la regarda, évidemment surpris de cette façon d'agir; ce que voyant, M. Rambert intervint en haussant les épaules.

— Ne faites pas attention, Danglefer, c'est une enfant gâtée et une enfant terrible.

Luce très vexée se mordit les lèvres. Pourtant, Germain tortillait sa cigarette entre ses doigts, sans y mettre le feu, et lorsque le baron lui tendit les allumettes, il lui désigna mademoiselle de Sainte-Perelle en disant:

— Je ne me permettrai pas...

— Permettez-vous dit M. Rambert, ma belle-sœur est l'indulgence même et je vous donne l'exemple. Du reste, ces dames se retirent toujours sitôt le café.

A ce mot, Luce se leva, mue comme par un ressort, et mademoiselle Philomène, résignée, se hâta d'achever le contenu de sa tasse pour la suivre.

Passant près de M. de Penmarc'h, la jeune fille provocante, le regard mauvais, lui dit avec insistance:

— Venez-vous, Aymeric?

Il la regarda, désireux de la suivre, craignant de contrarier le patron, partagé entre ces deux sentiments, et très perplexe.

— Je ne sais, dit-il, si M. Rambert n'a pas besoin de moi!

— Laisse-lui prendre son café et fumer son cigare tranquillement, tu le tyranises, ce pauvre Aymeric, répondit avec humeur M. Rambert.

— Est-ce qu'il s'en plaint? demanda-t-elle, hardie.

Il n'osa protester que par un sourire, mais le baron, fâché, reprit:

— Allons! cela suffit. Pourquoi veux-tu qu'Aymeric t'accompagner.

— Pour me distraire.

— Ce n'est pas son affaire; va-t-en et laisse-nous causer.

Elle obéit, furieuse.

D'ordinaire, mademoiselle Philomène, en sa prudente sagesse, ne choisissait pas ces moments-là pour la morigéner, mais, cette fois, elle ne sut pas résister à la tentation d'une observation faite sur le vif, et passant son bras sous

celui de la jeune fille, elle l'emmena dans la petit salon où, s'asseyant près d'elle sur un petit canapé, elle lui dit:

— Je t'en prie, Luce, pour toi, pour ton père, pour moi, ne t'expose plus, par tes inconséquences, à une humiliation comme celle de tout à l'heure.

— Quelle humiliation? fit la jeune fille révoltée; je n'ai pas été humiliée.

— Si: ton père t'a humiliée en te traitant en petite fille mal élevée, et cela t'a été très sensible. Ne dis pas non, je le vois dans tes yeux brillants. Si tu y avais été indifférente, c'est que tu manquerais de délicatesse, or, je t'en sais beaucoup. Mais convenons-en, chérie, cette leçon, tu ne l'avais pas volée.

— Quoi? fit Luce, se levant, vous aussi, vous allez me gronder? Oh! mais j'en ai assez, vous savez, d'être tenue ainsi en lisières, j'aime mieux retourner au couvent.

— Luce! dit seulement mademoiselle Philomène, Luce!

Et lui prenant les deux mains, elle la força à s'arrêter devant elle.

— Eh bien quoi, Luce, Luce? répéta celle-ci exaspérée, qu'avez-vous à me dire encore?

— Rien! mon enfant, répondit très doucement mademoiselle Philomène, lui lâchant les mains après l'avoir longuement regardée de ses yeux tendres et pénétrants, et détournant son visage, qu'un nuage de tristesse était venu soudain endeuiller.

Luce, alors, subitement aussi, changea de front et, venant de son propre mouvement se rasseoir sur le canapé, dit la première, un peu

brusquement, mais déjà avec une nuance de soumission:

— Voyons, marraine, qu'avez-vous? Je vous ai fait de la peine?

— Oui, mon enfant.

— Aussi pourquoi me grondez-vous?

— Parce que c'est mon devoir, Luce, parce que si je n'étais ici que pour t'approuver, te flatter, t'admirer, te laisser faire toutes tes folies et tes inconséquences, il vaudrait beaucoup mieux que je restasse chez moi.

— Comprends pas? fit Luce, railleuse, mais déjà moins mauvaise.

— Parce que ce serait très mal, très coupable à moi, ta tante, ta marraine, la sœur de ta pauvre mère, de continuer l'œuvre néfaste qu'ont produite sur toi les amitiés serviles, les soins intéressés, les complaisances indifférentes et les bonnes volontés impuissantes, qui t'ont laissée t'élever à ta guise, dans l'inexpérience de ta jeunesse, et fort mal, il faut en convenir.

— Je sais bien que je suis mal élevée, ditLuce, mais qu'est-ce que cela peut faire?

— Comment! ce que cela peut faire? Mais tu as en toi, ma chérie, tous les dons de Dieu nécessaires pour être une femme accomplie, et tu les dédaignes, tu les jettes aux orties, lâchant la bride aux défauts que chacun porte en soi et qui domineront bientôt tes qualités naturelles au point de les étouffer.

— Encore une fois, je ne vois pas quelle importance cela peut avoir que j'aie des défauts, puisqu'en fait de qualités j'ai l'essentielle, celle qui les fait oublier.

— Laquelle?

— Je suis riche, riche à millions: celle-là dispense de tout; avec elle, on peut se passer de beauté, de vertus, de talents, on est toujours sûr d'être au premier rang.

— Luce! fit mademoiselle Philomène d'un ton de reproche.

— Oui, continua la jeune fille emballée, je parle en toute connaissance de cause. Vous croyez que je n'ai pas d'expérience; si vous saviez!... Depuis que j'ai l'âge de raison, je vois; plus tard, j'ai observé... Quand j'étais bébé, insupportable, volontaire, mauvaise, je battais mes bonnes et mes gouvernantes. Qu'est-ce qui les faisait rester auprès de moi, me combler de prévenances, de chatteries, m'accorder toutes mes fantaisies, me pardonner, sans m'en reprendre, toutes mes méchancetés? Quoi?... La peur d'être renvoyées, de perdre les gages considérables que mon père leur donnait. Quand l'une d'elles avait suffisamment fait sa pelote, quelquefois, le cœur lui manquait devant la difficulté de sa tâche, et elle s'en allait. Mes premiers professeurs avec lesquels je n'apprenais rien, qu'est-ce qui leur faisait déclarer à mon père, lorsque par hasard il s'informais de mes progrès, que j'étais un sujet hors ligne, une intelligence supérieure? Le désir de toucher longtemps encore leurs cachets à haut prix. Quand on m'a mise en pension, cela fut le même jeu. Une élève si riche! avec les suppléments de ceci et de cela qui augmentaient singulièrement les bénéfices, et les cadeaux somptueux que mon père faisait à l'établissement! Il fallait bien avoir des égards pour elle, ne pas la brusquer, la mécontenter. Sa présence donnait aussi un

certain renom à la "boîte ". Il y a encore des imbéciles pour être flattés que leurs filles soient élevées avec celle de M. Rambert, le richissime industriel, qui, bien entendu, doit choisir pour sa progéniture les meilleures maisons d'éducation. Mes compagnes du couvent, mes amies, j'ai été indigne envers elles toutes; pourquoi restaient-elles quand même liées avec moi? Parce que j'étais une petite personne riche, élégante qui flattait leur vanité, parce que j'avais de l'or plein mes poches, que je payais une taloche donnée, un mauvais tour joué, par un présent de valeur. Parce que, les jours de sortie, je les menais au Bois dans le landau de mon père, et que cela les enorgueillissait plus encore d'être vues avec moi que cela ne les amusait de se promener. Quand je suis allée en Angleterre, le pays de l'argent par excellence, cette jeune lady, "fast, very fast, indeed," a été prise de suite en haute considération. En Allemagne aussi, la pension que je versais m'a rendue agréable, bien qu'à la fin, d'un côté comme de l'autre, on m'ait trouvée encore plus encombrante que lucrative et qu'on m'ait poliment remerciée, de peur que mon exemple ne pervertisse les puritaines "Misses" ou les candides "Gretchen." Vous disiez, tout à l'heure, marraine, que si j'avais été mal élevée, la faute en était aux amitiés serviles et aux soins intéressés. C'est vrai, et c'est mon argent qui me les a procurés tels; mais, en revanche, il a été cause que partout, grâce à lui, et grâce à luiseulement, malgré mes grands défauts, on m'a toujours fait fête.

— Et tu crois, Luce, dit mademoiselle Phi-

lomène, attristée, que cela continuera?

— Oui, fit cyniquement la jeune fille. Cet hiver, mon père va me conduire dans le monde, j'aurai les plus belles toilettes, les adorateurs les plus assidus, les plus grands succès. J'aurai bien cinq ou six millions de dot; avec cela on me trouvera charmante, on me courtisera, me fêtera, me recherchera, et, pour me marier, je n'aurai qu'à choisir.

— Et ensuite? dit mademoiselle Philomène.

— Ensuite? cela sera toujours la même chose: je serai la femme la plus heureuse de Paris. J'aurai un mari à mon goût, puisque j'aurai pu me payer celui qui me plaira, une situation superbe, tout ce qui fait le bonheur de ce monde. Allez, marraine, ne perdez ni votre temps ni votre peine à me bien élever. Quand on est aussi riche que moi, tout est permis, tout est possible L'argent tient lieu de tout et vous procure tout

— Pas l'estime des gens sérieux et sages.

— Je m'en moque, dit Luce, je puis m'en passer!

— Pas l'affection, reprit mademoiselle Philomène sur un ton bas et contenu, pas l'amour!

— L'amour!— Luce éclata de rire—L'amour! oh! romanesque marraine! l'amour n'est pas nécessaire au bonheur de la vie. Moi, je n'en veux pas. C'est-à-dire je veux bien qu'on m'aime, je ne veux aimer personne.

— L'amour n'est si beau que parce qu'il est involontaire, fit, avec un peu de tristesse émue, la vieille fille.

— Eh bien, dit Luce, admettant même que, comme le dit votre auteur,—car c'est une citation, n'est-ce pas?—l'amour soit involontaire et

que, par impossible, je m'éprenne un jour ou l'autre de quelque beau garçon, eh bien! je lui demanderai de m'épouser, s'il ne pense pas à le faire, et vous verrez que, quel qu'il soit, il ne se laissera pas prier longtemps!

— Qui sait? dit mademoiselle Philomène, incrédule.

— Moi! répondit la jeune fille avec assurance. On ne résiste pas à cinq millions présentés, fit-elle en son audacieuse vanité, se levant et cambrant devant mademoiselle de Sainte-Perelle sa taille souple, d'une façon qui n'est pas trop désagréable, convenons-en entre nous?

— J'en conviens volontiers, fit mademoiselle Philomène en riant. Oh! Luce! Luce! ajouta-t-elle d'un ton de regret, si tu voulais, tu serais si charmante!...

— Ne parlons plus de cela, fit la jeune fille gaiement, je suis comme le "patron", une utilitaire, aussi, je néglige les choses vaines. Et puisque nous parlons des qualités à acquérir, savez-vous une idée qui me trotte par la tête depuis ce matin: j'ai envie de monter à cheval!

VI

Dès que les affaires de M. Rambert, simplifiées par le retour et le concours de Germain Danglefer, lui ont donné quelques loisirs, il en a profité pour conduire sa fille dans les châteaux avoisinant Braulx et chez quelques familiers de Lille avec lesquelles il est en relations. Le faisant, il n'a pas obéi à ses préférences. Il n'est

mondain ni par goût ni par tempérament, mais il l'est par position. Cette position, à laquelle il a fait, pour la créer et la soutenir, tant de sacrifices de tout ordre, exigeait qu'il eût des relations. Il en a donc entretenu de nombreuses et de brillantes, autant, du moins, que le lui a permis sa situation: l'élément féminin étant forcément exclu de ses réceptions, dont nulle femme ne pouvait l'aider à faire les honneurs. Maintenant qu'il devait en être autrement, avant d'opérer ce changement dans le cadre de sa vie, il était convenable que l'on connût sa fille. Il ne l'était pas moins qu'elle-même eût quelques amies, quelques distractions; enfin, le baron, en homme pratique qu'il ne cessait d'être, trouvait aussi nécessaire, urgent même, de présenter Luce dans le monde, en vue de son mariage. Il le souhaitait aussi prochain que possible, effrayé, malgré le concours de mademoiselle Philomène, de la responsabilité qu'entraînaient la garde et la conduite de cette terrible et indépendante fille.

Elle, était ravie des démarches de son père. C'était le commencement de l'existence qu'elle entendait mener. Vie frivole de dissipation, de plaisirs; vie de fête, d'adulations, de succès, où elle exercerait la royauté triple de sa fortune, de sa jeunesse et de sa beauté, les trois puissances, disait-elle, qui priment toutes les autres.

Pour les visites, elle sortit de leurs cartons ses toilettes les plus brillantes, elle fut follement élégante et si délicieusement jolie, malgré les excentricités de sa mise, que son père s'en montra fier.

L'orgueil paternel de M. Rambert s'en rappor-

tait pour cela à la première impression causée par l'indéniable beauté de Luce, à "l'effet" surtout qu'elle faisait. S'il eût su le jugement, qu'après une connaissance un peu plus approfondie, on portait sur elle, il n'eut pas été aussi satisfait.Bien des petits jeunes gens en quête d'une dot, d'autres encore subjugués par ses charmes, l'auraient voulu pour femme. Comme elle l'avait prévu, il était des mères ambitieuses surtout d'argent, qui la souhaitaient pour leurs fils; mais bien d'autres, sages, prudentes, sérieuses, n'en eussent pas voulu. Il y avait d'autres mères de famille encore qui la jalousaient, la comparant à leurs filles; mais certaines, au contraire, n'eussent voulu à aucun prix que leurs enfants lui ressemblassent. Il y eut des jeunes femmes légères, des jeunes filles lancées qui s'engouèrent d'elle, et un noyau de personnes toutes différentes qui, mises en défiance par son genre, s'en tinrent résolument à distance. La vérité force à dire que ces abstentions furent la minorité. On critiqua bien Luce, on blâma ses libertés de langage, son aplomb excessif, le goût extravagant de sa mise, on lui rendit pourtant ses visites. Non seulement à cause de son père, dont la haute situation s'imposait, mais parce que, dans la pénurie relative des relations de la campagne et même de la province, ceux qui aiment le monde sont toujours heureux de voir s'ouvrir une maison hospitalière et fastueuse.

Luce avait pris un jour de réception et, le lundi, les visiteurs affluaient au château de Braulx. Elle les accueillait avec grâce, et le tact délicat de mademoiselle de Sainte- Perelle

l'aidait à ce que chacun remportât de chez elle un agréable souvenir. Entre ces dates hebdomadaires, Luce, en compagnie de sa marraine, à défaut de son père, trop occupé pour la suivre quotidiennement, faisait de nouvelles visites, attirait des jeunes filles, des jeunes femmes, à des parties de réunions. Elles amenaient leurs frères, leurs cousins, leurs amis, et l'on menait à Braulx très joyeuse vie

Luce demandait souvent à son père de lui prêter Aymeric pour s'occuper de ces messieurs. Le baron, lorsqu'il n'avait pas besoin de lui, l'envoyait volontiers au salon, où le jeune homme venait plus volontiers encore. Outre que les plaisirs mondains l'attiraient particulièrement, Luce exerçait sur lui une véritable attraction. Il la discutait encore, ne voulant, dans le secret de son cœur, ni y consentir, ni l'appeler par son nom; mais il la subissait sans révolte et y cédait sans cesse.

Luce le traitait un peu comme s'il était à son service, ce qui, trop accentué, le blessait parfois; mais elle lui témoignait aussi une familiarité de parente, d'amie d'enfance, de camarade, dont elle autorisait la réciprocité, et qui le charmait.

Elle lui dit un jour:

— Vos "Mademoiselle", par ci, "Mademoiselle par là, m'ennuient; nous sommes parents, appelez-moi ma cousine.

— Cela m'est difficile, nommant votre père: monsieur.

— Alors, dites: "Luce", c'est plus simple; quand j'étais petite vous faisiez ainsi.

— Mais vous n'êtes plus petite, et si M.Rambert n'était pas content?

Nous le consulterons.

Et la première fois qu'ils se trouvèrent tous réunis, Luce dit à brûle-pourpoint à son père :

— Permettez-vous à Aymeric de m'appeler Luce comme autrefois?

— Du moment où tu le nommes Aymeric, cela me semble indiqué.

— Voyez-vous, fit à Aymeric Luce triomphante.

— Il ne voulait pas? interrogea le baron.

— Je n'osais, patron.

M. Rambert lui frappa sur l'épaule en riant:

— Cela ne te ressemble guère! Il eût peut-être été plus correct que vous en restassiez au "monsieur, mademoiselle", mais je n'obtiendrai jamais cela de mon garçon manqué. Et il ne faudrait pas non plus que tu accentues par une déférence hors-de propos le ridicule des airs de "patronne" que cette petite fille se donne parfois envers toi, son aîné de dix ans.

Avec Germain Danglefer, Luce n'était pas en confiance, en coquetterie comme avec Aymeric, mais elle en était occupée, son indifférence la piquait au jeu. Par moments, elle se promettait d'en triompher; en d'autres, elle se fâchait de tout ce qu'elle sentait en ce jeune homme de sérieux, sage et doux, opposé à son empire et à sa séduction. Alors elle se montrait fort désagréable pour lui, après l'avoir comblé des avances les plus provocantes. Dans le premier cas, son père la grondait; dans le second, il haussait seulement les épaules, traitant d'enfantillage ses façons d'enjôleuse; mais alors c'était

mademoiselle Philomène qui la morigénait, ce qui faisait dire à Luce en riant :

— Danglefer, c'est ma bête noire. "J'écope" toujours à cause de lui. Quand je lui fais des frais, j'ai marraine sur le dos, quand je ne lui en fais pas, j'ai papa.

— Vous n'avez qu'à ne pas vous occuper de lui, répondit Aymeric, ce sera le plus simple.

— On dirait que vous en êtes jaloux ?

— Vous savez bien, répondit le jeune homme, que je n'ai pas le droit de l'être de personne, pas même d'un subalterne comme moi.

— Allons, bon! répliquait l'incorrigible enfant, voilà Aymeric qui fait son petit " Ruy Blas".

—Merci bien! dit Aymeric, piqué.

— Calmez-vous! vous n'avez ni l'habit ni l'âme d'un valet, êtes-vous content ?

— On le serait à moins.

Ces escarmouches, souvent moins dures, remplissaient leurs entretiens. Elles amusaient extrêmement Luce, qui eût voulu y habituer Germain. Mais, avec lui, comme elle le disait, cela ne "prenait" pas. Il restait poli, déférent même, et inattentif. Quand elle le plaisantait,il lui répondait avec une extrême réserve et un respect qui lui paraissait affecté et l'agaçait.Un jour que, par hasard, ils se trouvaient seuls, qu'elle l'avait encore taquiné, et qu'il s'était à peine défendu, elle lui dit :

— Vous savez, vous pouvez me répondre, je sens parfaitement que c'est volontairement que vous ne le faites pas, et non parce que vous êtes à court d'arguments. Vous me ménagez

comme on ménage les faibles, cela n'est pas flatteur!...

— Je ne vous ménage pas, mademoiselle, répondit Germain, car je n'aurais aucune raison de le faire, je ne vous crois pas faible, mais très forte, même trop forte pour moi.

— Bien, riposta-t-elle, un bon point, vous commencez à vous moquer de moi.

— Mademoiselle, je ne l'oserais.

— Pourquoi?

— Vous êtes bien bonne de l'oublier, mademoiselle, mais il ne m'est pas permis d'en faire autant.

— Même si je vous en priais ?

— Surtout si vous m'en priiez.

— Pourquoi ?

— Parce que mon devoir serait de résister à la tentation, et de ne pas abuser de votre indulgence.

—Ah! répliqua Luce impatientée, j'en ai assez de vos grands mots et de vos phrases entortillées. Traitez-moi donc en camarade comme Aymeric le fait.

— M. de Penmarc'h est un peu votre parent, remarqua Germain en souriant.

— Il est surtout très simple, très bon garçon, pas du tout poseur, dit Luce fâchée, et vous gagneriez énormement à suivre son exemple.

Et, sur cette impertinence, elle tourna les talons.

Malgré tout cela, Germain lui plaisait. Elle ne le voyait guère, mais, lorsqu'à table, il causait avec son père, il l'intéressait.

Elle ne songeait plus à rire de ses vêtements mal coupés,

Un jour elle dit à Aymeric :

— N'ai-je pas plaisanté une fois avec vous du nez de Danglefer? J'étais folle! C'est un des plus jolis hommes que j'aie vus de ma vie, il a des yeux de rêve!...

—Bon! fit Aymeric, il va vous tourner la tête, à présent! Il ne manquerait plus que cela!...

— Vous êtes sot! répondit Luce.

Mais elle devint très rouge.

VII

L'hiver était venu et l'installation à Paris prochaine. M. Rambert y arrivait toujours pour la Noël et y restait jusqu'à Pâques, avec de fréquentes allées et venues de Paris à Braulx comme il en faisait, l'été, de Braulx à Paris. Mais, avant de quitter la campagne, le baron comptait y donner une grande fête à l'occasion de ce qui était, en quelque sorte, ses noces d'argent avec l'importante usine qu'il dirigeait. Il y avait vingt-cinq ans que la mort de son père l'ayant laissé livré à ses seules forces, il avait pris en mains cette lourde affaire, en assumant toute la charge, comme toute la responsabilité. Il l'avait, depuis, considérablement améliorée et augmentée et, privilège assez rare, il avait conservé auprès de lui, à travers tant d'années, quelques ouvriers de la première heure. A ceux-là, les fidèles, à d'autres, non moins dévoués, à tous, il avait dit: "Nous fêterons ensemble, mes amis, les vingt-cinq ans de notre vie commune."

Le moment était venu de réaliser cette promesse, car l'anniversaire avait eu lieu dans le courant de l'année, mais une date précise ne disant rien de spécial à tous ces braves gens M. Rambert avait choisi pour cette solennité, celle du quantième de sa naissance et c'était au 17 décembre qu'il avait fixé la fête.

Il n'en parla à Luce que lorsque tout fut prévu, combiné, arrêté. Il était habitué à agir seul sans aide et sans conseil. La jeune fille marqua d'abord peu d'enthousiasme, cette réjouissance populaire ne lui disait rien; mais son père, sans s'occuper de son indifférence, ajouta:

— Après l'emploi de la matinée et de l'après-midi, que je viens t'énumérer en détail: députation des ouvriers, remises des gratifications banquet, il y a celui de la soirée. Pour l'usine ce sera un bal et un feu d'artifice. Au château un dîner, où je réunirai tous mes employés et leurs familles.

— Tous vos employés? Eh bien! nous allons en voir des têtes, fit Luce.

—Vous verrez des têtes d'honnêtes gens, mademoiselle, fit le baron sévère, de travailleurs qui m'ont aidé à gagner la fortune que vous dépensez si allègrement, et qui sont aussi dignes de l'honneur que je leur ferai en les appelant à ma table, qu'estimables par ailleurs. Aussi je compte, j'entends même, vous voir leur montrer un aimable visage et, pour une fois que je vous confie, malgré vos sottises et vos inconséquences, le soin de m'aider à faire les honneurs de ma maison, j'aime à penser que je n'aurai pas à m'en repentir.

— Vous n'aurez qu'à vous en louer, fit Luce

voulant plaisanter, mais visiblement impressionnée par l'autorité et le sérieux de son père; je vais être tout miel, tout sucre pour ces bonnes gens, les combler de prévenances et d'attentions...

— Et les embarrasser en dépassant la mesure, dans une ironie qu'ils ne manqueront pas d'apprécier, fit le baron impitoyable. Heureusement, Philomène sera là pour remettre les choses au point, et je vous ordonne d'écouter et de suivre ses conseils, vous m'entendez?...

Puis, sans attendre la réponse de sa fille, ni ses protestations, M.Rambert continua :

— Après dîner, on dansera.

— On dansera, fit Luce ravie, il y aura tant de monde que cela!

—Deux cents couverts, environ.

— Et je va,serai avec les contremaîtres, je " berlinerai " avec les comptables : ce sera délicieux.

— Vous danserez avec ceux qui vous feront l'honneur de vous inviter, et ce ne seront point des ouvriers, veuillez le croire. Mes commis de Paris viendront, mes correspondants, mes représentants.

— Tout le "gratin" quoi? fit l'incorrigible Luce. Mais ce sera charmant, et je vais beaucoup m'amuser.

— Vous tâcherez d'amuser vos hôtes ; que ce ne soit pas à vos dépens, comme cela pourrait bien arriver, répliqua le baron qui n'était décidément pas en veine de tendresse ni d'indulgence.

L'entretien en resta là.

Le grand jour arrivé, on se réunit comme de

coutume, pour le déjeuner, mais il fut un peu avancé, car c'était à son issue que les ouvriers devaient venir présenter au patron leurs bouquets et leurs vœux...M.Rambert était habillé et nerveux, un peu, se défendant mal contre l'émotion que lui causait, d'avance, la manifestation qui se préparait. Cet homme de travail aimait les travailleurs, traitait ses ouvriers avec une grande justice, s'intéressait vivement à eux, à leurs besoins, à leur famille, et tout ce qui tenait à ce milieu de labeur, où s'était écoulée la meilleure partie de sa vie, le touchait plus que tout autre chose.

Aymeric de Penmarc'h, lui aussi, avait fait toilette, avec ce raffinement et cette mode "dernier cri" qui lui était propre.

Enfin, Danglefer si peu soucieux de sa mise dans la vie quotidienne, savait, lorsque les circonstances l'exigeaient, se mettre à leur hauteur, et était correct autant qu'élégant, dans une redingote noire qui n'avait rien à envier à celle d'Aymeric.

Mademoiselle Philomène, pour complaire à son beau-frère, et avec ce tact qui l'accompagnait sans cesse, avait passé la robe de satin noir des grands jours. Elle avait d'avance conseillé à Luce de s'habiller aussi. Celle-ci, pas esprit de contradiction, avait commencé par dire non. Mademoiselle de Sainte- Perelle n'insista point, persuadée de l'inévitable revirement de ses idées. En effet, dès le matin du 17, Luce qui, pour être mieux coiffée, avait multiplié les épingles et les bigoudis, entrait dans sa chambre, la tête bardée de fer comme un chevalier du

moyen âge, et la consultait sur ce qu'elle devait mettre.

On était allé aux armoires, plusieurs robes étaient étalées sur le lit.

— Moi, dit mademoiselle Philomène, je mettrais ce joli costume tailleur mauve, avec cette chemisette de surah blanc et, pour aller à l'usine, ce chapeau noir, qui est de si bon goût.

— Un "tailleur" pour une fête comme celle-là, marraine, vous n'y pensez pas!

Elles discutèrent quelque temps. La toilette du soir fut aussi mise sur le tapis. Mademoiselle Philomène conseillait une robe blanche sobrement garnie d'or. Luce ne voulut rien entendre, décida qu'elle mettrait pour le dîner une robe de tulle rouge, brodée d'argent, de jais, et de jaune, qui était violemment excentrique, et revêtit, sur l'heure, une étrange toilette de taffetas bleu sombre incrustée de guirlandes de roses jaunes, dont le corsage, garni de zibeline, s'ouvrait sur un gilet paille, cravaté de dentelle, et qu'une large ceinture souple en soie vert feuille serrait à la taille.

Lorsqu'elle entra dans le petit salon, au premier coup du déjeuner, M. Rambert passa d'un rapide regard l'inspection de sa toilette, et eut un geste de mécontentement.

— Quelle idée de t'affubler comme cela, justement aujourd'hui, dit-il.

— M'affubler! fit Luce fâchée, c'est une de mes plus jolies robes.

— Pour cela non, elle est grotesque, tout simplement.

Luce, vivement vexée de cette critique devant

Aymeric et surtout devant Germain, essaya, à cause d'eux, de se contenir et répondit:

— Baquin n'a pourtant pas, que je sache, l'habitude ni la réputation de faire des choses grotesques.

— Ah! cette robe est de Baquin, fit Aymeric, impressionné par le renom du couturier à la mode, et déjà disposé à admirer, sur la foi des traités, cette toilette, qui, auparavant, ne lui plaisait pas.

Mais le baron répondait:

— Baquin n'est pas infaillible, puis il est commerçant, cet homme, il fait ce qu'on lui commande; si c'est affreux ou ridicule, tant pis pour la cliente!

— J'espère que tout le monde ne sera pas de votre avis, fit Luce, pincée.

— Il est à présumer que si, répondit impitoyablement son père.

— Au fait, des gens sans éducation, sans goût, sans expérience du monde et de la toilette, peut-être? dit Luce, mauvaise.

— Ne parle pas mal de gens qui valent mieux que toi, fit le baron sévèrement, et cela parce qu'ils n'auront pas l'aberration d'esprit d'admirer ce costume de carnaval, ces broderies absurdes et cette ceinture verte sur ce bleu et ce jaune qui me rappelle un jeu de mots de mon enfance: Vert tue bleu, mon ami jaune.

Luce ne se tenait plus de colère ni de dépit; elle jeta les yeux sur Germain et crut voir sur ses lèvres un sourire. Elle marcha sur lui furieuse:

— Vous vous moquez de moi, monsieur, je crois.

— Je n'aurais garde, mademoiselle, fit Germain très respectueux: c'est le seul calembour de monsieur votre père qui me faisait sourire.

— Et, fit-elle, insolente, vous le jugez approprié à ma toilette?

Germain hésita un moment, puis, agacé par l'attitude provocante et dédaigneuse de la jeune personne, il répondit avec beaucoup de calme :

— Oui, mademoiselle.

Par un étrange phénomène, à l'instant, la colère de Luce s'apaisa, ses nerfs sa détendirent et elle eut des larmes pleins les yeux.

— Alors, dit-elle plus doucement, vous aussi trouvez ma robe ridicule?

— Je ne la trouve pas heureuse, mademoiselle, mais je suis bien incompétent...

— Non, non, dit-elle vivement.

Et, profitant de ce que son père causait avec Aymeric à l'écart et de choses urgentes, elle reprit:

—Votre avis m'est précieux, vous me voyez tous les jours, avec quel costume me préférez-vous?

Germain se récusa:

— Oh! je ne saurais le dire... les détails m'échappent, l'ensemble seul me frappe, puis je vous avoue que le souvenir de vos innombrables toilettes est assez confus en ma mémoire.

— Mais encore? insista Luce.

Il vit qu'il ne s'en tirerait que par une réponse formelle.

— Mon Dieu! dit-il, c'est peut-être l'amour de la droite ligne et une vague réminiscence de l'étude des couleurs complémentaires, mais les

choses unies, correctes, les nuances douces, harmonisées entre elles, ont mes préférences.

— Exemple dit Luce impitoyable.

— Eh bien, plus vos robes sont sobres et simples, aussi bien de couleurs que de façons, plus je vous trouve charmante.

A ce compliment, inévitable pourtant à force d'avoir été provoqué, Luce rayonna.

— Je comprends, dit-elle.

Elle se dirigeait vers la porte que le domestique venait d'ouvrir pour annoncer le déjeuner.

— Où vas-tu? lui demanda son père.

— Changer de robe.

— Il n'est plus temps, à table, nous sommes déjà en retard.

Elle voulut résister,il lui imposa son autorité et elle s'assit à sa place, maussade de se sentir enlaidie et désapprouvée, mangea peu et ne parla guère. M. Rambert fit presser le service. A un moment où Germain, qui était près d'elle, lui pasait une saucière, elle lui dit à demi-voix:

— Rendez-moi donc le service de la renverser sur ma robe.

— Pourquoi? demanda-t-il surpris.

— Pour me donner le prétexte de la quitter, malgré mon père.

— Oh! ce serait un enfantillage! répondit Germain avec une si évidente désapprobation que Luce n'osa pas exécuter son projet.

Elle fut même intérieurement furieuse de s'être mise, par la confidence qu'elle en avait faite à Germain, dans l'impossibilité de le réaliser. Elle n'ouvrit plus la bouche mais, sitôt le dessert, se leva.

— Où vas-tu dit encore son père.

— N'est-il pas convenu, répliqua-t-elle, mauvaise, que les "dames" quittent la table au café pour laisser causer ces messieurs?

Le baron haussa les épaules sans répliquer et elle s'enfuit en courant. Un quart d'heure plus tard, elle rentrait au petit salon où l'on était réuni, attendant les députations annoncées, et vêtue cette fois, de la robe mauve conseillée en vain le matin par mademoiselle Philomène. Son père, occupé à dicter une lettre à Aymeric, ne fit point attention à elle. Elle s'avança vers Germain qui feuilletait une revue.

—Et comme cela? dit-elle, se campant audacieusement devant lui.

Il la regarda. Elle était belle à miracle: la teinte délicate de l'étoffe faisant valoir son teint merveilleux, qui rivalisait de blancheur avec le satin de la chemisette, vue dans l'écartement de la jaquette, dont la coupe savante dessinait l'harmonieuse souplesse et le dessin irréprochable de sa taille. Le désir d'être jolie l'embellissait encore. Germain, si maître de lui qu'il fût pourtant, ne put résister au regard adouci des charmants yeux noirs, à la magie du sourire.

— Vous êtes délicieuse! dit-il un peu ému, et tout le monde en jugera ainsi.

Et elle, audacieuse, de répondre:

— Tout le monde, cela m'est égal, c'est à vous que je veux plaire...

Il la regarda, encore troublé, n'osant comprendre. Elle l'y invita pourtant par un nouveau sourire, mais lui, bouleversé, se déroba: il détourna les yeux et, d'une voix qui tremblait un peu:

— J'entends la musique, dit-il: les voici!

M. Rambert se dirigea vers le perron, Germain à sa droite, Aymeric à sa gauche. Luce suivait avec mademoiselle de Sainte-Perelle.

VIII

Un groupe d'ouvriers endimanchés s'avançait à la suite de la fanfare de l'usine qui, drapeau en tête, ouvrait la marche, et, derrière lui, une foule immense, compacte, fourmillante, envahissait la cour d'honneur, se répandait sur les pelouses et dans les allées, venue, elle aussi, pour souhaiter la bienvenue au patron.

Les délégations étaient nombreuses, car non seulement chacune des usines dépendant de celle de Braulx avait envoyé la sienne, mais encore chaque branche de cette industrie était représentée: les tisseurs comme les fileurs, les surveillants, les plieurs, les comptables, même les hommes de peine. Chaque délégué portait un bouquet; il y avait des femmes aussi, même des enfants. Les premiers compliments furent écoutés religieusement, ils étaient, du reste bien pensés et bien dits. Les applaudissements et les vivats en soulignaient la fin, ainsi que les réponses de M. Rambert, car il répondait à tous, en termes brefs, mais sincères et émus.

Ému, il l'était de plus en plus, à tous ces témoignages de sympathie qui venaient le payer de vingt-cinq ans de cette bonté juste, de cette humanité généreuse avec lesquelles il traitait ses ouvriers. On le sentait en communauté

d'idées avec eux. Ayant vécu de leur vie de travail pendant de longues années, il les connaissait parfaitement, les aimait, et les dominait sans peine. Eux-mêmes, soumis en sa personne "au maître", avaient en lui cette confiance, pour lui, cette déférence, qui ne se commandent pas, mais sont le fruit d'une estime gagnée par une justice parfaite dans les ragports parfois si difficiles de patron à ouvriers, et par la valeur personnelle. Cette valeur, que celui qui obéit cherche en celui qui ordonne, qu'il sait parfaitement y reconnaître, et qui s'impose à lui, par sa supériorité, rend plus aisée une servilité qu'elle relève. Il moins pénible, moins avilissant de se soumettre à celui que, moralement, l'on reconnaît vous être supérieur, qu'à celui qu'on sait ne pas vous valoir.

M. Rambert, au milieu de ses ouvriers, était donc dans son royaume et son élément. Et en sa satisfaction profonde de ce beau jour qui les groupait autour de lui, fidèles et dévoués, à leurs protestations de reconnaissance, à leurs promesses de concours empressé, à leurs vœux de bonheur, l'attendrissement le gagnait peu à peu.

Cette fête avait un caractère touchant qui remuait tous les cœurs. Germain mordait souvent les brins menus de sa moustache noire, Mademoiselle Philomène avait les yeux mouillés derrière les verres de son lorgnon de myope. Aymeric était nerveux. Et Luce, illuminée d'un sentiment et d'un espoir nouveau, par l'attrait que lui inspirait Germain, était aussi disposée à l'émotion. Elle y avait résisté, pourtant, un long moment, essayant même, autant pour la

vaincre que par mauvaise habitude, de "blaguer" tout bas à l'oreille d'Aymeric les complimenteurs et les compliments. Mais, bientôt à son tour, elle avait été, comme elle le dit elle-même, empoignée.

Un homme venait de se détacher du groupe et de gravir les trois premières marches du perron, limite où chacun s'arrêtait pour lire son petit discours. C'était presqu'un vieillard; sa figure ridée, aux traits accentués, respirait l'honnêteté; sa mise était surannée, il avait dû, pour la circonstance, retirer de la garde-robe où elle était soigneusement serrée et d'où elle ne sortait guère, sa redingote noire des grands jours, qui datait de son mariage peut-être, et qu'il n'avait revêtue qu'aux occasions solennelles.

Son robuste torse de travailleur y était à l'étroit. Son dos, voûté par le labeur et l'âge, tirait sur les entournures, raccoursissant les manches. Mais le poignet de la chemise qui dépassait était, comme le col et le plastron, scrupuleusement blanchi. Les gros souliers reluisaient ainsi que des miroirs. Le pantalon, un peu trop court, ayant été sans doute réparé par le bas, n'avait ni une tache ni un faux pli. Enfin,quand le brave homme se découvrit, il montra une belle chevelure grisonnante soigneusement séparée et lissée. Il était, ce vieillard, sous ses dehors antiques, l'image touchante de l'ouvrier d'autrefois, rangé, travailleur, honnête, et il éveillait cette impression de sympathie et même de respect que cause le mérite vrai, quoique obscur

Il tira de sa poche un papier, et, bien qu'il en eût appris par cœur la teneur, il lut lentement sa grosse écriture.

S'il venait, lui aussi, saluer le patron, il devait cet honneur à un titre unique : il était le plus ancien ouvrier de l'usine.

— J'étais là avant vous, monsieur, dit-il, et votre regretté père m'avait appris le travail et l'obéissance. J'étais là lorsque, lui succédant, jeune homme et inexpérimenté encore, vous vous êtes mis à notre tête. Et dès le premier jour où je vous vis traversant les ateliers, je me promis à moi-même, en reconnaissance des bienfaits dont votre père avait comblé ma jeunesse, de mettre à votre service, tant que la santé, l'âge et la force me le permettraient, mes bras et mon dévouement. Cette promesse, je l'ai tenue, mais combien vous en avez facilité l'éxécution! Vous avez été pour moi un maître juste, bon, généreux. Vous avez payé mon travail avec votre argent, mais vous avez payé mon dévouement avec votre cœur. Dans mes besoins, dans mes difficultés, dans mes tristesses vous avez toujours été là pour m'aider, m'encourager, me consoler. Dans mes joies, je vous ai teouvé aussi, pour vous en réjouir... Je ne parle pas ici en mon seul nom, mais aussi au nom de mes camarades, qui ont partagé les mêmes faveurs. Tous, nous vous avons dû, Maître, et moi en particulier, une existence paisible et honorable. Nous savons que, grâce à vos soins, ceux qui, comme moi, ont vieilli à votre service, auront la sécurité et le repos assurés à leurs dernières années. Aussi, en ce beau jour de vos noces d'argent avec cette usine qui a été votre héritage et qui est devenue votre œuvre, suis-je venu, moi l'ouvrier fidèle, vous dire : Maître, je vous remercie, et moi, le vieillard aux cheveux blancs : Maître, je vous bénis!...

À ces paroles touchantes, les larmes coulèrent de tous les yeux. M. Rambert cherchait à surmonter son trouble pour répondre, non que les mots lui manquassent pour le faire, mais c'était la voix qui mourait dans sa gorge, serrée par l'émotion. Alors, Luce, dans un mouvement subit de sa nature primesautière et généreuse, s'avança, et, émue aussi, mais vibrante d'enthousiasme juvénile, se plaçant à côté de son père elle dit, s'adressant à l'ouvrier :

— C'est moi, mon ami, qui veux, la première, répondre à l'émouvant discours que vous venez d'adresser à mon père et qui fait tomber de ses yeux de si douces larmes, car moi aussi je veux vous dire : "Merci!" Si mon père vous a fait du bien, à vous, à tous, vous aussi, tous, lui en avez rendu. Vous l'avez aidé dans sa lourde tâche, vous avez coopéré à son œuvre. Il a dû à votre concours dévoué, à votre attachement fidèle, des consolations, des encouragements qui l'ont soutenu et fortifié dans la route ardue que solitaire, il a suivie. C'est de cela, mes amis, que je suis venue spontanément vous remercier. Et vous, l'ouvrier fidèle, le vieillard aux cheveux blancs, qui étiez dévoué à mon père bien avant que je fusse née, venez pour porter bonheur à ma jeunesse, venez, comme vous avez béni le père, bénir aussi la fille en l'embrassant!

Et, descendant vivement les quelques marches qui la séparaient de lui, elle s'en vint tendre son front charmant au vieillard qui, les yeux baignés de pleurs, y posa respectueusement ses vieilles lèvres pâlies.

Alors ce fut un enthousiasme, un délire! Elle

avait parlé haut, sa voix claire portait loin, et loin on l'avait entendue.

De frénétiques applaudissements éclatèrent, de chaleureuses acclamations : "Vive mademoiselle Ranbert!" disaient les uns. "Vive la fille du patron!" disaient les autres. Mais bientôt un cri prédomina: "Vive la petite patronne! "

M. Rambert était aussi très ému et charmé. Lorsque Luce remonta le perron, il lui prit les mains.

— C'est bien, ma fille, ce que tu as fait là.

Et, se tournant vers les ouvriers :

— Aux gratifications, dit-il, que je vous offrirai tout à l'heure s'en ajoute une : ma fille accorde à tout le monde un jour de paie supplémentaire.

Les applaudissements recommencèrent, et la musique, pour laisser le temps de se remettre de l'émotion causée par cet incident, joua un morceau qui n'était pas prévu au programme.

Luce, rouge d'émotion, les yeux brillants, revenait près de mademoiselle Philomène qui murmura :

— Ah! chérie, si tu voulais!

— Mais je veux, dit-elle en riant.

Et elle regarda du côté de Germain.

Lui aussi était visiblement impressionné. Quant à Aymeric, entièrement subjugué, il s'approcha de la jeune fille.

— Vous êtes épatante! lui dit-il, et votre intervention, aussi heureuse qu'inattendue, a produit un effet!...Encore un peu, vous me faisiez pleurer, savez-vous?

Sans répondre, elle regardait toujours Ger-

main. A la fin, sollicité par ses adorables yeux noirs, il s'approcha.

— Me permettez-vous, mademoiselle, de vous féliciter de la charmante inspiration qui a mis sur vos lèvres des paroles aussi pleines de sensibilité que d'à-propos?

— Mais oui, je vous le permets, répliqua-t-elle gaiement. Je suis charmée de votre approbation J'ai obéi, comme toujours, et sans réflexion, à mon premier mouvement. Par bonheur, celui-là était bon.

— Tous les mouvements qui viennent du cœur sont bons, fit Germain sérieusement.

— Oui, approuva-t-elle, empressée à être de son avis, oui, tous, il ne s'agit que de s'y abandonner.

A son tour il la regarda.

— A moins que la raison ne s'y oppose, dit-il.

— La raison n'a rien à voir dans les choses du cœur, répliqua-t-elle un peu excitée. C'est, du reste, une fort vilaine personne, au nom de laquelle on fait bien des sottises. Je suis, pour ma part, absolument brouillée avec elle.

— C'est grave, répondit Germain en souriant, un peu refroidi par cette profession de foi si contraire à son sentiment intime.

Mais Luce, tout à son triomphe, ne s'en aperçut pas...

La série des compliments recommençait; bientôt, cependant, ils prirent fin et les ouvriers,musique en tête, retournèrent à l'usine où un banquet monstre les attendait. M.Rambert, accompagné de Germain et d'Aymeric, les suivit.Luce voulait les imiter.

— Non, lui dit son père, ne te prodigue pas.

Ce soir tu viendras ouvrir le bal avec ton vieil ami, le père Chustel.

IX

La participation de Luce à la fête populaire est maintenant finie, elle appartient désormais aux invités de son père. Lorsque les récompenses et les gratifications ont été distribuées, et le banquet achevé, Aymeric est venu la chercher pour ouvrir le bal. Elle l'a fait avec entrain, au bras du père Chustel, puis elle a regagné le château en compagnie de M.Rambert. Sa tâche, à lui aussi, est terminée à l'usine. Le diapason de la gaieté, excité par la joie des cadeaux et, il faut bien le dire, par les rafraîchissements offerts avec libéralité, monte à un ton dont il vaut mieux que le patron, en raison du respect qu'il doit inspirer, ne soit pas témoin. Et le baron, dans son expérience de la vie ouvrière, a préféré laisser ces braves gens s'amuser à leur goût et à leur aise, sous la surveillance des contremaîtres.

Il a du reste à s'occuper, à présent, d'une autre partie de ce peuple d'employés qui le seconde. Pour ceux-là aussi il a royalement fait les choses. Un train spécial a amené de Paris ses invités, et un autre, des régions voisines et des usines qu'il y possède en plusieurs lieux. Des chambres ont été mises à la disposition des arrivants au château, à la fabrique et même dans le petit hôtel du bourg, tant pour la nuit que pour la toilette des femmes. Mademoiselle de

Sainte-Perelle a été chargée par son beau-frère, retenu à l'usine avec sa fille, d'accueillir les voyageurs, de les installer, de veiller à leur bien-être. Elle s'est acquittée de ce soin avec sa calme douceur, et à merveille.

Le baron et Luce n'ont plus que leur toilette à faire pour venir au salon attendre leurs convives.

Celle de M. Rambert a été rapide et le voici, à six heures, le festin étant pour sept heures, le dos à la cheminée, dans le grand salon qui s'ouvre sur deux autres encore, en habit noir, l'irréprochable plastron blanc tendu sur sa poitrine bombée. Près de lui vient bientôt Germain, et un peu plus tard, Aymeric, qui a refrisé sa moustache au petit fer et passé un long moment à rectifier la raie de sa coiffure. D'autres hommes entrent, puis mademoiselle de Sainte-Perelle, qui a noué un fichu de vieilles dentelles sur sa robe de satin noir, l'a épinglé d'un bouquet de violettes, et un œil de poudre atténuant jusqu'à la teinte cendrée ses cheveux blonds et gris, est vraiment, dans sa modestie, aussi distinguée qu'agréable à regarder. Quelques femmes arrivent à leur tour, mademoiselle Philomène les fait asseoir...mais Luce, Luce qui ne vient pas! Le baron la demande et fronce le sourcil...mademoiselle Philomène frémit... Si déjà son beau-frère est indisposé contre sa fille par son léger retard, que va-t-il dire à la vue de l'atroce robe rouge, noir, argent et jaune qu'elle a choisie pour ce soir!

La porte s'ouvre, Luce entre, elle s'avance lentement, en personne sûre de sa beauté, persuadée de son succès...

A sa vue, le baron met son lorgnon pour juger de l'effet que sa fille va produire, et un sourire de paternelle satisfaction détend ses traits, tandis que mademoiselle Philomène pousse un soupir de soulagement... La robe rouge est restée dans l'armoire et Luce a revêtu la robe blanche en vain indiquée, le matin même, par sa marraine. Mais celle-ci, qui ne l'avait jugée qu'à un essayage incomplet, ne se doutait pas de la grâce que pouvaient prendre, sur le beau corps de Luce, ces plis souples et harmonieux, de l'éclat merveilleux que cette soie d'un blanc mat pouvait, par son reflet, donner à l'éblouissante carnation de la jeune fille, à ses épaules satinées, à ses bras admirables. C'eût été peut-être même un ensemble trop blanc, si la note vive du galon d'or n'était venu le rehausser, et les tons dorés aussi de l'opulente chevelure, éclairée par une seule étoile de diamants, qui venait des écrins de madame Rambert et que le baron, pour cette circonstance, avait donné à sa fille.

Elle était vraiment splendide et fut unanimement jugée telle. Pour Aymeric, qui ne l'avait jamais vue décolletée, elle était une affolante révélation, et le sage Germain lui-même fut un instant ébloui, surtout lorsque Luce, ayant été gracieusement saluer les quelques femmes qu'entretenait mademoiselle Philomène, et s'étant laissé présenter les hommes qui l'entouraient, se dirigea vers lui, Germain, et d'un geste, l'appelant un peu à l'écart, lui dit gaiement :

— Eh bien, et celle-là?

Sans comprendre, il l'interrogea du regard, et, coquette, elle répartit :

— Cette robe, vous plaît-elle?

— Mademoiselle, dit Germain, je suis trop persuadé qu'un compliment venu de mon humble infériorité ne saurait avoir aucun prix pour vous pour oser vous l'adresser.

— Non, dit-elle, pas un compliment, votre façon de penser?

— Ce serait encore un compliment!...

Elle sourit, charmée.

—Eh bien, tant mieux! car si j'ai mis cette robe, c'est à cause de vous.

Encore une fois les yeux de Germain l'interrogèrent, surpris, effrayés un peu et très perplexes.

— Oui, continua-t-elle, j'en avais choisi une autre plus élégante, dans le genre de la première de ce matin, mais je me suis souvenue de ce que vous m'aviez dit: des lignes simples, des nuances douces...

— Je ne me suis pas trompé en déclarant qu'elles vous seyaient mieux encore que toutes les autres, mademoiselle.

— Vous m'avez surtout dit qu'elles vous plaisaient davantage, insista-t-elle avec son plus ravissant sourire.

Germain, bouleversé de cette faveur subite, n'osait la comprendre, non plus qu'y croire et se demandait si ce n'était pas là un nouveau jeu, un nouveau caprice de l'enfant fantasque à qui il en avait déjà tant vu depuis presque cinq mois! Et dans son indécision, il se tut, mais Luce, provocante et sans se douter que ses coquetteries étaient ce qu'il aimait le moins en elle, ajouta, rieuse :

— Osez encore, à présent, me parler de votre humble infériorité!

Son père l'appelait. Elle revint vivement vers lui. Il voulait lui présenter M.Bréchard.

—Luce, lui dit-il, tu as fait connaissance tantôt avec mon plus vieil ouvrier, tu la fais à présent avec mon plus ancien, mon plus fidèle collaborateur et ami, M.Bréchard. C'est-à-dire tu la refais, car tu as dû le voir, naguère, dans ton enfance, à Paris.

— En effet, monsieur, fit Luce, charmante,lui tendant la main, je crois même que vous m'avez fait sauter sur vos genoux.

—Si vous l' avez désiré, j'étais bien capable de le faire, mademoiselle, répondit l'emplyé qui était un homme distingué et d'éducation parfaite, car, en ce temps-là déjà, vous étiez de celles à qui on ne peut rien refuser.

Et après ce délicat compliment, qui lui rendit dès l'abord Luce favorable, M.Bréchard lui présenta sa femme et sa fille Elise.

— J'ai deux autres filles encore, lui dit-il, et deux fils, j'espère avoir l'honneur, cet hiver, à Paris, de vous faire faire connaissance avec toute ma famille.

— Bien volontiers, monsieur, répondit Luce qui ne voulait pas être en reste d'amabilité, et je serai charmée de voir un peu intimement mademoiselle Elise. Je n'ai pas de sœur, moi, pas encore d'amies intimes, et il me semble que la première devrait être la fille de celui que mon père nomme son plus fidèle auxiliaire et ami.

Elise Bréchard remercia en souriant. C'était une grande jeune fille blonde, sans beauté, sans élégance; mais dont le maintien modeste et la

douceur impressionnaient favorablement. Elle avait une belle carnation, saine et fraîche, une jolie nuance de cheveux, un franc sourire, des dents admirables, des yeux bleus très limpides et très purs, et un je ne sais quoi de calme, de serein, indices d'une nature ordinaire et un peu banale, peut-être, mais à coup sûr bien équilibrée, qui était à la fois reposante et attirante.

Le flot des invités arrivant, la sépara de Luce dont la gracieuse courtoisie ne se démentit pas un instant. A vrai dire, le rôle qu'elle jouait flattait sa vanité et lui plaisait beaucoup. Elle était ravie de se voir l'objet de l'attention, de l'admiration générales et, bien plus que "le patron", "le clou" de la fête. Le milieu où elle évoluait et qu'elle s'était figuré d'avance fort médiocre, lui avait, par sa composition, ménagé une surprise qui donnait plus de valeur aux hommages dont on l'entourait.

Tous les employés supérieurs de son père, hommes intelligents, ou bien appartenaient par leur naissance à une classe au-dessus de la moyenne, ou bien s'étaient élevés jusqu'à elle par leur savoir, leur éducation, leurs fréquentations. Dans notre siècle, où l'industrie occupe une place si prépondérante, nombreux sont les hommes de valeur qui, dans une affaire aussi considérable que celle de M.Rambert, gravitent autour du patron, lui étant soumis, mais l'aidant dans une collaboration qui les rehausse et les en rapproche. Luce, qui l'ignorait, l'apprit ce soir-là, et trouva dans la nombreuse assistance des hommes du monde, des femmes élégantes, des Parisiennes très raffinées, au milieu desquelles, si sa beauté et sa grande fortune

lui assuraient la royauté, elle n'était nullement déplacée.

Ce fut M.Bréchard qui la conduisit à table,et s'y assit près d'elle. Le couvert avait été mis dans l'immense vérandah qui, du côté sud, courait tout le long des appartements et, dressé avec une recherche extrême, au milieu des plantes vertes et des fleurs de serre, il offrait aux yeux laplus séduisante perspective. Luce, sensible à ce luxe princier, en jouissait délicieusement. Elle avait, depuis le matin, l'âme en fête, et n'aurait su dire pourquoi: mais quand elle se le demandait, le nom de Germain surgissait comme seule réponse dans sa pensée.

Bien souvent, avant ce jour, elle y avait songé mais jamais comme à présent. Elle avait toujours été un peu occupée de lui, avait toujours désiré lui plaire, sans motif ni but précis. Ce qui la rendait si joyeuse aujourd'hui, étaient-ce les compliments qu'elle avait arrachés à sa respectueuse réserve?...Le trouble peut-être qu'elle avait déviné en lui, au spectacle de sa beauté et surtout en face des encouragements que,sciemment, elle lui avait donnés ?... Il n'en avait point, comme chaque fois, rejeté l'honneur. Il s'était montré, ainsi qu'elle le désirait, plus familier, et elle l'avait pressenti dominé par son charme. Etait-ce pour cela qu'elle était si contente et se sentait le cœur léger, l'esprit indulgent et, au fond d'elle-même, un besoin d'expansion, de douceur, de bonté, qu'elle traduisait par une affabilité complète envers tout le monde? Elle ne se l'expliquait pas, dans son inexpérience de la vie et des choses du cœur, mais, sans cesse, et presque malgré sa volonté, elle

regardait Germain, placé non loin d'elle et de l'autre côté de la table.

Elle le regardait et le trouvait beau en renue de soirée. Le plastron blanc de la chemise, la cravate, blanche aussi, avantageaient son teint un peu bruni de travailleur, et il portait avec une désinvolture parfaite l'habit noir, favorable à si peu d'hommes.

— A quoi songeais.je, pensait-elle, de le déclarer, auparavant, inélégant et mal habillé? Il est tout aussi bien mis qu'Aymeric et bien plus joli garçon!

Ce qui plaisait surtout à Luce, c'est qu'elle sentait en lui son maître, un maître qui l'eût dominée par la virilité de son caractère dont elle admirait la résolution calme et la possession de soi, aussi bien que par sa force physique qui montrait en lui, au milieu de tous les efféminés de son sexe, un homme.

Il était placé à côté d'Elise Bréchard et fort empressé auprès d'elle. Ils causaient beaucoup, gaiement, et Luce voyait, de sa place, des nuages roses venir de temps en temps empourprer, comme une buée d'aurore, le visage candide et doux de la jeune fille, et son sourire, après la défense instinctive de la première réserve, être plus fréquent, plus confiant, presque heureux ; tandis que le mâle visage de Germain atteignait un épanouissement que Luce, jusqu'à présent, n'avait jamais vu sur ses traits sereins, à l'expression un peu fermée.

Mais elle n'était pas fille à s'inquiéter de l'entente parfaite que décelaient les jeux de physionomie des deux voisins de table. Elle avait, pour cela, trop le sentiment de sa valeur et se

disait orgueilleusement que si, ce qu'elle ignorait encore, il lui plaisait de distinguer Germain elle n'aurait aucune rivale à redouter. Et que, si son attrait pour lui persistait jusqu'au désir de l'élever jusqu'à elle, son projet ne connaîtrait point d'obstacles. Elle avait même une sensation d'intime et hautaine jouissance à penser que jeune, belle et riche comme elle l'était, sans une tare physique ou morale, elle était maîtresse de sa destinée et libre de l'assurer à son gré.

Au dessert, vinrent les toasts qui prolongèrent le repas. Ils furent nombreux, délicats, touchants M. Rambert répondit avec tact et reconnaissance. Maintes fois s'élevèrent, en son honneur les coupes irisées remplies de champagne. Luce même était un peu oubliée, lorsqu'au milieu de la gaiété générale Aymeric se leva.

— Je demande à monsieur Rambert, dit-il, la permission de porter la santé de celle qui éclaire cette belle réunion de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté, et qui, dans un mouvement spontané de son cœur généreux, a su montrer, tantôt, à nos ouvriers, que, digne fille de son noble père, elle les aimait et, au besoin, saurait les encourager et les secourir. Ce sont eux qui m'ont dicté le titre sous lequel, tendant mon verre, je m'adresserai à elle: — A la santé de la petite patronne!

Alors Luce se leva, tout le monde en fit autant et ce fut un tumulte de vivats et d'applaudissements.

Il marqua la fin du repas. Bientôt après on revint dans les salons où, presque aussitôt, le

bal commença. Dès les premières mesures de l'orchestre, Aymeric vint trouver Luce.

— Votre camarade d'enfance, comme vous voulez bien l'appeler, a-t-il le droit de vous demander cette première valse?

Avant de lui répondre, la jeune fille chercha Germain des yeux. Elle vit qu'il invitait mademoiselle Bréchard; alors elle tendit à Aymeric sa main.

— Ce droit vous appartient, lui dit-elle gracieusement.

Le bal continua plein d'entrain. Vers minuit, quelques détonations l'interrompirent. C'étaient les fusées annonçant le feu d'artifice que l'on tirait sur la vaste pelouse séparant le château de l'usine. On se précipita aux fenêtres pour le voir et, dans ce mouvement, Luce se trouva rapprochée de Germain.

— Ah! ah! fit-elle rieuse, je vous attrape enfin!... j'ai un reproche à vous faire.

— Lequel, mademoiselle, répondit-il; apprenez-le-moi bien vite, afin que je ne risque plus de l'encourir?

— Vous ne m'avez pas encore fait danser ce soir.

—Mademoiselle, dit Germain gaiement, j'ai ouï dire qu'au bal ce sont les reines qui invitent leurs sujets... Or, ce soir, surtout, vous êtes notre reine à tous...

— Eh bien, dit-elle avec enjouement, votre reine, monsieur Germain, vous engage pour la prochaine valse.

— Vous me comblez, mademoiselle, fit le jeune homme, en s'inclinant.

Et le bouquet final étant tiré, l'orchestre re-

commençant à préluder, il lui offrit le bras pour revenir au salon.

Elle dansa donc avec lui; au cotillon qu'elle conduisit avec Aymeric, elle le distingua nombre de fois, et lorsque, la fête terminée, elle regagna, au petit jour, sa chambre, elle murmura avant de s'endormir :

— Ah! il n'ose pas!... eh bien! je lui apprendrai à oser, je l'y forcerai même, à oser aimer... après, on verra bien!...

X

Les Rambert sont installés à Paris. Lucequi, de loin, s'était fait une fête de ce séjour, ne supportant, depuis son retour en France, leur installation à la campagne que dans l'espoir de la compensation que lui réservaient les quartiers d'hiver, Luce est partie sans enthousiasme...

Et il a bien fallu qu'elle se rendit compte que c'était parce que Germain Danglefer restait à Braulx... Ce sentiment l'a surprise sans l'inquiéter autrement. Elle s'est demandé, loin de toute anxiété, curieuse plutôt, dans son inexpérience des choses du cœur, si, par hasard, elle l'aimerait, ce Germain?... Et elle s'est répondu que l'avenir le lui apprendrait. A Paris, elle allait se plonger à corps perdu dans la vie mondaine, bruyante, la grande vie luxueuse, qu'elle avait toujours rêvée. Si le souvenir de Germain disparaissait, submergé dans ce tourbillon, c'est qu'il n'était, ne demeurerait pour elle qu'une fantaisie, un en-cas pour se distraire pendant

ses séjours à Braulx. Si, au contraire, il surnageait, persistait...eh bien! on aviserait.

Dès l'arrivée à Paris, Luce voulut tout de suite commencer l'existence mouvementée et brillante qu'elle avait décidé de mener. Son père se soumit à son désir et, sitôt après le jour de l'An, lui fit faire une longue tournée de visites, puis il donna, pour la présenter officiellement dans le monde, un grand dîner de cérémonie. M.Rambert habitait un luxueux premier du boulevard Saint-Germain. Depuis longtemps déjà il avait quitté le siège de la maison commerciale, rue de Rennes, où les bureaux étaient installés, et c'était M.Bréchard qui y demeurait avec sa famille.

Quoique vaste et beau, l'appartement de M. Rambert ne lui permettant pas de faire danser, il appella, pour la soirée qui suivit son dîner, des artistes du Théâtre-Français, et cette réunion fut une des plus brillantes de la saison.

A dater de ce moment, Luce fut lancée. Elle se livra avec frénésie à sa vie de fêtes, et l'on pouvait se demander si elle n'avait pas le don d'ubiquité, car on la voyait dans toutes les expositions, premières, soirées où se réunit généralement le Tout-Paris. En surplus de cela, M. Rambert garda l'habitude, depuis longtemps prise, de donner à dîner, une fois la semaine, le lundi, à ses collègues de la Chambre, à ses amis, à ses correspondants en affaires. Mais, Luce étant là désormais, il reçut en même temps les femmes, les filles de ses convives accoutumés, et sa maison fut classée parmi les plus hospitalières et les plus luxueuses.

Luce ne contribua pas peu à lui assurer ce

dernier renom. Elle avait pris un jour, comme à Braulx, le jeudi, puis, quotidiennement, lorsqu'elle était chez elle, vers cinq heures, elle donnait une tasse de thé à ses visiteurs et à ses amis. Et rien n'était pour elle ni pour ses réceptions, assez riche, assez nouveau, assez raffiné.

Dans le monde, elle était très admirée pour sa beauté et son élégance, très recherchée pour sa position et, surtout, pour sa fortune. Ce qu'elle avait dit un jour à sa marraine se réalisait en partie: tous étaient à ses pieds!...

Elle en abusait, et ces adulations constantes n'amélioraient point son caractère. Jamais elle n'avait été aussi fantasque, aussi autoritaire, aussi mal élevée. Elle se passait tous les caprices qui lui venaient à l'esprit, ne s'observait en rien et n'admettait ni un reproche, ni une résistance à ses désirs. M. Rambert la laissait faire. Les demandes de la main de sa fille qu'il recevait à chaque instant lui donnaient l'espoir de la marier avant la printemps. Il n'y avait donc plus qu'à prendre patience jusque-là, car après, son mari se tirerait d'affaire comme il le pourrait avec cette belle indomptable!... et le baron, dans cette espérance, fermait les yeux.

Mademoiselle Philomène, elle, était désolée... Elle avait espéré mieux et, sans se décourager, essayait toujours, avec douceur et mesure, d'amener Luce à des idées plus raisonnables.

Pour cela, elle lui parlait avenir, mariage, amour.

Mais alors Luce riait:

— Mes défauts ne m'empêcheront pas de me marier, allez, marraine; tous les jours on me de-

mande. J'ai prié mon père, qui me communique scrupuleusement tous ces intéressants documents, de répondre à mes soupirants que je ne me déciderais pas avant Pâques. De la sorte, je les garde tous sous la main, je m'assure partout une cour très fournie, très empressée, et quand je jugerai bon de prendre une résolution, j'aurai le choix.

— Et tu crois, disait mademoiselle Philomène, qu'ils attendront tous patiemment jusque-là?

— S'ils attendront! mais j'en suis sûre, pensez donc! un "sac" de mon importance!

— Il peut en être dans le nombre qui ne te recherchent pas pour cela, mais bien pour toi-même.

— Non, reprit Luce avec conviction, je les connais bien tous: pas un ne prend souci de Luce Rambert en elle-même, mais bien de l'héritière qu'elle représente. Celle que l'on recherche, ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Millions, car voilà ce que je suis: mademoiselle Millions, au pluriel, rien de plus, rien de moins, cela suffit.

— Alors, reprit mademoiselle Philomène, tu n'espères pas être aimée, ma pauvre Luce?

Elle rougit subitement.

— Si, peut-être, mais pas par un de ceux-là.

Et comme mademoiselle de Sainte-Perelle répondait à ce demi-aveu:

— Eh bien, cet autre alors, pourquoi, s'il est digne de toi, ne pas chercher à te l'attacher?... Je te verrais, ma Luce, bien plus volontiers faire un mariage d'amour qu'un mariage d'argent ou d'ambition!

— Plus tard, c'est possible... je vous raconterai cela prochainement, dit Luce.

Et elle parla d'autre chose sans que mademoiselle de Sainte-Perelle, craignant de faire fausse route, osât insister.

Elle ne connaissait pas toutes les relations de sa nièce, ne l'accompagnant dans le monde que lorsque son beau-frère en était empêché. Le plus ordinairement, Luce sortait avec son père, et, inévitablement, Aymeric les suivait...

Il ne quittait jamais M. Rambert, venait à Paris avec lui; mais comme son service lui laissait assez de liberté, surtout le soir, il en profitait pour aller dans le monde. Les années précédentes, il délaissait souvent son patron pour fréquenter un peu les milieux où l'on s'amuse; mais, désormais, il les avait entièrement désertés pour s'attacher, autant qu'il le pouvait, aux pas de Luce...

Car il l'aimait! il s'en rendait bien compte, maintenant, il l'aimait malgré ses dédains, son indifférence, il l'aimait passionnément, follement, et... sans espérance!

Il savait qu'elle n'était pas, ne serait jamais pour lui, était non moins persuadé qu'il ne serait jamais aimé de cette jeune fille, froide au fond, croyait-il, et incapable d'un amour sérieux... Il avait parfaitement conscience qu'il n'avait rien pour lui plaire, s'imposer victorieusement à elle et que, justement parce que son amour le rendait sans défense, il ne serait jamais pour elle qu'un jouet ,un hochet, dans ses mains vaniteuses, aux jours de joie; tout au plus un chien fidèle, un caniche dévoué, aux heures plus sérieuses, ou bien tristes, où elle

pourrait avoir besoin de lui. Il n'espérait pas tenir d'autre place dans sa vie et s'y résignait, non de gaiété de cœur, mais avec cette passivité qui le prenait devant les choses impossibles ou irréparables. Elle était le résultat du brisement du ressort de sa volonté, rompu dans les années inretrouvables de la jeunesse, qu'il avait gaspillées en décevantes et ineptes folies.

Il s'était repris lui-même, assagi, dompté, mais il n'avait pas retrouvé l'ardeur de sentiments de ses vingt ans, ni leur puissance d'action, de résistance, de révolte.

Il se soumettait donc à la destinée qui l'éloignait de Luce, non sans regrets, mais à ces regrets eux-mêmes il ne s'arrêtait pas et c'était encore par faiblesse morale, pour écarter une pensée qui l'eût fait souffrir. Car, lorsque le souvenir de l'impossibilité qui les séparait ne venait pas le hanter, il était heureux d'aimer Luce, de jouir de sa présence, de sa beauté, de la camaraderie familière qu'elle lui témoignait, heureux d'effleurer ses doigts et même de les baiser à l'occasion, heureux d'entourer de son bras sa taille flexible dans l'abandon d'une valse, heureux que, dans leurs promenades, parfois, elle s'appuyât sur lui. Il la voyait, malgré ses coquetteries, ou plutôt à cause de ses coquetteries mêmes, si indifférente à tous, qu'il ne souffrait pas de la privation d'un amour qu'elle n'accordait à personne. Mais il se rendait bien compte qu'il n'en serait point toujours ainsi, que le jour où elle se marierait, il souffrirait cruellement, et d'autant plus que sa destinée le forcerait à être témoin du bonheur d'un autre... Mais cette perspective avait beau être prochai-

ne, il en rejetait la vision, s'abandonnait aux charmes de son sentiment présent, sans songer aux larmes qu'il lui coûterait sans doute, plus tard, alors qu'il l'aurait laissé pousser en son cœur de si profondes racines qu'on ne l'en pourrait arracher qu'au prix de son sang.

Il suivait donc Luce partout. Elle ne s'étonnait pas de cette assiduité; elle ne s'en apercevait même pas, tant elle faisait partie de sa vie coutumière. Elle aimait Aymeric à sa façon, c'est-à-dire ne lui eut voulu ni mal ni peine, et ne se gênait point pour lui en faire à l'occasion, par ses taquineries ou sa mauvaise humeur. Si on lui eût dit, après, qu'elle avait été cruelle, elle eût été bien étonnée!...

Elle l'eût été encore davantage si elle avait su qu'Aymeric l'aimait d'amour. Elle croyait volontiers et facilement à l'empire de sa beauté sur leshommes, prenait même plaisir à les troubler, à les séduire, mais c'était tout. L'idée de leur inspirer un sentiment durable ne visitait ordinairement pas son esprit et jamais au sujet d'Aymeric. Elle ne lui croyait, pour elle, que la réciprocité de son propre sentiment à son endroit, avec, en plus, cette nuance d'admiration galante qu'elle avait coutume d'éveiller.

Du reste, le mot amour, dans sa pensée, n'avait jamais revêtu qu'une seule forme, elle ne lui avait jamais prêté qu'un nom, qu'un visage, ceux de Germain.

Son souvenir avait merveilleusement résisté au traitement, énergique auquel elle l'avait soumis. Ni plaisirs, ni succès, ni hommages, ne l'en avaient éloignée. Lorsque son père lui transmettait une demande en mariage, elle se

disait: "Si c'était lui, l'ajournerais-je comme les autres?" Son cœur répondait non, malgré sa vanité flattée, quoi qu'elle en eût pu dire, de certaines recherches princières. Cet état d'âme ne l'effrayait pas, mais elle l'observait, s'interrogeait elle-même scrupuleusement, rassemblant dans sa mémoire tous les indices que lui fournissaient les circonstances, pour bien s'éclairer et, le moment venu, prendre une décision heureuse.

Depuis son départ de Braulx (et deux mois s'étaient écoulés), elle n'avait pas revu Germain et n'en avait point entendu parler.

Ce fut, un soir, Aymeric qui, avec la maladresse proverbiable des amoureux, le rappela à sa mémoire.

Il causait affaires avec M. Rambert pendant le dîner et, à un moment, lui dit:

— Danglefer, tantôt, avait ce document dans sa serviette.

— Comment, interrompit Luce, très rouge, M. Danglefer est à Paris?...

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, dit son père, il y vient assez souvent.

— Mais pas ici?

— Non, qu'y ferait-il?... Il vient pour nos affaires, aubureau, où je le retrouve.

— Et vous ne l'amenez pas chez vous, dîner, déjeuner, loger?...

— D'abord, il vient souvent entre le matin et le soir, et ne fait pas le voyage pour son plaisir mais pour travailler. De plus, s'il a quelque loisir, je veux lui en laisser la liberté, à ce garçon!

— Et vous pensez qu'il aime mieux cela que d'être sous votre toit?

— J'en suis sûr. Nous passons la moitié de l'année ensemble, je suppose que cela lui suffit, et qu'il préfère un peu de diversion. Je lui imposerais même, je crois, une fameuse corvée en l'invitant.

— Je n'en suis pas persuadée, dit Luce mystérieuse,tenez, engagez-le demain à déjeuner ou à dîner, nous en jugerons.

— Demain? fit Aymeric, vous savez bien que vous déjeunez avec mesdames de Tarte et de Charprune, chez Ledoyen, avant d'aller au Palais de Glace.

— C'est vrai!Quel supplice! Je n'y songeais plus!

— Et, continua Aymeric, vous dînez chez la comtesse Vermeille avant d'aller au Vaudeville.

— C'est encore vrai! non, c'est insupportable une vie chargée comme cela!

— Et tu la charges à plaisir, riposta son père. Du reste, aurais-tu été libre demain que tu n'aurais pu recevoir Danglefer, il part dès le matin avec moi, pour Rouen.

— Aymeric aussi?

— Aymeric aussi.

— Bien, c'est amusant! Qui nous accompagnera au théatre, madame Vermeille et moi? Justement son mari est absent aussi.

— Vous ne manquerez pas de cavaliers, dit Aymeric.

— S'ils étaient prévenus, non, mais comme cela...

— Vous les préviendrez au Palais de Glace.

— Vous avez aussi l'air enchanté de vous défi-

ler, vous, riposta Luce fâchée, la maladie de Danglefer va peut-être vous gagner?

— Il y a des chances, car je vais le retrouver ce soir.

— C'est aimable... pour lui. Et qu'est-ce que vous ferez, ce soir?

— Je ne sais encore; ce qu'il voudra.

— Amenez-le-moi, alors, je ne sortirai pas.

— Mais, observa à son tour mademoiselle Philomène, tu avais promis à madame Gel d'aller ce soir faire de la musique avec elle... Elle y compte, et a dû inviter d'autres personnes.

— Je m'en fiche! répondit Luce, j'ai la migraine, je n'irai pas.

— Mais, dit Aymeric taquin, si vous avez la migraine, vous allez vous coucher, ce n'est pas la peine que j'amène Danglefer pour trouver visage de bois.

— Je ne me couche jamais pour ce genre de migraine.

— Ah, vraiment? fit Aymeric persifleur.

Son ton irrita Luce encore plus que ses paroles, mais comme elle voulait le ménager, pour qu'il lui amenât Germain, elle répondit seulement d'un ton pincé:

— Vraiment.

Il crut l'avoir fâchée et, pour s'excuser, ajouta:

— Alors vous allez me voir revenir avec Danglefer, si toutefois il y consent!

— S'il n'y consent pas, vous lui direz que c'est malhonnête à lui de venir sans cesse à Paris et de ne m'avoir pas fait encore la traditionnelle visite de l'an, et vous l'engagerez à réparer ses torts au plus tôt.

— Je n'y manquerai pas.

Sitôt le diner terminé, sous prétexte de fatigue, Luce alla échanger sa robe contre une sorte de peignoir élégant en peluche rose et mousseline de soie blanche qui lui seyait merveilleusement. Puis elle s'installa dans son petit salon, et prit un livre, tandis, qu'auprès d'elle, mademoiselle Philomène tricotait laborieusement des vêtements pour les pauvres. Elles ne parlaient point. Luce semblait absorbée par sa lecture et, pourtant, elle ne tournait guère les pages du volume non coupé, et regardait, à tous instants la pendule.

Quand onze heures y sonnèrent, mademoiselle de Sainte-Perelle lui dit:

— Petite Luce! avec ta migraine il est temps de te coucher.

— Et, dit la jeune fille, s'ils viennent?

— M. Danglefer et Aymeric? Ne les attends pas, chérie, outre qu'ils ne se présenteront plus à cette heure-ci, il n'était pas à penser qu'ils le feraient. Des jeunes gens ensemble donnent souvent, à leurs soirées, un autre emploi qu'une visite à deux femmes seules.

— Aymeric, oui, mais Danglefer qui est si sérieux!

— Eh bien, il aura été au théâtre avec son ami, que vois-tu là de contraire à son caractère.

— Rien, fit Luce pensive, mais je l'attendais... à moins qu'Aymeric ne lui ait pas fait ma commission... Oui, c'est cela, ajouta-elle se parlant à elle-même, il ne l'a pas prévenu... ou bien Germain n'a pas osé...

— Que dis-tu? lui demanda mademoiselle de Sainte-Perelle intriguée de ce monologue.

— Je dis... — Luce hésita, — je dis... vous savez, cet autre... dont je vous ai parlé une fois!...

Mademoiselle Philomène intéressée fit un signe d'assentiment.

— Eh bien! reprit Luce courageusement, c'est lui...

— M. Danglefer! répliqua mademoiselle de Sainte-Perelle épouvantée. Oh! Luce, quelle folie!

— Une folie, pourquoi? releva Luce vivement, ne l'estimez-vous pas?

— Je l'estime beaucoup, au contraire, mais...

— Mais... mais quoi?... Il est d'une famille honorable quoique modeste, il n'a pas de fortune, raison de plus pour m'épouser, moi qui en ai pour deux.

— Et, interrogea mademoiselle Philomène, qui savait, par expérience, qu'on ne gagnait rien à contrecarrer sa nièce de front, il t'aime?

— Ça, je n'en suis pas certaine... mais moi, je l'aime, je l'épouserai, et il m'aimera à son tour.

— Tu crois qu'il consentira?

— A quoi, marraine?

— A t'épouser?

— A m'épouser? mais où avez-vous la tête, marraine, Germain refuser d'épouser mademoiselle Millions?... Allons donc!...

Sur le rire triomphant de la jeune fille, les deux femmes se levèrent et, quittant le salon, se retirèrent dans leurs appartements respectifs.

C'est le carême, maintenant, et même il touche presqu'à sa fin. Les fêtes mondaines sont interrompues et Luce se recueille un peu, car le moment approche où elle va prendre la grave décision qui fixera son avenir.

Acceptera-t-elle un des brillants partis qui sollicitent sa main, ou bien épousera-t-elle Germain? Elle ne se pose la question que pour la forme car, dans son for intérieur, elle l'a déjà résolue et disposant, en ses projets, de Germain, sans même le consulter, elle a décidé qu'il serait le compagnon de sa vie. Elle ne l'a pas revu, quoiqu'il continue à venir de temps en temps à Paris, mais n'a pu réussir à le rencontrer, et lui ne s'est pas encore présenté chez elle. Parfois, elle se fait conduire chez M. Bréchard, sous prétexte de voir sa fille Elise, mais, en réalité, avec l'espoir de trouver M. Danglefer dans les bureaux, qui sont au premier étage de l'immeuble, et par lesquels elle passe souvent en sa hautaine liberté. Aucun succès n'avait encore couronné ses démarches, lorsqu'un jour, elle se fit amener, aussitôt son déjeuner, chez les Bréchard et, cette fois, sans arrière-pensée, mais dans le seul but de proposer à Elise de venir avec elle, et mademoiselle Philomène, jusqu'à Montmartre, où il y avait, à l'église du Sacré-Cœur, une cérémonie religieuse.

Mademoiselle de Sainte-Perelle l'attendait en bas dans la voiture, et elle monta seule chez les Bréchard, au second. La bonne qui la fit entrer,

la connaissant bien, avait son tablier blanc des grands jours et, sur ses joues rondes et fraîches de paysanne arrachée récemment au sol de sa campagne, un coloris de braise qui témoignait d'un "coup de feu".

Luce ne s'y méprit pas.

— Il y a du monde, dit-elle.

— Il y a un monsieur à déjeuner.

Luce entra au salon et, du premier coup d'œil, reconnut, sur le canapé, près d'Elise et de sa jeune sœur, qui regardaient un album, Germain Danglefer.

A sa vue elle ressentit au cœur un coup qui l'éclaira plus sur ses sentiments que des moi de réflexion, et étonnamment troublée, balbutiante, elle s'avança vers madame Bréchard. Tout le monde s'était levé et l'entourait. Elle reprit un peu contenance et, ayant serré la main à toute la famille, elle ajouta, avec une gaieté forcée, s'adressant à Germain:

— Je ne sais si je dois dire bonjour à M Danglefer, il est si coupable envers moi!

— Mais vous êtes si miséricordieuse, mademoiselle, répartit Germain.

— Oui, peut-être, mais je ne pardonne qu'au repentir, je vous en préviens!

— J'en suis pénétré, mademoiselle.

— Au bon propos!... ajoute-t-elle, levant un doigt mutin.

— Je n'en manque pas non plus.

— Et je donne une pénitence?

— D'avance, je l'accepte.

— Alors, voici ma main, en gage de pardon fit-elle la lui tendant.

Et se tournant vers madame Bréchard:

— Voyons madame, je vous en fais juge, est-ce aimable à M. Danglefer, qui sait que je désire le voir,— je le lui ai fait dire plusieurs fois—de ne jamais se présenter chez moi!

— Non, fit madame Bréchard, un peu gênée et regardant le jeune homme, ce n'est pas aimable; mais M.Danglefer est toujours si occupé, si pressé!...

— Il a pourtant trouvé le temps de venir déjeuner chez vous, à ce que je vois, fit Luce avec une involontaire aigreur.

M. Bréchard s'en aperçut et s'empressa de répondre.

— Nous bénéficions du voisinage immédiat des bureaux. M. Danglefer nous donne la préférence sur le restaurant, parce que nous sommes plus proches.

— Oh! monsieur, releva vivement Germain, soyez sûr que ce n'est point la raison qui vous assure cette préférence. Cett proximité me permet seulement de profiter de votre amabilité, ce que ne m'accorde pas, pour celle de mademoiselle Rambert, la distance du boulevard Saint-Germain.

— Vous savez bien vous défendre, fit Luce riant, et vous avez des avocats excellents. Mais rien ne m'amènera à vous gracier de la pénitence imposée. Quel jour déjeunez-vous ou dînez-vous avec nous?

— Je pars tout à l'heure, dit Germain.

— Et vous revenez?

— Jeudi.

— Eh bien! vous dînerez jeudi, c'est convenu.

— C'est que je devais rentrer à Braulx le soir même.

— Vous y rentrerez le lendemain, fit Luce qui ne connaissait pas d'obstacles à ses désirs.

Et ayant fait sa proposition d'emmener Elise, qui fut repoussée, sans doute à cause de la présence de Germain, elle redescendit trouver mademoiselle Philomène. Elle lui raconta ce qui s'était passé et ajouta:

— Pauvre garçon! il ne se doute pas du bonheur que je lui tiens en réserve et il a peur, me revoyant, de s'attacher à moi. Il est temps qu'il connaisse mes intentions.

— Oui, il est temps, asquiesça mademoiselle Philomène, le regard vague, obéissant, en parlant ainsi, à une toute autre pensée qu'à celle qui agiait sa filleule.

Le jeudi suivant, Luce s'était arrangée pour être seule au salon quand Germain y arriverait. Elle avait supplié une de ses amies, qui recevait souvent Aymeric, de l'inviter ce jour-là, pour l'en débarrasser et avait prié sa marraine de s'attarder un moment chez elle. Restait son père, mais il était souvent en retard.

Quand le jeune ingénieur entra et que Luce s'avança vers lui, vêtue de blanc, dans une robe simple comme il les aimait, et rayonnante de jeunesse, de beauté, de bonheur, il fut littéralement ébloui. Elle s'en aperçut et cela l'encouragea. Elle lui tendit ses mains, toutes les deux. Il n'osa en prendre qu'une, respectueusement.

— Je vous permets de la baiser, lui dit-elle, coquettement.

Il le fit gauchement, peu habitué à ce cérémonial. Elle retourna s'asseoir dans la bergère près du feu et lui indiquant un siège, près d'elle:

— Enfin! lui dit-elle, vous m'avez fait bien attendre le plaisir de vous voir.

— Pardonnez-moi, mademoiselle.

— C'est fait. Mais je veux vous dire que, vraiment, depuis trois mois que nous sommes à Paris,vous m'avez beaucoup manqué.

— Mademoiselle, vous m'en voyez confus.

— C'est vrai; quand je suis rentrée d'Autriche, presque aussitôt, je vous ai trouvé à notre foyer. J'ai pris la très agréable habitude d'y voir votre place marquée et, recommençant auprès de mon père ma vie de famille, je me suis accoutumée à ce que vous en fassiez partie. Aussi, notre départ, vous ne nous avez pas suivis, cela m'a laissé une impression d'absence et de vide, pénible, je vous assure.

— Mademoiselle, je ne sais que répondre à votre obligeance, beaucoup trop indulgente.

— C'est toujours, fit-elle, malgré tout un peu railleuse, tant son tour d'esprit était tel,— parce que vous n'osez pas? Voilà une maladie dont je voudrais vous guérir!

— Vous vous plaindrez peut-être, après, de cette cure, mademoiselle?

— Pourquoi?

— Parce que les timides, lorsqu'ils cessent de l'être, deviennent souvent les plus hardis, les plus téméraires.

— Soit! je ne demande pas mieux, répliqua audacieusement Luce. Soyez hardi, téméraire, cela m'amusera beaucoup.

— Mais, mademoiselle, cela ne s'improvise pas, ces défauts ou ces qualités-là!

— Cela vient à la longue... Parfaitement, at-

tendons, et d'ici là, dites-moi: vous êtes-vous ennuyé, vous?

— Certes, mademoiselle, le grand château m'a semblé bien vide et mes repas solitaires fort peu agréables, mais je vous avouerai que je ne connqis pas l'ennui: j'aime trop le èravail pour cela.

— Le travail, pourtant, ne tient pas lieu de tout.

— Non, assurément, mademoiselle, mais c'est un fidèle et puissant ami. Il vous calme, vous assagit, vous console.

— Oh! interrompit vivement Luce, avez-vous donc besoin d'être consolé?

— Pas en ce moment, mademoiselle.

— Vous êtes heureux, alors?

— Très heureux, mademoiselle.

— Vous ne désirez, ne souhaitez rien?

— On désire, on souhaite toujours quelque chose, mais enfin je ne désire rien qui soit actuellement nécessaire, indispensable au bonheur de ma vie.

— Pas même vous marier? fit Luce, tremblante, sentant qu'elle brûlait ses vaisseaux.

— Point encore, non,mademoiselle.

Elle se tut vaincue... décidément il ne voulait pas comprendre... Elle resta un moment si lencieuse, découragée, puis songea que s'il ne voulait pas se marier, c'était peut-être que, la jugeant inaccessible à ses ambitions, il lui répugnait d'en épouser une autre.

Et elle chercha quelque propos qui l'amenât forcément à l'aveu, mais elle ne l'avait point encore trouvé quand son père entra.

Le dîner se passa sans incidents et Luce, ra-

vie de la présence de Germain, dont elle jouissait pleinement, comptait sur une bonne soirée, mais, vers neuf heures, M. Rambert, toujours préoccupé de ne pas imposer de corvée à son jeune ami, lui dit:

— Voulez-vous, Danglefer, venir faire un tour au Palais-Royal; il y a une pièce nouvelle dont on dit grand bien?

Le jeune homme accepta.

— J'espère que je suis de la partie, fit Luce, se levant.

— Non, répondit son père, je n'ai que deux fauteuils d'orchestre; du reste je ne sais si la pièce est pour les jeunes filles.

— Avec cela que j'y regarde? fit Luce avec son mauvais rire de dépit.

— C'est le tort que tu as, riposta le baron.

Et il emmena Germain tandis que Luce, une fois la porte refermée, fondait en larmes.

La réaction fut rapide, bientôt elle sécha ses yeux:

— Tout cela c'est la faute de papa, dit-elle, et je ne vais pas perdre ma soirée pour son bon plaisir. Aymeric dîne chez madame Vermeille; donc je suis sûre de le trouver chez elle, j'y vais. Sonnez, marraine, je vous en prie, que je commande le coupé, et puis apprêtez-vous pour m'accompagner.

Mademoiselle Philomène s'y refusa formellement.

— Ce serait absurde, dit-elle, on ne nous attend pas.

— Eh bien, si vous ne voulez pas venir, j'irai seule, fit-elle, excitée.

Et comme elle l'eût fait ainsi qu'elle l'avait

dit, mademoiselle de Sainte-Perelle, bongré, mal gré, suivit sa nièce.

XII

M. Rambert avait l'habitude, chaque année, de profiter des vacances que Pâques donne à la Chambre pour aller passer à Braulx quelques jours paisibles où, nul voyage n'interrompant plus sa vie de travail, il lui était permis de se livrer entièrement à ses affaires et d'en débrouiller beaucoup. Mais, en ce printemps de 1898, une inquiétude le prit, au moment d'annoncer ses projets à Luce. N'allait-elle pas se rebeller contre eux? Elle semblait tant aimer sa vie de fêtes et de plaisirs; n'allait-elle pas protester contre cette brusque interruption, s'y refuser même? Le baron se proposa, s'il en était ainsi, de lui montrer le voyage à Braulx comme un entr'acte d'une quinzaine de jours, après lequel on pourrait revenir à Paris, et y rester jusqu'au Grand Prix. M. Rambert était disposé à cette concession, parce qu'il comptait bien la faire pour la première et dernière fois. D'ici le mois de juin, Luce serait mariée, puisqu'elle avait promis de se décider à Pâques et que sur le bureau du père s'augmentait chaque jour le tas des demandes en mariage qu'on lui adressait.

Mais il était écrit, sans doute, que toutes les prévisions de M. Rambert devaient être détrompées, car, lorsqu'il parla à sa fille de retourner

à Braulx, celle-ci montra un véritable enthousiasme.

Quel bonheur de s'en aller aux champs! le printemps était déjà si joli, la saison si avancée Il devait faire bon vivre là-bas. Ce Paris l'énervait, la fatiguait; il était temps qu'elle se reposât, elle était ravie à la perspective de le faire en toute liberté.

En revanche, lorsque le baron aborda la question matrimoniale, Luce se montra beaucoup moins accommodante.

Elle avait tout le loisir de se décider! elle se trouvait très heureuse telle qu'elle était, pourquoi changer? Le baron, déjà inquiet, lui fit observer qu'elle avait promis à ses prétendants une réponse vers Pâques.

— A Pâques ou à la Trinité, répondit-elle sur l'air de Marlborough et continuant sa chanson.

La Trinité se passe...

— Sois sérieuse, interrompit son père, sévère, lui imposant silence d'un geste impératif; tu sais qu'avec moi les enfantillages ne prennent pas. Je ne puis tenir en expectative tous les jeunes gens qui t'ont fait l'honneur de demander ta main.

— Oh! l'honneur!... releva Luce méprisante.

— Oui, l'honneur, mademoiselle; on ne peut en faire un plus grand à une femme que de lui donner son nom et de lui offrir de protéger toute sa vie. En tout cas, il y a dans le nombre de tes prétendants de très beaux partis. Elimine ceux qui ne te plaisent pas pour réfléchir encore un peu, si tu le désires, sur deux ou trois, mais

ne laisse pas par pure coquetterie, quarante-deux hommes en suspens.

— Quarante-deux, fit Luce, railleuse, ils sont quarante-deux? Eh bien! si vous tenez à tirer de peine ces jeunes gens,—dont quelques quadragénaires,—qui vous inspirent tant de compassion, il est un moyen bien simple: vous voulez éliminer, éliminez-les tous.

— Comment tous?

— Tous.

— Le prince de Vaudraîche, le marquis de Sistère, Georges Bildervant?

— Certainement.

— Ils ne te plaisent pas?

— Aucun.

— Luce, fit le baron inquiet, tu ne réfléchis pas, tu parles en l'air.

— Pas le moins du monde, répondit-elle sérieuse; j'aimerais mieux mourir que d'épouser un de ces hommes.

M. Rambert, regarda sa fille, il la vit émue, il lut dans ses yeux d'acier, ses yeux pareils aux siens, une volonté qu'on ne vaincrait pas, il le savait bien. Il reprit plus doucement:

— Luce, pourquoi cette résolution de repousser en bloc tous les partis?

— Je vous l'ai dit: parce qu'aucun d'eux ne me plaît.

— Sais-tu que tu risques de ne pas trouver mieux?

— Tant pis!

— Et qu'alors tu pourrais bien ne jamais te marier.

— Je préfère mille fois ne jamais me marier que de ne pas me marier à mon goût.

— Et quel est-il ton goût? demanda M. Rambert, fixant sur elle ses yeux autoritaires et scrutateurs.

Elle ne baissa pas les siens sous ce regard; au contraire, une flamme de vaillance s'y alluma. Elle devint très pâle sous l'effort intérieur qu'elle fit pour oser avouer son secret, et d'une voix ferme, elle répondit, ses yeux toujours rivés à ceux de son père.

— Mon goût, c'est Germain Danglefer.

Le baron eut un sursaut, et, comme mademoiselle Philomène, s'écria:

— Danglefer? Quelle folie!

Luce s'attendait à cette opposition et, armée pour le combat, elle répondit, très calme.

— Pourquoi? il me plaît, je dirai plus: je l'aime.Qu'avez-vous à lui reprocher? Je vous ai entendu dire sans cesse que vous l'estimiez très haut. Il est d'honnête famille, ne me séparera pas de vous. S'il est pauvre, moi je suis riche. Pourquoi ne pourrais-je l'épouser?

— Mais, malheureuse enfant, parce qu'il est ton antithése absolue, parce qu'il est aussi sérieux que tu est folle, aussi calme que tu est ardente, aussi modeste que tu es orgueilleuse. Parce que c'est un homme de travail, de famille, de foyer, et que tu es femme d'oisiveté, de monde, de luxe et de plaisirs.

— Cela ne prouve rien, répliqua Luce, nous nous compléterons l'un l'autre ou, plutôt, je calquerai sur les siens mes goûts et mes habitudes. Son exemple et son influence m'assagiront, me rendront telle que vous me souhaitez en vain depuis si longtemps: raisonnable, sérieuse, bonne vraiment bonne comme le sont

seuls les gens parfaitement heureux qui n'ont, dans l'âme aucun fiel, aucune envie, aucun regret.

— Non, fit M. Rambert, secouant la tête; je ne puis croire cela et Germain, sans te rendre heureuse, serait, avec toi, horriblement malheureux.

— Malheureux! fit Luce avec un éclair de passion dans ses beaux yeux noirs; malheureux, un homme que j'aimerais, mon père!

Il la regarda, toute vibrante d'émotion sincère, et si parfaitement belle qu'il eut unsourire. Non, vraiment, non, il ne serait pas malheureux, l'homme qu'aimerait cette adorable créature, être de passion et de violence peut-être, mais nature riche et généreuse, capable de tous les dévouements.

— Alors, toi, ti souffrirais, dit M. Rambert; tu souffrirais dans ton amour-propre... épouser un employé de ton père, homme de valeur, assurément, mais sans noblesse, sans fortune, d'origine très modeste.

— Je ne souffrirais pas, je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus grand bomheur que l'amour partagé.

Son père vit qu'elle était emballée.

— Germain sait, dit-il sans la raisonner davantage, tes sentiments pour lui? Il les partage, et les a même sans doute fait naître par des attentions, des hommages dont je ne me suis pas aperçu?... Ce n'est pas très délicat de sa part...

— Germain n'a jamais fait ça,—Luce fit claquer son ongle rose sur l'ivoire de ses dents,—

pour se faire aimer de moi. Il a résisté tant qu'il l'a pu à mes avances...

— Et maintenant?

— Il y résiste toujours.

— C'est fort beau de sa part, fit le baron, goguenard.

— N'est-ce pas ? reprit, sans s'apercevoir de l'ironie, Luce exaltée, quelle délicatesse de sentiments! Je suis la fille du patron,"mademoiselle Millions"; il est employé et pauvre, il tient son cœur à deux mains pour ne pas m'aimer. Ah! quelle joie de lui dire un jour: Germain, plus de scrupules vains, aimez qui vous aime!...

— Et tu es certaine fit le baron, pensif, que cet appel trouvera en lui un écho passionné?

— Oui, dit Luce souriant orgueilleusement.

— Qu'importe, fit-il encore, réfléchis derechef comme je réfléchirai de mon côté.

— Inutîle, répliqua Luce, pour moi, du moins. J'épouserai Germain Danglefer ou je ne me marierai jamais.

Resté seul, M. Rambert médita longuement... C'est qu'elle était bien capable de faire comme elle l'avait dit, cette indomptable Luce! L'amour ne parle pas en vain dans les cœurs ardents, les esprits exaltés comme les siens. Elle avait à la fois l'entrainement irrésistible de la passion et la calme ténacité des volontés irréductibles. C'était encore heureux que son choix se fût porté sur Danglefer... Il était obscur, assurément, quant à sa position, mais honnête homme et d'une haute valeur morale. Pensant à ses qualités, le baron parcourait une à une toutes les lettres par lesquelles on lui demandait la main de sa fille, ou bien, pour les dé-

marches faites de vive voix, les feuillets où il avait consigné les noms, antécédents, chiffres de fortune des prétendants. Et au fur et à mesure que ceux-ci défilaient devant sa mémoire, le baron comparait chacun d'eux à Germain Danglefer, et ces rapprochements étaient toujours à l'avantage du jeune ingénieur.

M. Rambert arriva aux trois noms qu'il avait réservés comme "favoris" en parlant à sa fille. Le prince de Vaudraîche: oh! flatteur ce partilà, joli garçon, élégant, intelligent. Peu de fortune, mais on ne peut tout avoir!... Seulement, si dédaigneux! si railleur! semblant faire une grâce à Luce en la recherchant. Ce serait un gendre insupportable et comme mari, si Luce n'arrivait pas à le mater du premier coup, il pourrait bien la traiter elle aussi, malgré ses millions, du haut de sa grandeur...

Le marquis de Sistère: plus agréable, lui, mais bien moins de valeur! Luce le dominerait complétement, en ferait l'esclave de ses caprices, et la raison aussi bien que le sérieux seraient bannis du ménage.

Georges Bildervant: très riche, autant que Luce; dans les affaires aussi, très fort même... mais si hardi! un peu joueur... Avec lui,guère de sécurité...

Et le baron se rémémorait Germain, tellement complet comme intelligence, instruction, maîtrise de soi, sentiments et conduite. Et puis ce gendre-là pourrait prendre, après lui, ,a direction des usines; il pourrait lui succéder dans toutes ses entreprises, après l'y avoir aidé; il avait tout ce qu'il fallait pour les mener à bien.

Et M. Rambert souriait intérieurement à la

pensée que son œuvre, cette œuvre qu'il aimait tant et à laquelle il avait donné sa vie serait, lui n'étant plus, continuée selon ses propres vues et son esprit personnel.

Pourtant, il voulut consulter mademoiselle de Sainte-Perelle.

Elle fut, suivant son habitude lorsqu'on lui demandait son avis, claire, concise, formelle.

— Mon cher beau-frère, lui dit-elle, M. Danglefer n'est certes pas le mari que vous pouviez rêver pour Luce, mais le désir de son bonheur et surtout de son bien moral, doit primer votre ambition paternelle. M. Danglefer est un homme sérieux, loyal et doux. Il a toutes les qualités pratiques qui manquent à Luce et sans lesquelles il est bien difficile de marcher droit dans la vie. A son exemple, elle a chance de les acquérir; entout cas, il sera digne de la diriger et capable de la maintenir dans le bon chemin. Digne par son caractère personnel, capable par l'affection que, sans la chercher, il lui a inspirée. Luce ne sera jamais dominée par une volonté autre que la sienne, ni par laraison. Mais elle le sera par le sentiment, par le cœur. Elle aime M. Danglefer; s'il y consent, donnez-la-lui, mon cher Lucien, je crois que vous ne vous en repentirez pas.

M. Rambert fut content de voir approuvé par sa belle-sœur le penchant secret qu'il avait à accorder son consentement. Il s'était demandé si cette tendance ne lui était pas suggérée par l'égoïste hâte qu'il avait de marier Luce, de retirer de sa vie remplie, cette encombrante petite fille, qui lui donnait tant de soucis et une si grosse responsabilité? S'il en avait été certain,

il se fût mis en garde contre cette tentation, au point de maintenir sa résistance, mais puisque mademoiselle de Sainte-Perelle qui, en ce cas, lui semblait représenter l'opinion de la mère de Luce, était aussi pour l'asquiescement aux désirs de la jeune fille, il se sentit affranchi de tout scrupule vain.

— Je vais réfléchir jusqu'à demain encore, répondit-il à sa belle-sœur, et, ajouta-t-il en souriant, il se pourrait bien que nous retournassions à Braulx pour la noce...

— Si M. Danglefer consent, répéta mademoiselle de Sainte-Perelle.

— Comment! s'il consent? fit le baron, frappé de cette réticence. Que voulez-vous dire, Philomène? Germain pourrait être assez aveugle, assez fou pour refuser une aussi jolie fille que Luce et la fortune qu'elle lui apporterait!...

Et, chassant cette pensée comme absurde, le baron répéta:

— Non, non, Germain n'est pas insensé, il ne fera pas cela.

Mademoiselle Philomène n'insista point, mais s'en fut en hochant la tête.

De suite, M. Rambert, qui était homme d'action prompte après les résolutions prises, se mit à répondre aux demandes en mariage, tout à l'heure récapitulées. Il chercha des prétextes, s'embrouilla dans les raisons bonnes ou mauvaises, mais toutes fausses et polies. A la fin, impatienté, ildéchira tous ses projets de lettre, fit un modèle aussi bref et banal que possible, et le recopia quarante-deux fois.

— Ouf! fit-il, signant la dernière épître, rien

que pour ne pas recommencer pareille corvée, je donnerais ma fille à Danglefer!

Il avait pour se décider, d'autres raisons meilleures et, s'y rendant, le lendemain, il appela Luce dans son cabinet.

Il lui montra le paquet des quarante-deux lettres écrites la veille.

— Voilà les réponses négatives, lui dit-il; tu n'as pas de regrets?...

— Aucun.

Et, ajouta-t-il en hésitant:

— Tu es toujours décidée à épouser Danglefer?

Elle se mit à chanter ce passage d'une romance d'Holmès qu'elle disait à merveille:

Hier comme aujourd'hui, ce soir comme demain,
Je t'adore!...

— Folle! répliqua M. Rambert, haussant les épaules. Ah! ce ne sera pas trop d'un mari sérieux comme—j'aime à le croire du moins—se montrera Danglefer, pour mettre un peu de plomb dans cette cervelle!...

Elle s'était approchée et, câline, dans un de ses gestes familiers, s'étant agenouillée près de lui, s'accoudait sur le bras de son fauteuil. M. Rambert toucha du doigt le joli front où jouaient des boucles dorées.

Luce sourit, sentant sa cause gagnée, elle n'en avait jamais douté, dureste...

— Alors, dit-elle, gentille, vous consentez?...

— Il le faut bien, répondit-il, affectant un air bourru; mais si, après, tu n'es pas contente, ne viens pas te plaindre...

— Soyez tranquille! fit-elle, se relevant, joyeuse.

Et, un peu attendrie, elle ajouta:

— Vous venez de faire mon bonheur.

Elle l'embrassa, il la sentit émue et cela le remua un peu, aussi se raidit-il contre cette impression. Il avait horreur de laisser voir sa relative sensibilité.

— Et maintenant, ajouta-t-il de ce ton persifleur qu'il aimait à prendre, il faut que j'aille à mon tour demander en mariage ce jeune héros, qui vous a tourné la tête?...

— Non, non, répondit vivement Luce, ce n'est pas à vous de faire cette démarche, vous ne pouvez pas, vous le maître, "le patron" offrir votre fille à un de vos subalternes. Laissez-moi faire.

— Faire quoi? Dis-le d'avance, j'ai peur de tes moyens?

— Soyez bien en paix! je chargerai une personne sûre de faire comprendre à Danglefer qu'il n'a qu'à me demander pour m'avoir.

—.Et cette personne sera...?

— Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez de rien, vous n'aurez qu'à dire oui quand Germain viendra vous trouver. Je me charge de tout le reste. Je vous en prie, donnez-moi carte blanche je vous promets que vous n'aurez pas à vous en repentir, mais ne me pressez point, et ne gâtez ni ma joie ni mon joli roman.

M. Rambert, persuadé qu'elle comptait recourir à la sage entremise de mademoiselle Philomène, ce qui le rassurait d'avance, et assez satisfait d'être déchargé des préliminaires très délicats de cet étrange mariage, promit à sa fille

de lui laisser toute liberté d'arranger à sa guise "son bonheur".

XIII

Le retour à Braulx fut pour Luce un enchantement... Elle était transfigurée, et si heureuse, si exaltée que mademoiselle Philomène, confidente fidèle de tous ses sentiments, craignait quelques-unes des extravagances que ce caractère à surprises tenait toujours en réserve. Mais il n'en fut rien, et quand, le soir de son arrivée, elle revit Germain, ellë fut d'un calme qui dérouta toutes les idées de mademoiselle de Sainte-Perelle sur sa bizarra nièce.

Une joie intense était en elle, mais retenue par une pudeur jusqu'alors inconnue et que lui enseignait l'amour sincère qu'elle avait au cœur Elle fut pour Germain délicieusement aimable, mais avec une douceur et une délicatesse bien différentes de ses provocations habituelles. C'était une métamorphose. Mademoiselle Philomène ne se rendit parfaitement compte qu'Aymeric la remarquait mais Germain ne semblait point s'en apercevoir. Pourtant, lui aussi, mademoiselle de Sainte-Perelle le trouvait changé, moins froid, plus communicatif, plus gai. Et, à cette constation, un petit nuage, que les assertions de son beau-frère et de sa nièce n'avaient pu entièrement chasser de sa pensée, tendait à s'évanouir.

La soirée fut longue et, vers la fin, M. Rambert reconduisant jusqu'au vestibule Germain

qui, pour ce premier jour, était resté, contre son habitude, jusqu'à l'heure du coucher, Luce s'avança près d'Aymeric et lui dit:

— Demain matin, je veux vous parler un peu longuement et sans témoin; où nous retrouverons-nos?

Trop occupée d'elle-même, elle ne remarqua pas son trouble.

— Mais ici, répondit-il.

— Non, nous pouvons être dérangés; dans ma chambre, plutôt, fit-elle avec assurance.

Il hésita.

— Les domestiques... murmura-t-il.

— Oh! je m'en moque! dit Luce.

Puis une réflexion l'arrêta: pour Germain, elle ne voulait pas être compromise.

— Eh bien! fit-elle, alors, dans la serre, voulez-vous?

— Soit.

— A dix heures?

— A dix heures, je crois justement que le patron s'absente demain.

— Ne manquez pas.

— Soyez tranquille.

Il lui baisa la main, ainsi qu'il le faisait presque chaque jour en la quittant, mais, ce soir-là, ses lèvres un peu brûlantes s'appuyèrent un peu plus longtemps sur la petite main fiévreuse.

Il fut, le lendemain, exact au rendez-vous. Luce, impatiente, y était pourtant arrivée avant lui. Dès qu'elle le vit apparaître à la porte de la serre, elle s'avança vers lui et lui donna un vigoureux "shake hand".

— Venez, dit-elle ensuite.

Et elle le conduisit à un banc placé sous des

palmiers, auprès du bassin central où se jouait un capricieux jet d'eau.

Elle était pâle, silencieuse, et ses lèvres frémissantes, quoique closes, dénotaient son émotion. Aymeric aussi était troublé, et encore plus à la voir si évidemment émue.

Elle le fit asseoir et, sans lui laisser le temps de dire un mot, commença:

— Aymeric, m'aimez-vous?

Le malheureux crut toucher au comble des vœux qu'il n'avait jamais osé formuler, même dans sa pensée et, tremblant d'espoir soudain, murmura:

— Luce, prenez garde à ce que vous allez me faire dire?

Mais elle, poursuivant son idée et sans prêter attention à sa visible émotion, y coupa court en disant d'un ton bref:

— Non, pas de marivaudage, soyons sérieux. J'ai un service grave à réclamer de vous, c'est pourquoi je vous demande: m'aimez-vous, m'êtes-vous dévoué?

Aymeric qui avait vu, là-bas, dans la mousse argentée du jet d'eau, un rêve enchanteur se lever et, peu à peu, prendre une forme tangible, le vit à ce moment, très vite aussi, s'évanouir, s'évaporer, retourner dans le mirage où il était né... et alors, d'une voix où un brisement s'entendait, il répondit:

— Dévoué?... Corps et âme, Luce, vous le savez bien.

Encore une fois elle n'entendit pas son accent spécial et répliqua:

— Oui, je le sais, mais je voulais être sûre.

Donc, si vous m'êtes dévoué, vous consentez à me rendre un service, un grand service?

Il n'exprima son adhésion que par un geste. Il suffit à Luce qui continua bravement:

— J'aime Germain Danglefer.

Aymeric se sentit pâlir. Après le mirage de tout à l'heure, ce réveil était plus dur encore, plus cruel qu'il nr ,'eût été la veille. Un rapide travail se fit dans l'esprit du jeune homme.

Il devait s'attendre à ce que Luce un jour ou l'autre aimât un autre que lui... Il s'y attendait, même il s'y était résigné d'avance comme à l'inévitable, mais il pensait que cet homme serait du monde de Luce, de sa position, un des brillants snobs qui la courtisaient... Tandis que Germain, Germain comme lui pauvre, comme lui subalterne, et même inférieur à lui sous le rapport de la naissance, s'il lui était supérieur comme instruction et intelligence!...

Ils étaient deux, partageant se vie de famille, deux, Germain et lui. Elle aurait pu le distinguer aussi bien que Danglefer, pourquoi n'était-ce pas lui qu'elle avait choisi?

Et une âpre douleur, condamnée au silence, aggravée d'impuissante jalousie le mordit au cœur. Comme il restait muet, Luce aussi se tut un instant. Malgré tout, cet aveu lui avait coûté, et elle attendait un mot, n'importe lequel, qui l'encourageât à continuer, en lui facilitant le moyen. Ce mot ne venant pas, elle reprit, un peu gênée:

— Cela vous étonne?

— Oui, répondit Aymeric, se dominant.

Et il ajouta, amer:

— Germain a bien gardé son secret.

— Quel secret?

— Celui de votre amour réciproque.

C'est ici que la tâche de Luce devenait embarrassante pour son amour-propre. Suivant son habitude lorsqu'elle rencontrait quelque difficulté, elle la heurta de front, et, brûlant ses vaisseaux:

— Germain ne sait pas que je l'aime, ou, s'il le sait, c'est qu'il l'a deviné.

— Mais il vous aime?

— Je n'en sais rien non plus, cela m'est égal; s'il ne m'aime pas , il m'aimera quand je serai sa femme.

— Vous voulez l'épouser?

— Oui.

— Et votre père?

— Mon père estime beaucoup Germain, et il a grande envie, aussi grande hâte, de se débarrasser de moi: il consent à notre mariage.

— Germain a osé vous demander? reprit Aymeric, tout à son idée fixe...

— Jamais de la vie! Il ne l'osera même point si on ne l'y incite fortement.

— Alors? interrogea Aymeric, la sueur au front, en présumant le service qu'on allait exiger de lui.

— Alors, continua Luce bravement, mon père était tout prêt à faire lui-même cette délicate démarche; je n'ai pas consenti à ce qu'il y compromît sa dignité de patron, je lui ai dit que je trouverais quelqu'un pour faire la commission. Ce quelqu'un, c'est vous...

— Et vous voulez?... fit Aymeric, épouvanté.

— Je veux que vous alliez trouver Germain et que vous lui teniez ce langage: "Luce Rambert

vous aime et veut vous épouser: son père y consent, demandez-la-lui en mariage, il vous l'accordera, c'est elle qui m'a chargé de vous le dire.'' Ce n'est pas long, hein? ni difficile à retenir?

— Non, répondit Aymeric àbout de forces, et prêt à se trahir, mais c'est difficile à dire... Luce, je vous en supplie, n'exigez pas de moi pareil service?

Elle le regarda, surprise et sans pitié.

— Pòurquoi?dit-elle.

— Parce que je n'en ai pas le courage.

Sans même admettre qu'il pouvait l'aimer, leurs habituelles plaisanteries l'ayant habituée à ne prendre au sérieux aucun de ses sentiments, Luce, se montrant cruelle dans son inconscience, reprit :

— Vous êtes jaloux de voir tomber sur votre camarade une pareille aubaine ?

Aymeric pâlit davantage, mais ne répondit plus.

— Jaloux, continua Luce impitoyable, de penser qu'après mon père, le ''patron'' désormais, ce sera votre ancien collègue devenu plusieurs fois millionnaire. Cet avancement vous gêne?...

Aymeric fut mortellement blessé de cette supposition. Luce lui prêtait donc une âme absolument vénale? Et elle le reléguait dans un tel degré d'infériorité qu'elle se refusait à admettre qu'il pût éprouver une autre jalousie que celle d'un employé devant un camarade plus favorisé?... En même temps qu'elle en élevait un autre jusqu'à elle, Luce repoussait jusqu'à l'hypothèse que lui-même eût pu aspirer à la même

gloire, au moins en rêve... Atteint dans son orgueil comme il l'avait été tout à l'heure dans son cœur, il reprit,sans chercher à cacher sa susceptibilité :

— Non, mademoiselle, "cet avancement" ne me gêne pas; seulement, comme le service que vous me demandez ne rentre pas dans mes attributions, vous permettrez queje me récuse.

Elle comprit qu'elle l'avait fâché.

— Allons dit-elle, vous voilà sur vos grands chevaux... Quel caractère! grand Dieu!

Puis elle ajouta, changeant de ton et se faisant gentille pour obtenir ce qu'elle désirait de lui :

—Vous ne voulez pas me venir en aide, alors? dites, Aymeric, vous me refusez le premier service sérieux que je vous demande... Moi qui comptais tant sur vous! vous, mon compagnon d'enfance, l'ami de ma jeunesse, mon frère, presque...Quel chagrin vous me faites et dans quel embarras vous me mettez!...

Lorsqu'elle le voulait, elle était irrésistible,et Aymeric, toujours faible devant les jolis yeux humides et le doux sourire attristé, était déjà ébranlé, quand elle ajouta :

—Vous dites que vous n'avez pas le courage? Pas le courage de contribuer à assurer mon bonheur?... Oh! Aymeric, qui croirait cela de vous!... Vous craignez donc bien mon père?... Mais puisque je vous dis qu'il consent?... Ne me crovez-vous pas?... Voulez-vous l'interroger? Lui-même, si vous le préférez,peut vous donner la commission dont je vous chargeais...

Et, devant le signe de dénégation du jeune homme, elle reprit :

—Alors, que craignez-vous?...

Il trembla, à ce moment, qu'elle ne devinât son secret. Il était, tout à l'heure, prêt à le lui dire; maintenant son orgueil d'homme blessé se refusait à un aveu désormais inutile et qui n'eût rien changé aux choses, mais dont la cruelle enfant aurait pu rire un jour, rire même avec Germain! Cette pensée vainquit le bref attendrissement que le charme souverain de Luce avait une fois encore fait naître en lui, et, résolu à tout, plutôt que de donner à son heureux rival cet avantage, et à cette coquette enfant la gloire de plus de marcher sur lui pour aller au bonheur, il reprit, hypocrite, et sur un ton volontairement cassant :

—Si vous m'assurez que cette démarche a l'assentiment de votre père, je n'ai plus de raisons pour m'y refuser.

—A la bonne heure, fit Luce triomphante, je savais bien, malgré tout, que je pouvais compter sur vous; mais c'est égal, vous êtes d'une prudence, d'une obéissance à votre patron et d'une fidélité qui n'ont point d'égales! Je lui raconterai cela, car c'est digne d'un prix de vertu et d'une... augmentation de traitement.

Aymeric mordit ses lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater, et, sans répondre, se leva pour partir. Luce le rappela.

—Quand ferez-vous la démarche?

—Quand vous voudrez?vous n'avez qu'à ordonner, j'obéirai.

. — Le plus tôt sera le mieux. Aujourd'hui.

—Vous êtes pressée?fit-il railleur.

—Oui, répliqua-t-elle hardiment, pressée que ce pauvre Germain connaisse son bonheur...

— Eh bien, dit-il, je lui parlerai ce soir; après le dîner, j'irai le trouver dans sa chambre.

—C'est cela, et demain, à la même heure, je vous attends ici.

XIV

Le lendemain encore, Luce qui ne se tenait pas d'impatience joyeuse, fut la première au rendez-vous. Elle avait confié à mademoiselle Philomène la mission dont elle avait chargé Aymeric, et celle-ci s'était récriée, mais en vain, puisqu'il était trop tard, sur l'inconvenance du choix de son mandataire. Elle avait promis de n'en rien dire à son beau-frère; Luce mettant à toutes ses confidences la condition qu'à la première trahison, elle les suspendrait. Et, bien que trop souvent impuissante à diriger ses impulsions mademoiselle Philomène aimait à lire dans le cœur et l'esprit de sa nièce, pour savoir, au moins, d'où venait le danger.

Lorsque Aymeric se dirigea vers la serre, Luce qui le regardait venir, remarqua son air joyeux et l'attribua au succès de sa démarche.

—Brave garçon, pensa-t-elle,bon caniche fidèle et dévoué, heureux de la joie de son maître!

Elle n'alla point au devant de lui, l'attendit, au contraire, dans l'orgueil de sa joie, et lorsqu'il fut près d'elle, elle lui dit simplement, avec la fière certitude de sa puissance :

—Eh bien! a-t-il été bien surpris, bien heureux?

— Bien surpris, oui, répondit Aymeric, mais il refuse...

— Il refuse?...

Et, d'un bond, Luce fut sur pieds, rouge, furieuse, hors d'elle-même.

—Oui, répliqua Aymeric avec un calme cachant sa mauvaise joie; il m'a dit: "Mon cher ami, reprends tes paroles, je t'en prie, je ne puis pas les entendre. Ne me dis pas que tu me parles au nom de mademoiselle Rambert, dis-moi que tu as eu toi-même l'idée de ce mariage... impossible. Et je serai plus à l'aise pour te répondre, non seulement qu'il ne serait pas normal, mais que je n'y ai jamais songé, que je ne le désire pas du tout, pas du tout, et que rien au monde ne m'y ferait consentir.

—Pourquoi?ditLuce, doutant maintenant, et par là même s'apaisant.

—Il ne m'a guère donné de raisons, il m'a dit seulement : "Mademoiselle Rambert n'est pas la femme qu'il me faut. Je t'en prie, fais-le lui comprendre sans la blesser. Son illusion m'honore, qu'elle me pardonne de m'y dérober, en attendant qu'elle m'en remercie."

C'est cela, fit Luce tout à fait rassérénée et poursuivant son idée, il ne veut pas m'épouser parce que je suis riche et qu'il est pauvre;c'est classique et tout à fait genre "ingénieur", dans les romans. Vous n'avez pas insisté?

—Oh! fit Aymeric se révoltant, vous vous offrez à lui, il vous refuse, et vous voudriez le prier, peut-être?...

—Oui, dit-elle, s'il le faut ainsi pour vaincre son exquise délicatesse.

—Eh bien, ne comptez pas sur moi, dit Aymeric de mauvaise humeur.

—Je saurai me passer de vous, répliqua Luce fâchée. Vous avez fait ma commission contre votre gré, c'est évident et je ne sais vraiment pas pourquoi. Il est probable aussi que vous l'avez très mal faite.

—Trouvez un intermédiaire plus adroit,riposta Aymeric, vexé, la réponse n'en sera pas changée.

— C'est ce que nous verrons! dit Luce en colère; allez me chercher M. Danglefer.

—Vous dites?

— Allez me chercher M. Danglefer, tout de suite, à l'instant.

—Non, Luce, dit Aymeric plus doucement, car cè serait vous mettre l'un et l'autre dans la plus gênante situation, et il n'en pourrait résulter, pour vous personnellement, que de l'humiliation et du chagrin.

—Ah! ah! fit la jeune fille, méchante, vous vous récusez? Guidé par je ne sais quelle basse jalousie, vous m'avez trahie, c'est clair, à présent. Ou vous ne vous êtes point acquitté de la mission que je vous avais donnée, ou vous l'avez faite à rebours. Et vous ne voulez pas qu'une explication avec M. Danglefer me permet tre de constater et de remettre les choses au point. Mais je n'ai pas besoin de vous pour le voir, vous l'oubliez, je n'ai qu'à appeler le jardinier qui est là; je lui dirai d'aller me chercher M. Danglefer, et il viendra immédiatement, j'en suis certaine.

—C'est bien, fit Aymeric courroucé, vous le voulez? tant pis pour vous. Dans cinq minutes, Germain sera ici.

Les cinq minutes parurent longues à Luce, en proie à la plus violente exaltation. Par moment une inquiétude, malgré la confiance qu'elle avait témoignée à Aymeric, la prenait. Si, vraiment, il refusait, quelle humiliation!...

Mais son orgueil la rassura, l'orgueil surtout de son argent.

— Allons donc! se dit-elle, on peut à la rigueur refuser Luce, la jolie Luce, mais mademoiselle Millions!

Pourtant lorsqu'elle vit paraître Germain à l'entrée de la serre, son cœur battit si fort qu'elle se crut mal. Elle le laissa venir à elle et lui sourit d'un air humble, doux, charmant, l'opposé de son attitude ordinaire. Véritablement par cet homme, elle était dominée et vaincue.

Lui, était très grave.

— Vous m'avez fait demander, mademoiselle? lui dit-il.

— Oui, répliqua-t-elle, un peu honteuse maintenant, j'ai toujours pensé que les explications franches étaient les meilleures.- elle hésita un peu,—j'avais chargé Aymeric d'un message pour vous, je crains qu'il ne se s'en soit mal acquitté, qu'il ne se soit pas bien fait comprendre...

Germain lui épargna l'embarras d'aller plus loin en l'arrêtant d'un geste autoritaire.

— Je vous en prie, mademoiselle, ne m'infligez pas la confusion d'en entendre davantage... Aymeric m'a fidèlement, trop fidèlement peut-être, transmis votre communication; je suis confondu de votre bienveillance, exagérée, permettez-moi de le dire. Je vous en resterai toujours

reconnaissant, mais je ne puis qu'en décliner l'honneur.

Luce reprenait courage devant l'humilité affectée de ces propos.

— Pourquoi? dit-elle.

— Mademoiselle, je vous en supplie, ne m'en demandez pas davantage.

— Oh! oh! fit-elle triomphante et perdant du coup toute mesure, je comprends, allez!... Vous êtes un honnête homme, mieux que cela encore, un homme d'une délicatesse exagérée, dirai-je à mon tour... Je suis la fille du patron, je suis riche, vous êtes pauvre... Ah! fit-elle, s'exaltant, qu'est-ce que tout cela? que sont ces préjugés, ces scrupules devant une affection sincère?... Vous me plaisez, je vous élève à moi, mon père y consent, volontiers même...

— Mademoiselle, reprit Germain au supplice, assez, assez, je vous en conjure, car vous vous méprenez. Certes, les considérations dont vous parlez eussent pu me faire hésiter, mais, comme vous le dites très bien, des motifs d'un ordre plus élevé, tels qu'une réciproque affection, en auraient pourtant triomphé, seulement il y en a d'autres.

— Lesquels? fit Luce, impérieuse.

— Mademoiselle, dit Germain, une belle personne comme vous, adulée, fêtée, habituée au monde, au luxe, au plaisir, ne peut être la compagne d'un pauvre garçon modeste, obscur tel que je le suis, ennemi du bruit, du monde, des grandeurs, habitué au travail, à la vie humble, sérieuse, n'aimant que celle-là...

— Vous en changeriez comme de goûts, ou bien vous me la feriez aimer?

— Je ne le pourrais ni ne le voudrais, mademoiselle, et vous-même ne me pardonneriez pas, plus tard de vous l'avoir donnée à partager; je vous en prie, ne parlons plus du rêve irréalisable qu'en un moment d'illusion vous avez fait luire devant moi, et ,aissez-moi l'oublier... l'oublier...

Luce, d'abord exaspérée de la résistance du jeune homme et voulant en triompher à tout prix, se sentait vaincue... un désespoir affreux l'étreignit et lui suggéra un nouvel effort que sa dignité si elle l'eût écoutée, lui aurait interdit.

— Alors, dit-elle, c'est parce que vous craignez qu'un jour je souffre de ma décision d'aujourd'hui et la regrette, que vous renoncez à moi?...

Germain comprit qu'il fallait en finir.

— Mademoiselle, dit-il, poussé à bout, c'est pour tout cela, mais c'est pour autre chose encore; je suis engagé...

— Il fallait le dire tout de suite, riposta Luce; à qui?

— Mademoiselle, ce n'est pas mon secret...

— Bon! gardez-le, ce secret d'une autre, répéta-t-elle, furieuse. Et elle est jolie, cette femme, plus jolie que moi?

— Oh! non, mademoiselle, bien moins jolie que vous.

— Elle est riche, alors, autant que moi?...

— Oh! non, mademoiselle, cent fois moins peut-être, mais elle est douce, bonne, vertueuse et modeste; c'est bien la compagne qui me convient, et je l'aime.

Puis, saluant, il séloigna, laisant Luce en

proie à une colère qui dominait encore son chagrin.

Elle rentra dans la maison en ouragan et, dans le vestibule, croisa Aymeric.

— Amende honorable! lui dit-elle, vous êtes un messager fidèle, mais lui est un triple sot. Il est fiancé, je le lui ai fait avouer, comme s'il n'aurait pas dû vous le dire dès les premiers mots!

— Il eût mieux fait, dit Aymeric sincèrement heureux. Et à qui est-il fiancé?

— Il n'a pas voulu me le dire, mais moi je veux le savoir, vous entendez, "je veux", et je compte sur vous pour me l'apprendre.

— Je tâcherai, dit Aymeric.

— Gardez-moi le secret de cette sotte matinée, surtout.

— Soyez tranquille.

— Vous ne m'en voulez plus? dit-elle lui tendant la main.

Pour toute réponse il la baisa.

— Est-ce possible? fit-il ensuite.

Le soir même, au dîner, où Germain ne parut pas plus qu'au déjeuner, ayant prétexté une absence, Aymeric put glisser à l'oreille de Luce le renseignement souhaité, qu'il avait obtenu subrepticement d'un autre employé, très lié avec la famille de Danglefer.

— Germain, dit-il à voix basse à la jeune fille, est fiancé à mademoiselle Elise Bréchard depuis un mois environ. Il l'épousera dans trois mois, lorsqu'un de ses oncles sera revenu d'une mission qu'il accomplit en Chine.

— Elise Bréchard; répondit Luce, bas aussi, un laideron sans le sou? Quel imbécile que ce Danglefer!

XV

La double révélation des sentiments de Luc
à son endroit, d'abord par Aymeric, puis pa
elle-même, avait été pour Germain Danglefer u
véritable coup de foudre. Il avait bien remar
qué la prédilection qu'elle lui témoignait, mai
il n'y avait vu que de la coquetterie, un dési
fantasque de lui plaire afin, si elle y avait réus
si, de s'amuser ensuite de lui, sans doute, et d
son humble amour. Aussi s'était-il immédiate
ment tenu en garde contre le caprice de cett
millionnaire qui se croyait tout permis, mêm
de prendre pour jouet les gens et les cœurs. A
cela, il n'avait eu nulle peine; Luce, malgré so
indéniable charme, ne lui plaisait pas.

Il était de ceux qui regardent plus loin qu'au
visage et pour lesquels les traits les plus purs
les yeux les plus doux, le sourire le plus char
mant, perdent leur séduction lorsqu'ils ne son
point d'accord avec l'âme. Luce l'avait toujours
laissé froid, tant sa nature morale repoussai
la sienne. Cette enfant capricieuse, égoïste, or
gueilleuse, était absolument antipathique à so
caractère doux, sérieux et simple. Il lui en vou
lait de ses dédains, puis de ses provocations; i
la jugeait à la fois hautaine et sans dignité. A
sa beauté même il trouvait quelque chose d'ins
lent, et les excentricités par lesquelles elle croy
ait la rehausser prenaient, à ses yeux, l'impor
tance de défis audacieux jetés aux usuelles con

ventions. Les quelques mouvements généreux que, parfois, il avait surpris en elle, ne l'avaient pas réhabilitée à ses yeux prévenus. Il y voyait une sorte d'ostentation qui les lui gâtait absolument.

La jugeant ainsi, il n'avait pas eu à se défendre contre un charme auquel tant d'autres succombaient, et il était resté, aussi bien naturellement que par volonté, non seulement indifférent mais plutôt hostile à mademoiselle Rambert.

Aussi, lorsque Aymeric, la mort dans l'âme, vint le prévenir que Luce l'aimait, Germain la jugeait tellement incapable d'un sentiment sérieux qu'il attribua la démarche faite près de lui à une plaisanterie ou à un caprice.

La confirmation qu'elle lui en donna, de sa propre bouche, et surtout le dépit qu'elle n'avait pas su cacher du refus infligé, fit rejeter à Danglefer l'hypothèse d'une plaisanterie, mais il resta persuadé que c'était un caprice et une illusion. Elle se figurait qu'elle l'aimait, par esprit de contradiction; les plus beaux partis de France étant à ses pieds, elle voulait épouser un obscur et modeste employé. Et ayant décidé cela, elle l'avait fait prévenir qu'il eût à la demander, disposant de lui comme de sa chose.

Ceci l'avait révolté, et encore plus l'insistance qu'elle avait mise à vaincre sa résolution. Il avait le droit d'en être flatté et le devoir, presque, d'en être touché, mais il n'éprouva ni l'un ni l'autre de ces sentiments et, pas un instant, ne fut ébloui par l'opulence que la volonté de la jolie fille mettait à portée de sa main.

Il ne tenait qu'à lui pourtant de gravir, aidé par la fantaisie de Luce, les échelons qui le sé-

paraient, modeste travailleur, du rang des grands industriels français. Pauvre hier, il pouvait se réveiller aujourd'hui millionnaire, et cela à quel prix? Epouser une ravissante jeune fille qui semblait l'aimer et que les plus nobles, les plus riches, les plus favorisés du sort ou de la fortune se disputaient ?... Ce mirage n'exerça sur lui aucune attraction; le bonheur qui lui était offert, il n'en voulait pas, il en avait choisi un autre, plus sûr, à l'abri des tempêtes, des passions, comme des orages de la grande vie ; il ne le regrettait pas.

Bien qu'en rapports continuels avec son père, il ne connaissait pas Elise Bréchard avant la fête de Braulx. Là, il l'avait vue, avait été séduit par sa grâce modeste. Il s'était dit que tel le il rêvait la compagne de sa vie, et, sous cette impression, avait cherché à la revoir. Les occasions lui avaient été faciles à faire naître, et la réflexion, une connaissance approfondie, ayant confirmé son impression première, il avait demandé Elise à ses parents, qui la lui avaient promise avec joie. Il se préparait donc à faire non pas un mariage d'amour, à proprement parler, mais un mariage sérieux comme son caractère et sa vie, mariage de sympathie et de personnelles convenances, qui lui promettait le bonheur. Et Luce prétendait, avec la fatuité hautaine de sa beauté et l'orgueil de son argent, se mettre entre lui et ses projets, n'admettant même pas qu'il eût l'idée d'un refus.

Cette assurance avait outré de colère l'âme délicate et peu susceptible de Germain. On l'avait donc jugé à vendre qu'on disposait de lui sans le consulter pour ainsi dire? Et cette or-

gueilleuse qui entendait se payer un mari à son goût, n'ayant pu, à sa première opposition, admettre qu'elle fût sérieuse, il avait dû, pour l'en convaincre, lui avouer l'engagement que, d'accord avec sa fiancée, il tenait secret...

Germain n'avait vu dans cette opiniâtreté de la jeune fille à l'amener à ses désirs qu'un caprice, un orgueil voulant avoir le dessus; il ne se doutait pas de la sincérité du sentiment qui portait Luce vers lui. Il l'eût su qu'il eût été pour elle plus indulgent, mais sans pour cela changer d'avis. Il ne désirait nullement l'amour de cette jeune fille, et aurait été incapable, il le sentait bien, de ressentir pour elle l'affection, l'estime et la confiance que doit inspirer une compagne. Son honnêteté native, incapable de mensonge, et son respect de la parole donnée s'accordaient donc pour refuser l'union princière qui lui était offerte.

Le faisant, non seulement il renonçait à la fortune, mais il brisait, au moins temporairement, son avenir. Son tact lui démontrait qu'il ne pouvait plus désormais vivre sous le même toit que Luce; après l'avoir dédaignée, lui imposer sa présence et entretenir ainsi, malgré lui, un penchant qu'il ne voulait pas satisfaire. C'était là une action que sa droiture rigide lui montrait comme une faute. Certes, il lui en coûterait de quitter M. Rambert, si bon patron, l'usine où, depuis deux ans, il avait mis tout de son intelligence, de sa peine et même de son cœur, tout ce qu'en peut comporter une tâche exclusivement matérielle remplie avec conscience et dévouement. Il lui serait aussi pénible et désavantageux de perdre, du jour au lendemain,

une situation pécuniaire très brillante, et comme la délicatesse ne lui permettait pas d'en dire la cause à sa fiancée et à sa famille, la chose pourrait être prise par eux en mauvaise part et, sinon rompre, du moins retarder son mariage. Car il ne pouvait pas, sans fortune hier, sans position demain, songer à fonder un foyer avant d'avoir retrouvé l'équivalent de ce qu'il sacrifiait.

Comme le devoir avait parlé, rien ne l'arrêta, et ayant sous divers prétextes, évité de se retrouver en face de mademoiselle Rambert jusqu'au retour de son père, il fut, dès qu'il le sut rentré, le rejoindre dans son cabinet. Là, sans explications, sans motif donné, sans excuses présentées, un peu ému, mais tout d'une pièce, comme il était dans les circonstances graves, il pria M. Rambert d'accepter sa démission.

A ce mot, celui-ci se redressa, surpris et inquiet.

—Votre démission, Danglefer, vous voulez me quitter?

— J'y suis forcé, monsieur.

— Pourquoi ?

— Des raisons d'ordre intime.

— Ah! j'y suis, fit M. Rambert à la réflexion, subitement rassuré et riant, votre démission, je la refuse, mon cher, vos raisons d'ordre intime, je les connais!... On vivait en paix, une jolie fille survient... Oh! on ne veut pas abuser de la confiance du patron, mais enfin on est jeune, elle est belle, le cœur se prend, et lorsque c'est chose faite, alors on veut fuir, par scrupule de délicatesse, par crainte d'un refus. Oh! je connais cela... Mais, ici, rien de pareil, mon cher a-

mi, j'ai la plus grande estime pour vous, vous aimez Luce, vous lui plaisez, je ne jouerai pas le rôle traditionnel du père batbare et, loin de vous refuser mon consentement, je vous le donnerai même très volontiers.

A plusieurs reprises, Germain, pâle comme un mort, avait tenté d'interrompre M.Rambert, mais celui-ci, sans y prendre garde, avait continué. Quand il s'arrêta enfin, Germain reprit, d'une voix que l'embarras, un embarras mortel, étranglait :

— Monsieur, je suis confondu de votre bonté, mais je n'y puis répondre... Vous vous méprenez sur les sentiments que vous me prêtez à l'égard de mademoiselle votre fille, jamais je n'aurais osé lever les yeux jusqu'à elle et j'ai... j'ai pris un autre engagement.

M. Rambert fronça un instant son terrible sourcil, sous l'empire d'une violente contrariété et d'une secrète humiliation. Du premier mot il avait compris: Germain se dérobait et, ne voulant pas épouser Luce, prenait le premier prétexte venu. Bien qu'il eût lieu d'être surpris de cette résolution, M. Rambert ne le fit point paraître, et, trop adroit pour insister et laisser voir sa déconvenue, il répartit:

—Je me suis trompé? Mettons alors que je n'ai rien dit, mais si ce n'est pas cela, pourquoi cette démission? Soyez franc, Danglefer, vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi.

—Eh bien, monsieur, fit celui-ci sincèrement, après l'honneur que m'a fait mademoiselle Rambert de me distinguer, je ne me crois pas permis, le déclinant, de continuer à vivre à ses côtés.

—Je n'en vois pas la raison, répliqua le baron, inquiet à la pensée de perdre un auxiliaire qui lui était précieux. Mais, ajouta-t-il réfléchissant, vous le saviez donc que vous plaisiez à ma fille, pour venir m'offrir votre démission? Je ne vous avais encore rien dit de l'inclination réciproque que je supposais entre vous.

—Monsieur, répondit Germain, j'ai eu hier, avec mademoiselle Rambert, un entretien particulier.

— Bon! pensa le baron dépité, elle a dû dire des sottises et se compromettre.

Il n'ajouta rien et Germain continua :

—Et, après ce qu'elle m'a dit, je croirais absolument déloyal de ma part de rester auprès d'elle.

—Que vous a-t-elle dit, cette folle, voyons ? insista M. Rambert, jouons cartes sur table, Danglefer, et ne croyez point trahir un secret. Un père a le droit et le devoir de connaître les agissements de sa fille.

— Mademoiselle Rambert ne m'a rien dit que vous ne sachiez, monsieur, elle m'a fait entendre que j'avais l'honneur de lui plaire, et je croirais commettre une faute grave en entretenant, par ma présence, l'illusion qui la porte vers moi, alors que je ne suis pas libre d'y répondre.

— N'ayez cure de cela, répliqua M. Rambert mécontent, et dont le légitime orgueil se cabrait devant ce fait brutal: son employé refusant sa fille et le fuyant pour la détacher de lui. Luce, ajouta-t-il, est fille à avoir des fantaisies, des caprices, non point des sentiments profonds. Elle a pu se croire une toquade pour vous; cela

lui passera très vite, j'en suis certain, et vous n'avez pas besoin de vous éloigner pour l'en guérir. C'était là le seul motif de votre retraite

— Oui, monsieur.

— Eh bien, alors la chose s'arrangera, je ne veux pas vous sacrifier aux billevesées de cette petite sotte. Du reste, pour calmer vos scrupules je lui parlerai, et je vous dirai, ce soir, son impression sur tout ceci.

Germain se retira sans oser insister et M. Rambert, furieux, s'en fut directement trouver sa fille.

Ah! c'était là la prudence qu'elle lui avait promise? elle avait elle-même offert sa main à Danglefer et, pour le décider à l'accepter, lui avait sans doute montré un si vif attachement que le brave garçon, ne voulant pas l'épouser, jugeait nécessaire, dans son honnêteté native, pour la forcer à l'oublier, de se retirer de sa route. Etait-il possible de s'abaisser et de se compromettre de la sorte! C'était ridicule et idiot et, par ses inconséquences, elle allait le priver d'un ingénieur qui lui était indispensable, surtout en ce moment où il y avait d'importantes réparations à faire au matériel de l'usine... Ah! comme il allait l'inviter à mettre dans sa poche ce prétendu amour qu'on dédaignait, et à faire bonne contenance devant Germain, autant pour lui permettre de demeurer à Braulxi que pour sauvegarder sa dignité personnelle et, prouver, à celui qui la repoussait, que le penchant qu'elle avait pu éprouver pour lui n'était qu'une fantaisie, après tant d'autres...

M. Rambert ressassait toutes ces idées en sa tête en montant le somptueux escalier du châ-

teau, furieux intérieurement d'avoir cédé aux désirs de sa fille, d'avoir cru en ses espérances et de s'être abaissé à donner, à un mariage peu digne d'elle, un consentement qui avait été refusé. Car, refusé, il l'avait été, après Luce: Germain ne voulait pas de mademoiselle Millions.

— Il a bien raison, grommelait entre ses dents le baron, quant à la pécore; mais renoncer à une position comme celle-là... Enfin, j'aurais dû prévoir la chose et que Danglefer n'est pas un garçon vénal. Je l'aurais même prévue, si cette toquée de Luce ne m'avait tourné la tête et troublé le jugement, avec ses histoires de sentiment et d'amour.

XVI

M. Rambert trouva sa fille dans sa chambre. Elle était triste et avait même dû pleurer, ainsi qu'en témoignaient ses yeux rougis, mais, tout à sa rancune, son père ne les vit pas.

—Eh bien, fit-il en entrant, j'en apprends de belles. Tu as fait à Danglefer une déclaration d'amour, mais comme tu n'as pas, malgré ta fortune, l'honneur de lui plaire, il a refusé net la main que tu lui offrais et, par pitié pour la passion que, sans le vouloir ni le savoir, il t'a inspirée, il veut te fuir, te laisser l'oublier!... Donc il va me quitter, quitter l'usine où il m'est si nécessaire...tout cela pour ménager le tendre cœur de mademoiselle et les sentiments qu'elle n'a pas eu la pudeur de lui taire... Tu as encore eu de la chance de tomber sur un brave

garçon qui aura, je l'espère, la délicatesse de garder le secret, et non d'en faire, comme c'eût été possible avec un autre, des gorges chaudes qui t'auraient rendue la risée des gens... Voilà ce que c'est de sortir des sentiers battus, de n'agir qu'à sa tête, de se monter l'imagination, et tout cela pourquoi? pour aboutir à être refusée par un homme, ton inférieur au point de vue social assurément, mais qui, pourtant, ne te juge pas digne de lui... En fait de succès, c'est un succès!

M. Rambert aurait pu parler longtemps. Luce les yeux secs, maintenant, les lèvres serrées, ne songeait pas à l'interrompre. Seuls, sa pâleur et l'extraordinaire éclat de ses yeux noirs témoignaient du combat qui se livrait en elle. Quand son père se tut, un eclat de rire, violent, strident, presque douloureux, s'échappant de sa bouche, déchira l'air.

Il eut le don d'exaspérer M. Rambert.

—Ah! tu ris à présent, dit-il, tu ris, c'est le comble...

—Non, interrompit Luce, se contenant un peu c'est trop drôle, trop amusant! Vous y avez tous "coupé"!

—Que veux-tu dire? interrogea son père, quelle nouvelle folie?

—Oui, expliqua-t-elle avec une gaieté forcée, une folie, c'est vrai, mais pardonnez-la moi, c'était si tentant, si amusant!... D'abord je ne voulais aucun des prétendants qui, cet hiver, avaient demandé ma main. Lorsque vous avez insisté pour avoir cette réponse que j'avais ajournée à Pâques, ne sachant comment me tirer de là, il m'est venu une idée subite, pour

que vous me laissiez libre encore quelque temps, de feindre une inclination secrète. J'ai donc nommé Danglefer comme j'aurais nommé le grand Turc, mais je n'ai pas eu plutôt prononcé son nom qu'il m'est venu l'envie irrésistible de profiter de l'occasion pour faire sur lui une expérience.

—Une expérience?fit le baron stupéfait de ce qu'il entendait.

—Vous me vantiez toujours Danglefer, continua-t-elle impertubable, à tout propos vous rameniez sur l'eau son sérieux, sa valeur morale, sa délicatesse, son désintéressement : entre nous, cela m'agaçait, car je n'y croyais pas. J'ai voulu en avoir le cœur net, je l'ai soumis à une épreuve, il en a triomphé, je suis vaincue et je reconnais, termina-t-elle en enflant sa voix comiquement, que c'est un homme supérieur!

—Explique-toi!fit M. Rambert, complètement abasourdi, de quelle épreuve parles-tu?

—J'ai voulu savoir si cet homme incorruptible, et qui était fiancé, résisterait à l'attrait de ma grosse dot.

—Alors tu ne comptais pas l'épouser?

—Moi, l'épouser, ce petit ingénieur?jamais de la vie.

—Tu ne l'aimes pas?

—Allons donc! répartit Luce avec son plus moqueur éclat de rire.

—Mais tu es absolument folle, ma pauvre fille, cette comédie passe les bornes!...

—Elle est inédite, voilà tout.

—Et si Danglefer avait accepté?

—Je lui aurais ri au nez.

—Ce n'est pas seulement de lui que tu t'es

moquée, c'est de moi aussi, car tu m'as trompé.

—Oh! je ne me suis pas moquée de vous, fit Luce câline, je vous ai un peu menti, car, sans votre complicité involontaire, je n'aurais pu mener à bien mon entreprise, voilà tout.

—Et si je m'étais mêlé de tout ceci, tu aurais laissé Danglefer croire qu'il t'avait affolée?

—J'aurais attendu pour voir s'il s'en vantait, car alors c'eût été une revanche, et je lui aurais servi la vérité toute chaude. Si, au contraire, il avait gardé, comme il l'a fait, le secret de ma prétendue passion, j'eusse choisi, pour le détromper, un moment propice et amusant.

—Eh bien, ce moment propice, sinon amusant, est venu, fit M. Rambert, satisfait au fond de lui même de cette explication qui sauvegardait sa dignité, mais mécontent, un peu, de cette nouvelle extravagance, tu dois réparer ce que tu as fait si légèrement, dire la vérité à Danglefer, et t'excuser, tu m'entends, "t'excuser", car je ne veux pas, pour des bêtises sans nom, perdre cet excellent employé...

—Mais je suis prête, fit Luce avec un mauvais regard, je ferai amende honorable à Danglefer, quand vous le voudrez, devant vous, devant Aymeric, devant tous ceux qui ont su cette plaisanterie.

—Aymeric en était aussi?

—Je crois bien, et dupe comme les autres, répondit Luce, riant aux éclats. Avouez que c'est amusant!...

M. Rambert n'avoua rien du tout, mais il fut convenu que le soir, avant le dîner, Luce ferait ses excuses à Germain.

Celui-ci ne comptait point paraître, et prépa-

rait un mot pour prévenir qu'il restait à l'usine, lorsqu'un message de M. Rambert lui enjoignit de se trouver au salon à sept heures moins le quart. Il n'osa s'y refuser.

Lorsqu'il entra, fort ennuyé et embarrassé de son personnage, Luce était assise près de la cheminée où brûlait un des derniers feux de la saison. Les flammes capricieuses jetaient des reflets rougeâtres sur sa figure un peu pâle, et ses yeux brillaient comme des escarboucles. Elle en adoucit le regard à l'arrivée de Germain et un sourire doux, ému, adorable, un sourire qui demandait grâce, se joua sur les lèvres de la magicienne.

Aymeric, assis à une table, lisait sans se douter de la scène qui se préparait; mademoiselle Philomène, mieux informée, tricotait. M. Rambert était debout, le dos à la cheminée, près de sa fille, par conséquent :

Voyant Germain, il fit un pas vers lui.

—Or ça, venez, mon cher, dit-il, je vous avais promis une suite à notre conversation de tantôt et une explication. Elles vont vous être données, et comme l'insulte a été publique, les excuses doivent l'être aussi. Luce, demande pardon à M. Danglefer de la grotesque et inconvenante comédie que tu lui as jouée.

Elle se leva un peu rose, maintenant, un peu tremblante, mais toujours souriante et, dans son émoi, absolument charmante. Aymeric laissa tomber son livre et mademoiselle de Sainte-Perelle tricota plus activement. Luce vint alors à Germain, resté debout au milieu du salon et tout à fait interdit.

—Monsieur Danglefer, lui dit-elle de sa voix

d'or, je vous demande pardon. Je vous ai fait une plaisanterie...un peu déplacée; elle tourne à ma confusion. Si vous jugez, comme je l'espère, que cela suffit pour m'en punir, excusez-moi!...

Et elle leva vers Germain ses grands yeux humides, à l'expression touchante desquels un saint n'eût pas résisté.

Lui y résista pourtant, et très froid, presque malveillant, comme s'il craignait quelque nouveau piège, il répondit :

—Je n'ai rien à vous pardonner, mademoiselle.

—Si, insista M. Rambert.

Et se tournant vers sa fille :

— Cela ne suffit pas, explique-toi.

Elle recula un peu, vint s'accouder sur le dos d'un fauteuil haut, dans une pose infiniment gracieuse, et, de plus en plus humble et touchante, elle reprit lentement :

—Voilà! Depuis ma rentrée dans le monde, en quittant mes couvents, au milieu de toutes les observations que j'ai pu faire, il en est une qui m'a frappée : le rôle prépondérant que l'argent jouait partout. A lui seul tout est permis, rien n'est refusé. Cette constatation s'est encore imposée plus tangible à moi ces derniers temps, à l'occasion des demandes en mariage dont j'ai été l'objet. Elles ont été nombreuses, je dois à la vérité d'en convenir, eh bien! il n'en est pas une, à mon sens, pas une,qui n'ait été inspirée par ma fortune. J'en ai conclu que tous les hommes étaient vénals... Marraine et mon père m'affirmaient qu'il y en a d'autres, je ne les croyais pas, car ils ne pouvaient me ci-

ter personne. Un soir, pourtant, dans cette discussion, mon père, défendant sa thèse, me lança votre nom, monsieur Germain: "Danglefer, tiens, en voilà un qui n'est pas à vendre! " Pardonnez-moi d'en avoir douté!... Je me suis dit à moi-même : c'est ce que nous verrons! et j'ai imaginé et joué... (elle eut une hésitation charmante) la comédie que vous savez... J'ai voulu vous tenter, vous n'avez pas succombé... Si vous l'aviez fait je vous eusse jeté, oh! je n'aurais su me retenir! mon mépris à la figure, mais vous avez été fort, noble, admirable! ajouta-t-elle, s'exaltant, et bien que tout ceci ne m'apporte en apparence qu'humiliation et tristesse, je ne puis le regretter, car vous m'avez appris qu'il existe au moins un homme désintéressé, et vous m'avez rendu le grand service de me réconcilier avec vos semblables.

Elle s'arrêta un moment, saisie d'une émotion sincère qui l'avait rendue éloquente et même si touchante que chacun se taisait, un peu remué. Elle répartit alors plus calme, et avec un sourire provocant qui la ramenait à son ton habituel :

—Si, à ce grand service, vous avez la générosité de joindre votre pardon, monsieur Germain, je crois bien que, malgré tous mes efforts pour arriver à la contrition parfaite, je ne regretterai rien...

Germain l'avait écoutée toujours surpris, mais avec une nuance de satisfaction orgueilleuse au souvenir de la conduite qu'il avait tenue. Avait-il été bien inspiré de résister à cette ensorceleuse, de ne pas tomber dans le piège subtil que, du reste, il avait un instant soupçonné?

Et disposé à l'indulgence par cette approbation intérieure de son amour-propre, comprenant,du reste, qu'une austère et tenace rancune le rendrait ridicule, il répondit enfin :

—Mademoiselle, je n'ai pas à vous pardonner d'avoir disposé de moi pour une expérience morale, c'était votre droit. Je suis heureux qu'elle ait servi à vous raccommoder avec mon sexe, que vous calomniez assurément. Car il est une chose que vous semblez oublier, c'est que la fortune n'est ni le seul ni le plus puissant attrait auquel, près de vous, il faille résister quand on veut garder son indépendance ; ceux qui vous recherchent l'ont sûrement expérimenté, et c'est pourquoi vous les comptez si nombreux.

—Ça!fit le baron ravi, c'est savoir se venger en galant homme... Allons, tout est fini, Luce est pardonnée et vous, mon cher Danglefer,vous me restez...N'en parlons donc plus, mais toi,fit-il, montrant à sa fille un doigt menaçant, ne recommence plus!

—Jamais, fit-elle gaiement.

Germain la regarda, en apparence joyeuse, à présent, elle si émue et si vibrante tout à l'heure et, à part lui, haussant les épaules à cette versatilité, il murmura ce seul mot, le plus propre, selon lui, à la définir avec bienveillance :

— Toquée!

Aymeric, radieux, s'était approché de Luce et, tout bas, avec sa familiarité habituelle, il lui dit :

— Quoi, c'était de la comédie et vous ne l'aimez pas ?

—Vous en êtes encore à le comprendre, après

cette explication? fit-elle la voix brève, maintenant, sous son trouble dominé.

— Je comprends, dit-il gaiement, que moi aussi j'ai été votre dupe, et qu'à moi aussi vous devez des excuses.

—Non, répliqua-t-elle, incisive, parce que l'épreuve dont vous avez eu votre part n'a pas personnellement tourné à votre avantage. Elle m'a révélé que vous étiez le garçon le plus envieux et le plus jaloux qui soit au monde.

Et elle s'éloigna avec son rire de crécelle, symptôme d'un état d'âme que, seule, mademoiselle Philomène connaissait en elle, et savait deviner malgré les divers masques sous lesquels elle le cachait ordinairement.

Aussi, lorsque la soirée s'étant passée sans encombre, chacun fut monté chez soi, la vieille fille, à pas de loup, sortit de sa chambre et s'en fut dans celle de sa nièce.

Celle-ci avait renvoyé sa femme de chambre, elle était, du reste, déshabillée et enveloppée d'un large peignoir blanc, sur lequel ses cheveux dorés descendaient jusqu'aux genoux. Ecroulée dans un fauteuil, la tête entre ses mains appuyées sur le pied de son lit, elle, sanglotait. A l'entrée de sa tante, elle leva la tête. Mademoiselle Philomène ne dit rien, ne la questionna point, elle savait maintenant comment il fallait en user avec la fantasque créature rendue farouche, un peu, par sa jeunesse isolée... Elle l'embrassa donc seulement, au front, en silence.

Et la glace de son cœur fondue par cette caresse, Luce lui jetant les bras autour de la taille et s'abattant sur sa poitrine, murmura :

— Marraine ! j'ai menti, c'était vrai et je l'adore!

—Pauvre petite! répondit seulement mademoiselle Philomène sans gronder ni absoudre...

XVII

L'attendrissement de Luce fut de courte durée. Par une des réactions bizarres en soi, mais familières à sa nature, où les instincts les plus opposés se combattaient sans cesse, la jeune fille, se refusant encore intérieurement à s'avouer vaincue dans son amour pour Germain, s'ingénia à trouver quelque moyen de le conquérir. Elle, à qui rien, dans la vie, n'avait jamais été refusé, ne pouvait s'habituer à la pensée qu'un de ses désirs, et le plus vif, ne s'accomplît pas.

Pourquoi, en fin de compte, Germain la repoussait-il? par respect d'une parole donnée et parce qu'il aimait ailleurs, si toutefois il aimait, car il était bien homme à faire un pur mariage de convenance et de raison. Il avait pu choisir Elise Bréchard parce que ses goûts étaient simples, son cœur libre et qu'il désirait se créer une famille. Pourtant, se disait encore mademoiselle Rambert dans son impitoyable logique, il la connaissait, elle, Luce, avant Elise. Avant qu'il vît cette dernière, elle s'était efforcée de lui donner à entendre, aussi clairement que faire se pouvait, qu'il lui plaisait... Oui, mais il n'avait pas osé comprendre, peut-être,

et puis elle était partie, quittant Braulx, il ne l'avait pas revue; tandis que, les nécessités de son service le rapprochant des Bréchard, il avait revu Elise. Le bruit des succès mondains, du grand train de vie de la fille du "patron" était sans doute parvenu jusqu'à lui; plus que jamais il s'était dit, probablement, qu'elle ne pouvait être pour lui, et un humble bonheur se trouvant là, à portée de sa main, il l'avait pris.

Tout n'était pas perdu! pensait mademoiselle Millions. Germain savait pertinemment désormais son dégoût pour les gens vénals, son dédain pour le veau d'or. C'étaient des prémisses posées, il avait dû en conclure qu'elle épouserait qui lui plairait, sans avoir égard à la fortune. Il savait aussi qu'elle admirait son caractère et il lui avait dit, oh! très clairement, qu'il la trouvait belle et séduisante. Elle se rappelait très bien ses paroles: "La fortune n'est ni le seul ni le plus puissant attrait auquel il faille résister auprès de vous."

Il lui avait donc fallu "résister". Il n'y avait alors qu'à vaincre cette résistance, et à faire en sorte qu'elle emportât avec elle le scrupule de manquer à un engagement devenu pesant.

Et Luce, se regardant dans la glace, jugeait que ce n'était point impossible. Puis, en plus de son sentiment, ce jeu: lutter avec une rivale, lui plaisait, répondait aux ardeurs de sa nature violente. Lutter et triompher, car la rivale n'était pas bien redoutable! Pauvre Elise! avec ses joues fraîches, mais un peu trop remplies, ses cheveux bruns d'une jolie nuance, mais dont une coiffure trop simple laissait deviner le peu

d'épaisseur, ses yeux doux, modestes, mais trop souvent baissés, sa juvénile maigreur, ses grandes mains plébéiennes. Et puis timide, d'une réserve extrême, sans élégance.

Comment pouvait-elle rivaliser avec la petite tête fine de Luce, écrasée de cheveux dorés, flous, mousseux, qui l'entouraient comme un nimbe, sa belle pâleur mate, son regard de velours et de flamme, les lignes harmonieuses de son corps de déesse, ses mains d'enfant, l'art souverain de ses toilettes et le charme de sa tournure!

En y réfléchissant, Luce jugeait bien que mademoiselle Bréchard n'aurait pu soutenir la comparaison, Mais cette comparaison, comment la faire naître? L'une à Paris, l'autre à Braulx, la distance en atténuait la puissance; le souvenir de l'une ne la plaçait pas près de l'autre d'une façon suffisamment tangible pour entraîner, malgré soi, à des rapprochements... Retourner à Paris, Luce ne le voulait pas, elle ne voulait plus s'éloigner de Germain, jugeant que l'absence, une première fois, lui avait coûté assez cher, et tenant, au contraire, pour mieux s'imposer à lui, à le voir tous les jours, à toute heure. Alors, comment faire?

Une idée diabolique lui vint.

Germain lui avait bien dit qu'il était engagé, mais sans préciser avec qui; elle ne l'avait su que par Aymeric, et M. Danglefer ignorait qu'elle fût ainsi renseignée. Aymeric lui avait bien recommandé de garder, comme il le faisait lui-même le secret de cette divulgation, et elle avait été fidèle à son désir. Nul ne savait donc autour d'elle le nom de la fiancée de Germain,

et cela lui laissait toute liberté. Aussi un matin, s'en vint-elle trouver son père.

Elle s'ennuyait à Braulx, ainsi, toute seule. De leurs habituelles relations, personne encore n'était revenu à la campagne. Dans ces conditions, la vie lui semblait mortelle en sa solitude.

Le baron écouta cette complainte avec une inquiétude et un mécontentement évidents et pensa, à part lui, qu'il avait bien prévu que Luce voudrait retourner à Paris. Cela le contrariait d'autant plus, qu'un instant, il avait espéré être dispensé de ce nouveau déplacement de tout son personnel; et, d'un autre côté, refuser à sa fille ce qu'elle désirait, c'était peut-être s'exposer, dans le désœuvrement où la jetterait l'ennui, à de nouvelles difficultés. Avec une tête comme la sienne, il fallait s'attendre à tout. Et le baron se voyait déjà retournant à Paris refaire une installation complète, au lieu des allées et venues coutumières qu'il préférait, une fois la belle saison arrivéef Aussi, éprouva-t-il un soulagement qui le disposa à l'asquiescement aux projets de Luce, lorsque celle-ci, au lieu de lui demander ce qu'il craignait, lui témoigna seulement le désir d'avoir, à Braulx, quelque amie qui viendrait la distraire.

— Qui? questionna M. Rambert, qui ne voulait pas, en homme sage, s'engager à la légère, et prisant peu certaines relations de sa fille, ne se souciait pas non plus de les rendre plus intimes. Qui, dit-il encore, pas madame Vermeille?

— Oh! je ne parle pas de mes amies mondaines! pas une ne voudrait quitter Paris en ce moment, mais j'en ai d'autres, plus modestes,

parmi les familles de vos employés. Elise Bréchard, par exemple, elle est très gentille et je l'aime beaucoup. Je suis sûre que cela lui ferait grand plaisir de venir à la campagne, et je crois même que je l'y ai quelque peu invitée. Son père, pour lequel vous avez tant d'estime, vous saurait gré de cette politesse, et comme c'est l'homme le plus important de votre personnel, les autre ne pourraient être jaloux de la faveur faite à sa fille.

— Invite Elise Bréchard, si tu veux, répondit M. Rambert, trouvant assez bonnes toutes les raisons de Luce et trop heureux d'en être quitte à si bon marché pour les discuter.

— — Il ne suffit pas que je le fasse, dit la jeune fille; pour que l'invitation soit en règle, ait sa valeur réelle et chance d'être acceptée, il faudrait que vous envoyassiez vous-même ma lettre, en l'apostillant de quelques mots à M. Bréchard.

— Soit; justement Bréchard doit venir la semaine prochaine pour affaires, je lui proposerai d'amener sa fille, que je lui reconduirai à l'occasion.

— Oh! pas de sitôt! je compte l'engager pour un mois.

— Tu es libre.

Et Luce, folle d'avoir réussi, sortit du cabinet de son père en chantant.

Huit jours plus tard, Elise Bréchard arrivait avec son père, naïvement heureuse de retrouver son fiancé et confiante en la flatteuse amitié que Luce lui témoignait.

D'abord, à la réception de l'invitation, on avait un peu hésité à l'accepter, Madame Bré-

chard, ne voyant pas volontiers une intimité entre sa fille et mademoiselle Rambert, dont le genre ne lui plaisait guère, avait élevé quelques objections. Mais son mari lui avait expliqué qu'on ne pouvait refuser Elise à M. Rambert qui la demandait lui-même. Et Elise plus disposée d'ordinaire à se ranger à l'avis de sa mère, lui avait été, cette fois, contraire, dans la seule perspective de revoir fréquemment son fiancé qu'elle aimait d'un vif et chaste amour.

A cause de Germain, aussi, madame Bréchard avait voulu faire de l'opposition. D'un commun accord on avait résolu de tenir les fiançailles secrètes jusqu'au retour d'un oncle, parrain d'Elise, qui avait promis de la doter, à condition qu'on le consulterait sur le choix de l'époux. Si l'imprudence des jeunes gens les laisait soupçonner, M. Rambert pourrait se plaindre de ne pas en avoir été averti. D'un autre côté, le bruit s'en répandant pouvait venir aux oreilles de l'oncle lorsqu'il débarquerait. Lui-même, à son tour, serait en droit de se formaliser que tout eût été conclu et divulgué sans son avis, ce qui aurait des conséquences graves.

Bref, une sorte de pressentiment maternel semblait avertir madame Bréchard, car elle multipliait les raisons et les prétextes pour garder sa fille auprès d'elle. Mais son mari n'en tint aucun compte.

Danglefer n'était pas un enfant, et Elise, Dieu merci, savait se tenir. Ils n'iraient pas livrer leur secret dont personne ne pouvait se douter.

Madame Bréchard, en dernier ressort, projeta de consulter Germain sur l'opportunité de ce voyage.

— Nous n'avons plus le temps, répondit son mari; M. Rambert, en invitant Elise, me prie de fixer, courrier par courrier, la date de mon arrivée, à cause de ces affaires qu'il faut que je règle avec lui sous huit jours.

Et Elise partit avec son père.

Germain n'était donc point informé de sa venue. M. Rambert n'avait nul motif de la lui dire. Sa fille lui avait laissé ignorer le nom de la personne avec laquelle son ingénieur était engagé. Il n'avait pas pensé, alors, à le lui demander, non plus qu'à Danglefer, quand celui-ci lui avait dit n'être plus libre, car, dans cette réponse, il n'avait vu qu'une défaite, non une certitude. Aymeric était, de par son métier, habitué à un discret silence. De plus, le secret de son camarade qu'il avait fini par surprendre, le mettait vis-à-vis de lui dans une situation délicate puisque, l'ayant pénétré par subterfuge, il l'avait livré à Luce. Mademoiselle Philomène n'était pas au courant, et Luce n'aurait pas été dévoiler à Germain ses plans machiavéliques. Il ne fut donc nullement prévenu de l'arrivée de sa fiancée.

L'eût-il connue? le désir de madame Bréchard l'ayant emporté, eût-il été consulté sur ce point, que la réponse à faire l'eût bien embarrassé... Il ne croyait pas que Luce eût pénétré le nom de celle qu'il devait épouser. D'un autre côté, en empêchant Elise de venir, il eût dû, pour cela, lui donner un motif et l'honneur lui interdisait, lui avait-il semblé, de livrer, même à sa fiancée, le secret d'une autre femme. Il eût été aussi un peu confus qu'Elise en sût les circonstances, et apprît qu'il avait failli être un

jouet dans les mains de Luce qui avait pris plaisir à le mettre à l'épreuve.

Il était donc bien résolu à se taire absolument sur cet épisode lorsqu'il reverrait Elise, et il ne se doutait pas, ayant été empêché par son service d'aller à Paris depuis trois semaines, que le moment en fût si proche.

Luce s'était promis un premier plaisir du coup de théâtre de l'arrivée d'Elise, et l'après-midi où elle l'attendait, elle retint malicieusement Germain un peu après le déjeuner, pour lui faire corriger un dessin entrepris uniquement dans ce but.

Il le faisait d'assez mauvaise grâce, mais sans vouloir s'y refuser ni mettre aucun tort de son côté, lorsqu'une voiture s'arrêta devant le perron.

— Ah! fit Luce, les voici!

— Qui donc? dit Germain, une visite? je me sauve.

—Non, c'est M. Bréchard ; ne saviez-vous pas qu'il devait venir aujourd'hui?

—Si, répondit Germain, très calme, mais je croyais que c'était à cinq heures.

Il donna un dernier trait au dessein de Luce et se leva

Juste à ce moment, Elise entrait, précédant son père. Luce regarda vivement les fiancés: elle vit la jeune fille rougir prodigieusement; pas un muscle du visage impassible de Germain ne bougea. Pourtant, un nuage de contrariété passa sur ses traits.

M. Bréchard s'avança et, avec sa politesse toujours un peu en guirlandes, dit à Luce:

— Mademoiselle, je vous amène, comme vous

l'avez désiré, ma fille, heureuse de répondre à l'honneur que vous lui faites.

— Ne parlons pas d'honneur, monsieur, dit Luce, charmante, parlons du plaisir réciproque de deux bonnes amies qui se retrouvent, n'est-ce pas, Elise? ajouta-t-elle en l'embrassant.

— Malgré la grâce de cet accueil, une inquiétude envahit l'esprit de Germain.

—Que tramait encore cette endiablée?pourquoi avoir appelé Elise?... Est-ce qu'elle se douterait?...

Cela lui sembla impossible. Il n'avait parlé de ses fiançailles qu'à sa mère, en lui recommandant le secret, et elle habitait à plus de cent kilomètres de là! Il ignorait, qu'avant de donner son consentement, elle s'était renseignée sur les Bréchard près de l'employé qui, ensuite, avait éclairé Aymeric.

Tranquille de ce côté, il ne l'était pourtant point sur cette réunion qui ne lui semblait pas une simple coïncidence. Que cachait-elle?

Il devait bientôt l'apprendre.

XVIII

Les deux ou trois premiers jours se passèrent sans encombre. Luce préparait ses batteries et entendait mettre ses victimes en confiance. Jamais elle n'avait été plus enjoleuse, plus aimable, et Elise, avec sa nature simpliste, se laissait prendre à toute cette bonne grâce. Ger-

main, qui ne voyait guère les jeunes filles qu'aux repas, s'en apercevait et s'en alarmait. Il eût voulu mettre sa fiancée en garde, mais comment? Il n'osait lui dire un seul mot en particulier, de peur de se trahir, pas davantage lui écrire. A peine se permettait-il de la regarder à la dérobée un peu tenfrement ou, le soir, en quittant le salon, Luce l'ayant habitué à lui serrer la main, à prendre celle, qu'à l'instar de sa compagne, Elise lui tendait, timide, et à la presser dans la sienne. Elise gardait la même réserve; pourtant, Luce, sachant leur secrète entente, et la devinant dans leurs propos les plus indifférents, dans leurs actes les plus insignifiants, en ressentait au cœur une cruelle morsure de jalousie qui, peu à peu, l'exaspérait et à laquelle, bientôt, elle ne saurait plus résister.

Ce moment arriva.

Un matin, lorsque, suivant la coutume, avant le déjeuner, Germain entra au salon et échangea avec les jeunes filles l'habituel "shake-hand", Luce s'écria tout haut, avec un ricanement.

— Dites donc, ne serrez pas si fort les doigts d'Elise, vous les meurtrissez, grâce à cette bague nouvelle qu'elle a depuis quelque temps.

Elise, à ce mot, devint très rouge et Germain très pâle, car il eut conscience que Luce avait deviné.

Alors, le feu fut aux poudres et, avec ses manières douceureuses, Luce ne manqua pas une occasion de taquiner Germain ou de tourner Elise en ridicule.

La jeune fille se taisait-elle, Luce disait:

— Savez-vous, monsieur Danglefer, qu'Elise m'inquiète; elle n'ouvre pas la bouche, ce n'est

pas naturel. Et c'est surtout quand vous êtes là que ce silence la prend comme une fièvre. Est-ce donc vous qui lui faites peur ainsi?

Ou bien la jeune fille émettait-elle une opinion craintive:

— Ecoutez tous, disait Luce; c'est la sagesse même qui parle; vous êtes habitués à entendre la folie, cela vous changera.

Un jour, elle prétendit qu'Elise, qui avait fort peu de cheveux, en paraissait dépourvue parce qu'elle les serrait horriblement. Sous prétexte de les faire bouffler, comme le voulait la mode, elle enleva plusieurs épingles de la coiffure de mademoiselle Bréchard dont le petit chignon, insuffisamment attaché désormais, s'écroula. Quelques mèches courtes et rares tombèrent sur les épaules de la pauvre fille.

— Ah! dit Luce, s'excusant, que je suis donc maladroite! pardonnez-moi, Elise; du reste, l'accident sera vite réparé.

Et rassemblant d'une main la torsade défaite et, de l'autre, enlevant son propre peigne, Luce s'en servit pour assujettir solidement la coiffure de son amie.

A leur tour alors, ses cheveux abondants, délivrés de l'entrave de la fourchette d'écaille, se déroulèrent et, tombant jusqu'à ses genoux en un flot rutilant, doré, éblouissant, la couvrirent d'un manteau royal. Elle les éparpilla d'un mouvement de tête plein de coquetterie, puis, feignant la confusion:

— Bon! dit-elle gaiement, me voilà punie par où j'avais péché et, pour avoir osé toucher à l'édifice de votre coiffure, la mienne s'effrondre. Sauvons-nous, ma pauvre Elise, sauvons-nous,

pour remettre les choses en l'état; sinon ces messieurs, qui ne sont pas l'indulgence même, diront que nous transformons l'appartement en salon de coiffure pour dames.

Car tout cela se passait strictement en présence de Germain, aux rares moments où il était là. Dans l'intervalle, Luce faisait grâce à la douce Elise qui, simple, confiante, timide, ne savait que penser de ces étranges sautes d'humeur.

Bien que Luce eût soutenu à son père que leurs environs étaient dépeuplés, elle avait quand même retrouvé quelques relations de l'été précédent et, sous prétexte d'amuser Elise, les attirait à Braulx, M, Rambert lui donnant toute liberté.

Elle avait choisi pour cela les personnes les moins sérieuses et celles qui acceptaient le plus servilement sa domination, soit qu'elles fussent vis-à-vis d'elle dans une situation notoirement inférieure, au point de vue de la fortune ou de la considération, soit qu'elles espérassent tirer quelque parti de la sympathie que Luce leur témoignait.

Parmi les premières étaient une mère et ses deux filles, sans fortune, à marier; une dame, écervelée de la plus belle eau, dont la réputation avait déjà subi quelques accrocs. Et, parmi les secondes, on comptait une respectable douairière, qui espérait marier Luce à son petit-fils, deux jeunes ménages qui voulaient s'amuser à tout prix; enfin, brochant sur le tout, quelques jeunes gens, de ceux que Luce attirait comme la lumière les papillons, et dont elle était partout entourée.

Avant de mettre son voisinage, comme elle disait, en rapport avec mademoiselle Bréchard, perfidement elle l'avait prévenu.

— Vous trouverez chez moi une jeune personne, fille d'un des premiers employés de mon père. Elle vous prouvera que la traditionnelle provinciale n'existe pas qu'en province. Elise Bréchard est une provinciale de Paris et il n'y en a pas de plus réussie. Elle vous amusera, vous verrez!

Cette phrase avait suffi pour que le mot d'ordre fût donné, mademoiselle Bréchard était indiquée comme plastron de la société, et Luce donnant l'exemple, on ne la ménageait pas.

A chaque réunion c'était, sous des airs mielleux, des paroles sucrées, des plaisanteries perfides qui bouleversaient la pauvre fille. Elle ne savait qu'en croire et lorsque, dans sa simplicité et son ignorance des habitudes mondaines elle prenait pour argent comptant les propos qu'on lui adressait, de furtifs sourires lui témoignaient qu'elle avait eu tort. Et pourtant elle ne pouvait se plaindre qu'on lui manquât d'égards; toutes ces méchanretés subtiles étant enveloppées de politesse comme le sucre entoure une pilule pour masquer la vue et, au premier goût l'amertume du médicament.

Le sens de ces petites scènes n'échappait pas à Germain, mais il était condamné à se morfondre de rage impuissante, n'ayant pas qualité avouée pour intervenir, et les nuances, indiquées plutôt qu'affirmées, de ces moqueries sournoises, empêchant une médiation brutale. Cette dernière raison était sans doute aussi le motif de l'abstention de mademoiselle de Sain-

te-Perelle; elle se contentait d'opposer à l'attitude de sa nièce le silence le plus désapprobateur, auquel celle-ci ne semblait point prendre garde, et elle redoublait envers Elise de prévenances affectueuses et encourageantes. Aymeric se taisait. Il était visible que le jeu de Luce n'avait pas son assentiment, mais, qu'eût-il été se mêler de défendre mademoiselle Bréchard alors que celui qu'il savait son fiancé ne le faisait point? Il restait donc sur une réserve plutôt réprobatrice qui agaçait Luce, habituée à sa perpétuelle admiration, et dont elle avait plusieurs fois cherché à triompher, mais sans le moindre succès. Aymeric, faible devant elle, n'avait pourtant pas voulu s'associer à ses taquineries. Quant à M. Rambert, il ne s'apercevait de rien. Rarement il était chez lui et, lorsqu'il s'y trouvait, il s'absorbait dans un journal, une revue, voire même ses propres réflexions, et ne prêtait aucune attention à ce qu'il appelait, avec un dédain souriant: les enfantillages de ces demoiselles.

Luce conviait souvent son voisinage à déjeuner ou à dîner et, après, elle retenait de son mieux Aymeric et Germain pour l'aider à faire les honneurs. Danglefer qui, d'ordinaire, esquivait ces instances, y cédait, maintenant, autant que son travail le lui permettait, non seulement pour être rapproché de sa fiancée, mais encore pour ne pas la laisser seule livrée aux taquineries de mademoiselle Rambert.

C'est ainsi qu'un jour, Luce ayant organisé un tennis, et l'ayant supplié d'y prendre part, il s'était laissé faire violence.

Toutes ces dames, tous ces jeunes gens, jouaient avec habileté.

Elise ne savait pas tenir une raquette. Luce, de force, lui en mit une dans la main. La douce enfant n'osant, par déférence et par politesse, se défendre davantage, essaya de jouer. Elle fut d'une maladresse qu'expliquait son inexpérience et que sa simplicité aurait sauvée du ridicule sans les réflexions mordantes par lesquelles on la soulignait. Derrière elle, un de ces messieurs contrefaisait le geste gauche avec lequel elle tenait sa raquette, et lorsqu'elle lançait un grand coup démesuré, qui passait régulièrement à côté de la balle mal présentée, tous les assistants pouffaient de rire.

Germain en souffrit tellement que, sous le prétexte d'apprendre à Elise à jeter sa balle, il s'approcha d'elle, chose que, par prudence, il ne se permettait jamais, et, très vite, lui murmura à l'oreille:

— Ne jouez donc plus, on se moque de vous.

Elise le regarda de ses grands yeux tristes où roulaient des larmes; il allait ajouter quelque chose lorsque Luce, qui ne les perdait pas de vue, s'écria:

— Eh! là-bas, pas d'aparté, pas de bêtises! on a confié cette enfant à ma sagesse, j'entends la rendre à ses parents telle qu'on me l'a donnée aussi je la surveille.

Tout le monde rit et Germain resta un instant déconcerté, mais bientôt il reprit:

— L'aparté n'est pas dangereux, mademoiselle, je conseillais seulement à mademoiselle Bréchard de ne plus assumer, par son jeu inhabile, le rôle ingrat de vous récréer à ses dépens.

— Peut-on dire! fit Luce vexée de se sentir devinée et battant en retraite, comme chaque fois, devant l'autorité de Germain. Nous rions parce que nous sommes gais, nullement à cause de l'inexpérience d'Elise; nous avons tous passé par là à nos débuts et serions mal avisés de nous en moquer. Il faut avoir l'esprit rudement tortu pour voir ainsi le mal où il n'est pas.

Germain ne répliqua point, car Elise étant venue se rasseoir, son but était atteint, mais sa colère se traduisit dans la partie qui suivit immédiatement et le mit en face de mademoiselle Rambert.

Il joua avec rage, avec fureur, lui faisant volontairement des coups impossibles, jetant la balle suivant les règles, mais à des hauteurs invraisemblables, augmentant, autant qu'il était en son pouvoir, la peine et la difficulté de son jeu. Elle tint bon, lutta avec la même passion, la même "furia", la même surprenante adresse et c'était un spectacle haletant que celui de ces deux joueurs, véritable duel où pas un ne cédait à l'autre.

La victoire resta au camp de Germain. Luce, à son tour vint se rasseoir et fut accueillie par des acclamations.

— Quelle joueuse! Quelle belle joueuse! Il ne vous a pas ménagée, Danglefer! mais vraiment il semblait que c'était pour vous faire valoir.

A ce mot si contraire à sa pensée, Germain regardait Elise et la trouva plus triste encore... Il devina pourquoi.

Luce menait double campagne. En même temps qu'elle essayait de ridiculiser Elise aux yeux de Germain, elle cherchait à persuader la

jeune fille d'une admiration profonde de son fiancé pour elle-même, et d'une sorte d'entente entre eux. Pour cela, à tous moments, elle le regardait en souriant, lui faisait même parfois, à propos de rien, de petits signes d'intelligence, l'entraînait dans les coins pour lui dire bas, avec ses plus chauds regards, des choses insignifiantes, et lorsque Germain, forcé de lui parler, était assez loin d'Elise pour que celle-ci ne pût l'entendre, elle affectait, à ses paroles, toujours banales, pourtant, de rire, de le démentir mollement, comme une coquette à un compliment ou à un aveu d'amour.

Cela faisait visiblement souffrir Elise, et Germain, qui s'en rendait compte, enrageait de ne pouvoir causer avec elle assez longtemps pour la détromper. Parfois il avait envie d'écrire à M. Bréchard de venir chercher sa fille, mais justement l'atroce coquetterie de Luce l'en empêchait, car Elise ne penserait-elle pas qu'il avait voulu l'éloigner du spectacle de son nouveau flirt? Il se désolait donc en silence. Elise, de jour en jour, voyait plus clair dans les sentiments que mademoiselle Rambert et ses amis lui témoignaient. Leurs moqueries étaient si habilement déguisées, leurs sarcasmes si perfidement dissimulés sous un voile de plaisanterie, qu'elle ne savait comment se défendre contre eux. La crainte de montrer une susceptibilité exagérée la retenait, et aussi cette timidité que l'aplomb de Luce éveillait en elle. Son initiative était encore paralysée par la déférence qu'elle croyait devoir à la fille du "patron", du supérieur de son père. D'elle, il lui semblait, dans son humilité outrée, devoir accepter ce que, d'u-

ne autre, elle n'eût pas enduré, afin de ne pas nuire à la situation de M. Bréchard. Mais les concessions devenant trop pénibles, il lui était pourtant permis de s'y soustraire par la fuite et, ainsi que Germain y avait songé pour elle, elle aussi avait pensé à se faire rappeler par ses parents... Cela lui semblait préférable à un éclat qui eût brouiller sa famille avec M. et mademoiselle Rambert. Toutefois, il lui coûtait de se séparer de Germain, de l'abandonner aux séductions de la dangereuse sirène qu'était Luce. Elle avait la sensation très fausse et cependant poignante que, le quittant, elle le quitterait pour toujours...

Elle se taisait donc, comme Germain...

Luce triomphait! Elise étant, par ses soins, la risée de son entourage, elle espérait voir Danglefer s'en dégoûter et revenir à elle. La joie du succès lui fit dépasser la mesure...

Elle projeta un dîner assez nombreux. Elle avait dit à Aymeric et à Germain: "Je compte sur vous"; et ils avaient accepté, autorisés par le patron, lorsque celui-ci, deux jours auparavant, reçut un télégramme l'obligeant à s'absenter immédiatement pour affaires urgentes.

— Et ma réception? fit Luce, désolée.

— Elle aura lieu tout de même, répliqua le baron, habitué à ne se gêner pour personne; tu ne la donnais ni pour moi ni à cause de moi?... Philomène en fera les honneurs avec toi, et vous m'excuserez.

— Vous me laissez Aymeric?

— Non, il m'est indispensable.

— Et Danglefer?

— Lui, reste.

Luce n'ajouta rien, mais pensa: "Cela suffit." Et le jour arrivé, elle fit prier Germain, de la part de son père, de venir au salon de bonne heure, afin qu'elle et sa tante ne se trouvassent point seules pour recevoir les jeunes gens.

Lorsque Germain y entra, il trouva seulement mademoiselle de Sainte-Perelle qui avait l'air extrêmement contrariée et, en dépit de ses habitudes de réserve, ne put se tenir de faire part à l'ingénieur de son ennui.

— Une nouvelle folie de Luce! lui dit-elle, savez-vous que ce dîner est un dîner à têtes? Tout le monde sera grimé, coiffé. Je me demande si mon beau-frère approuverait cela? Je l'ai su seulement tout à l'heure.. Ces dames, qui ne rêvent qu'excentricités, ont soufflé cette idée à ma nièce... Figurez-vous qu'elle voulait aussi me déguiser?... Elle ne vous a pas fait la même proposition?...

Germain fut dispensé de répondre par l'arrivée des invités que mademoiselle Rambert n'était pas là pour accueillir. Mademoiselle Philomène, très ennuyée de son absence, la suppléa de son mieux, excusa son beau-frère. Mais elle était un peu ahurie, la chère femme, dans la cohue bariolée qui l'entourait... Elle reconnaissait à grand'peine madame Dalley dans une tête de folie, madame Billy sous la perruque d'une merveilleuse; elle ne savait quel nom mettre sur un impertinent jockey, dominant de blanches épaules, sur un astronome, un pierrot enfariné, une Diane chasseresse, un mousquetaire, un Espagnol, etc.

Toutes les femmes étaient en robe décolletée et tous les hommes en habit noir. On se regar-

dait, on échangeait des remarques et des compliments, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage aux retardataires: Luce et Elise.

La première, sur ses cheveux poudrés et coiffés à ravir, avait mis, en bataille, le chapeau noir d'Arlequin. Une grosse ruche de tulle, noir aussi, encadrait son cou nu, tranchant sur sa peau de marbre et sa robe blanche. Elle était adorablement jolie. Tous les yeux se fixèrent sur elle, et les pierrots, les mousquetaires, les Espagnols applaudirent à tout rompre, mais, lorsque derrière elle, on vit apparaître Elise, un fou rire courut sur toutes les lèvres peintes ou ombragées de moustaches factices ou naturelles.

La pauvre enfant était grotesque.

Luce lui avait persuadé qu'elle aurait tout à fait manqué aux convenances en se présentant, dans cette réunion sélect, avec une de ses petites robes montantes. Elise, peu à l'aise avec mademoiselle Rambert, qu'elle savait d'une condition supérieure à la sienne, et craignant de la désobliger en se montrant, par la simplicité de sa mise, trop au-dessous des personnes qu'elle recevait, avait consenti à ce que Luce lui prêtât une de ses toilettes, et sa discrétion ne lui permettant pas de demander à la choisir, sa perfide amie lui avait imposé l'atroce robe rouge, brodée de jais, d'argent et de jaune, véritable toilette de théâtre, que, depuis la fête de Braulx, où elle avait compté la mettre, elle n'avait pas voulu utiliser.

Sa nuance était dure au teint d'Elise, dont le corps fluet flottait désespérément dans le corsage trop large. Le décolleté hardi découvrait

son buste enfantin d'une manière qui eût été excessive, sans l'atténuation que sa modestie y avait apportée sous forme d'un léger fichu de tulle. Mais tout cela n'eût été rien encore sans l'horrible coiffure que mademoiselle Rambert lui avait composée. Luce avait natté ses maigres cheveux très serrés et les avait tortillés sur la nuque en un petit chignon à l'anglaise; puis, sur cette chevelure, qui semblait rase tant elle était collée, elle avait mis une affreuse, immense, absurde couronne de roses qui, se posant sur le front d'Elise, l'enserrait, l'écrasait, l'enlaidissait à plaisir.

A sa vue, Germain eut une sorte de confusion et même un moment de colère contre sa fiancée. Comment s'était-elle laissé affubler de la sorte, par faiblesse ou par ignorance? En tout cas, c'en était assez, sinon trop, il l'en préviendrait ce soir même.

Cependant Luce serrait la main à tout le monde, faisait des compliments et en recevait.

— Personne, dit-elle, n'a songé à une coiffure allégorique; heureusement, j'y ai pensé pour Elise. Voyons, tous, devinez ou plutôt reconnaissez sa tête.

— Vénus! dit le pierrot goguenard..

Luce rit aux éclats.

— Vous, fit-elle, vous êtes trop méchant! à un autre.

— Minerve.

— Hébé.

— Colombine.

Les propositions les plus bizarres surgirent.

— Je vais vous le dire, interrompit Luce, puisque vous ne tombez pas dessus: une rosière de Nanterre.

— Bravo! bravo! s'écrièrent les jeunes gens. Hurrah pour la rosière!

Elise restait interdite et ses yeux de gazelle cherchaient Germain, dans une sorte de détresse.

Il en fut si remué, qu'oubliant toute prudence, il s'approcha d'elle, l'attira même un peu à l'écart et lui dit très bas:

— Cela ne peut plus durer, il faut absolument que je vous parle en particulier.

— Je suis ridicule? lui demanda-t-elle, désolée.

— Non, répondit-il, voulant la rassurer, mais on cherche à vous rendre telle. Indiquez-moi un endroit où je puisse vous trouver demain?

— Mais je ne sais!

— Sortez le matin, venez à l'église.

Ils n'avaient pris garde ni l'un ni l'autre que Luce, la terrible Luce, à pas de loup, s'était approchée.

— Eh! eh! s'écria-t-elle, en voilà du joli, monsieur qui donne un rendez-vous à notre rosière!... Hou! hou! mauvais sujet, gare à la batte d'Arlequin!

Et elle fit mine de poursuivre Germain furieux.

On annonça le dîner.

Danglefer, brûlant ses vaisseaux, offrit le bras à Elise, mais, encore une fois, Luce le vit.

— Décidement, fit-elle en riant, il en veut à notre rosière! C'est mademoiselle d'Esclais que vous devez accompagner, monsieur Germain.

— J'aurai cet honneur en revenant au salon, répondit l'ingénieur sans se déconcerter.

Et entraînant Elise malgré ses peureux "prenez garde", il lui répéta son injonction:

— Demain matin à la messe, il le faut absolument, je vous verrai en sortant.

La durée du repas fut un feu roulant de sottes plaisanteries dont Elise fit les frais, On lui demanda des nouvelles des pompiers de sa commune, allusion à une vieille chanson populaire qui courait les rues dix ans avant sa naissance, si bien qu'elle ne comprit pas le sel de l'à propos. Un homme d'esprit l'interrogea pour savoir si les roses des couronnes de rosière montaient parfois en graine.

Au dessert, on but à sa santé.

— C'est l'héroïne de notre petite fête, dit Luce.

On revint au salon où Luce organisa un jeu innocent, dit des portraits. Il s'agissait, au moyen des questions: "Comment l'aimez-vous? qu'en faites-vous? où le placez-vous?" de deviner un personnage quelconque.

Lorsque ce fut au tour d'Elise de chercher, Luce proposa de la choisir comme énigme vivante.

— Oui, dit-elle: Elise; elle se devinera elle-même, ce sera très amusant.

Malgré les observations, les protestations même de mademoiselle Philomène, la motion de sa nièce fut adoptée.

Et dès qu'Elise commença ses questions, ce furent des saillies, des allusions du plus mauvais goût.

— Je l'aime telle qu'elle est. j'en fais ma beauté. Je la place sur un trône.

La pauvre fille ne trouvait pas!... Germain avait beau lui tendre la perche par les réponses les plus transparentes, et mademoiselle Phi-

lomène aussi, elle ne pouvait croire que ce fût d'elle qu'on disait:

— J'en fais un rêve... de poésie.—Je l'aime... à en mourir!

Elle aurait même eu honte de paraître le penser et restait au milieu du cercle, rouge, timide, prête à pleurer; alors, mademoiselle de Sainte-Perelle, depuis un moment déjà sur les épines, intervint:

— Voyons mademoiselle, dit-elle, il faut vous aider sous peine de manquer de charité. Posez-moi de nouveau votre question et je vous répondrai: j'en fais une charmante fille dont on met la patience à l'épreuve en ce moment.

— Et moi, dit Germain, j'ajouterai: Je "l'aime... mieux en sa simplicité qu'avec cette atroce robe rouge."

— Serait-ce de moi qu'il s'agit, dit Elise, interdite, je ne puis le croire... le portrait est si peu ressemblant...

— C'est une caricature, en effet, fit Germain.

— Trahison! Trahison! cria Luce. Marraine et M. Danglefer ont trahi, aussi cela ne compte pas, et Elise va deviner un autre personnage, n'est-ce pas, mesdames, n'est-ce pas, messieurs? c'est si amusant! recommençons:

Et, se levant, elle poussait vers la porte du salon Elise qui lui résistait doucement. Germain qui, jusqu'alors, ne s'était contenu qu'à grand'peine, n'y put plus tenir et, indigné du rôle absurde et ridicule qu'on imposait à celle qu'il aimait et dont il voulait faire sa femme, oubliant tout, il s'approcha, blanc de colère:

— Non, mademoiselle, dit-il à Luce très sévèrement, non. vous ne recommencerez pas, avec

mademoiselle Bréchard du moins. C'est assez vous moquer d'elle et abuser de sa douceur, de sa déférence et de sa simplicité pour la ridiculiser. Je ne souffrirai pas plus longtemps qu'elle soit votre jouet.

La colère aussi monta au front de Luce.

— De quel droit, monsieur, lui dit-elle avec hauteur, venez-vous prendre chez moi la soi-disant défense de mademoiselle Bréchard?

— Du droit que me donne mon titre de fiancé, mademoiselle, car je suis fiancé à mademoiselle Bréchard.

— Je le savais! fit Luce bravache.

— Alors vous ne vous étonnerez pas, mademoiselle, que j'entende faire respecter, même par vous, celle qui, d'ici quelques mois, portera mon nom. Allez, Elise, ajouta-t-il, se tournant vers la jeune fille, allez quitter ces oripeaux et que je vous emmène de cette maison où l'on n'a eu égard ni à votre confiance, ni à votre inexpérience, ni aux services rendus par votre père...

— Vous emmenez Elise, reprit Luce toujours provocante, à cette heure-ci? et où cela? dans votre chambre? où à l'usine, dans votre bureau?... c'est joli!

Germain fut une seconde interdit, il n'avait point, dans sa légitime colère, pensé à cela ..

Mais mademoiselle de Sainte-Perelle, indignée elle aussi, bien que n'ayant trop osé le témoigner pour ne pas déchaîner l'orage qu'elle sentait gronder, le tira d'embarras.

— Venez, mademoiselle, dit-elle à Elise, c'est moi qui vous emmène ce soir et qui, demain, vous reconduirai à Paris s'il le faut.

Elle sortit comme elle l'avait dit, entraînant la jeune fille et suivie de Germain.

— Patatras! fit Luce, se laissant tomber sur un fauteuil, nous voilà en plein mélo... J'ai un peu trop tendu la corde, elle a cassé!... tant pis! car c'était drôle, hein?

Et comme chacun se taisait, fort ennuyé d'être mêlé à cette scène, elle continua:

— Le pire, c'est que le "paternel" doit rentrer à onze heures, et quand il va savoir cela, quelle tempête!...

Les pierrots, les jockeys, les mousquetaires, les merveilleuses se regardèrent tous avec l'envie immodérée de fuir l'ouragan annoncé par Luce. Ce fut madame Dally qui sut trouver le moyen d'y soustraire tout le monde.

— La nuit porte conseil, dit-elle, demain, sans doute, tout s'arrangera. Il vaut mieux que vous n'ayez pas, ce soir, d'explication avec votre père. Pour cela, il ne faut pas qu'il vous trouve debout à son retour... Aussi, nous allons vous quitter et vous remonterez chez vous.

— Oui! oui, répondit-on en chœur avec une unanime allégresse.

Et la soirée s'acheva en déroute.

XIX

M. Rambert, rentré par le train de onze heures, avait été un peu surpris de trouver sa maison déjà close, les lustres éteints et personne debout, hors le service. Mais il n'en avait rien

témoigné, était monté dans sa chambre et s'était couché tout de suite.

Le lendemain, fidèle à ses habitudes, il était, dès huit heures du matin, dans son cabinet, à l'usine, dépouillait son courrier et expédiait les affaires courantes. Il n'avait encore vu ni Luce ni mademoiselle Philomène, ni Germain.

Ce dernier, la veille au soir, après avoir laissé sa fiancée aux mains dévouées de mademoiselle de Sainte-Perelle, avait couru au télégraphe qui, pour le service de la fabrique, restait toujours ouvert jusqu'à dix heures, et, encore sous le coup de son indignation, avait lancé à M. Bréchard une dépêche lui disant: "Venez demain, par premier train, chercher votre fille, urgence, serai gare."

Et ayant calculé que M. Bréchard pouvait, ayant reçu la dépêche le soir même ou de grand matin, prendre le rapide, il était allé à la gare au moment de son passage, décidé, s'il n'y trouvait pas le père d'Elise, à l'attendre tant qu'il le faudrait. Mais son espoir ne fut pas déçu et, à onze heures, il vit M. Bréchard, fort ému, descendre de wagon.

— Qu'y a-t-il? dit l'excellent homme, apercevant Germain.

Celui-ci, tout en regagnant l'usine, le mit au courant, et le père fut bientôt plus indigné encore que le fiancé.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers la demeure de M. Rambert, une autre scène s'y passait: le baron venait de trouver parmi son courrier une lettre de Germain qui, en termes respectueux, lui donnait, et cette fois irrévocablement, sa démission. Il ajoutait:

"Je garderai le regret, monsieur, de l'avoir reprise, cette démission, il y a quelques jours, pour vous la rendre aujourd'hui, car un peu plus de fermeté de ma part eût épargné à une personne qui m'est infiniment chère de douloureux moments. J'ai peut-être eu tort de ne point vous confier, malgré les sérieuses raisons de famille qui m'obligeaient au silence, mes fiançailles avec mademoiselle Bréchard. Mademoiselle Rambert les a sues, j'ignore comment, et a pris un cruel et inexplicable plaisir à appeler ma fiancée auprès d'elle pour la tourner en dérision, la ridiculiser et l'insulter aussi gravement qu'il est possible de le faire, mondainement parlant... La soirée d'hier ayant mis le comble à cet état de choses, je n'ai pu le supporter plus longtemps et, sans l'intervention obligeante de mademoiselle de Sainte-Perelle, qui a bien voulu se charger d'elle, j'eusse emmené immédiatement mademoiselle Bréchard que son père, sur une dépêche que je lui ai lancée hier soir, doit venir rechercher ce matin. Ceci vous expliquera la décision irrévocable que j'ai prise, quoiqu'à regret, de me séparer de vous, ne pouvant plus avoir rien de commun avec la famille de celle qui, en la personne de ma fiancée, m'a ainsi outragé.

"Agréez, monsieur, l'expression de ma haute et respectueuse considération".

A cette lecture, M. Rambert sursauta.

— Voilà qui est fort, par exemple!

Et appuyant sur un bouton électrique:

— M. de Penmarc'h, demanda-t-il au domestique.

Aymeric ne se fit point attendre.

— Lis, lui dit le baron, lui tendant la lettre.

Et quand il eut fini:

— Qu'est-ce que tu sais de cela? lui damanda-t-il avec autorité.

— Rien, répondit Aymeric.

— Rien? fit le baron, incrédule et insistant avec un ton impérieux.

— C'est-a-dire, rien d'hier, puisque je n'y étais pas, mais j'ai vraiment remarqué, que depuis qu'elle e t ici, Luce taquinait mademoiselle Bréchard.

— Méchamment?

— Euh... perfidement.

— Euh... perfidement. Du reste, cela a eu lieu souvent devant vous.

— Je n'y ai point fait attention,, je prenais cela pour d'innocents enfantillages...

Et toujours bref quand il était préoccupé, M. Rambert ajouta:

— Va me chercher Germain.

Aymeric revint très vite.

— Il est sorti depuis le matin.

— Va au château dire à Luce que je l'attends ici, et prie mademoiselle de Sainte-Perelle de l'accompagner.

Encore une fois, Aymeric ne tarda pas à reparaître.

— Luce est couchée ayant la migraine, dit-il mademoiselle de Sainte-Perelle a mademoiselle Bréchard dans sa chambre et n'est point encore descendue.

— J'y vais, fit le baron.

Et de son pas rapide il gagna le château.

Là, il fit prier sa belle-sœur de venir au salon, tout de suite, et seule.

Mademoiselle de Sainte-Perelle obéit.

— Eh bien! dit M. Rambert à son entrée, sans même la saluer, qu'y a-t-il et qu'est-ce que Luce a fait hier?

— Rien de bien, répondit tristement mademoiselle Philomène, une de ces inconséquences qui feraient douter de sa raison autant que de son cœur.

Et, loyalement, elle raconta tout, l'atténuant plutôt, mais n'omettant rien.

— C'est indigne, fit le baron à son tour; dans ma maison, traiter ainsi cette jeune fille, mon hôte!... et vous dites que cela durait, se préparait depuis longtemps?

Mademoiselle de Sainte-Perelle répondit affirmativement, donnant des preuves et des détails à l'appui de son dire.

—Et vous n'avez pu empêcher cela? fit le baron.

—Hélas! répliqua mademoiselle Philomène, j'ai bien essayé, mais vous la connaissez!...

—Trop! seulement pourquoi ne pas m'avoir averti?

—Je n'osais; vous êtes si souvent mécontent d'elle et puis, vraiment, je ne pensais pas qu'elle pousserait les choses à ce point. Seule, elle ne l'eût point fait, mais excitée par l'approbation servile, la flatterie intéressée de tout ce monde qui l'entourait, elle a été trop loin.

—Enfin, à quel mobile a-t-elle obéi?

A cette question mademoiselle Philomène se tut, ne se croyant pas le droit de trahir le secret de sa nièce.

—Quoiqu'il en soit, reprit M. Rambert, elle mérite une sévère punition et je m'en charge ;

ce n'est pas une fille, cette enfant-là, c'est un diable!

—Non, dit mademoiselle Philomène, c'est une jeune fille qui n'a pas été élevée au sens strict du mot, pas dressée à la vie et qui obéit à toutes ses impulsions avant de les raisonner.

Sans répondre, M.Rambert se dirigea vers la chambre de Luce. La porte était fermée en dedans; il frappa, personne ne répondit.

—Ouvre, dit le baron, violent, ou j'enfonce la porte.

—Je suis couchée, bien souffrante, dit Luce d'une voix dolente; je supplie qu'on me laisse tranquille.

—C'est-à-dire que tu as peur, répliqua le baron, et tu as raison.

Ce mot décida Luce et, en chemise de nuit, pieds nus, elle vint tirer les verrous et vite se recoucha, la tête contre le mur.

—C'est vous, mon père, murmura-t-ellle ; je suis bien malade, vous le voyez, incapable de causer...

—Tu es toujours capable d'entendre, répartit son père. Assez de comédie comme cela! Ta conduite, ton indigne conduite d'hier m'est connue.

Luce, alors, bondit sur son séant, oubliant sa migraine.

—Mon indigne conduite? fit-elle en colère, voilà un mot qui n'est pas juste. Qu'y a-t-il, en somme? quelques plaisanteries, bien innocentes, prises de travers par des gens inférieurs qui n'ayant pas l'habitude du monde, n'en savent pas comprendre les badinages!...Mon indigne conduite!La conduite qui a été indigne est cel-

le de votre employé Danglefer, m'insultant,moi, la fille de son maître, devant mes invités. Cela, je ne lui pardonnerai jamais et j'espère que vous avez assez le souci de ma réputation et de ma dignité pour m'accorder le renvoi immédiat de l'homme qui m'a manqué d'égards et de respect.

—Je n'aurai pas cette peine, fit M.Rambert ironique, car lui-même me quitte, à mon grand regret, me rendant responsable des folies de ma fille. Et tu comprends combien je te sais gré de cette responsabilité-là!...

Luce, toujours bravache, tenait la tête haute.

—Il s'est fait justice, ce manant ! dit-elle dédaigneuse.

—Tais-toi!fit son père avec autorité! lève-toi et, à l'heure du déjeuner, tu feras des excuses à mademoiselle Bréchard.

—Bon!dit Luce, mauvaise: c'est une habitude, alors?

— C'est toi qui la crées. De plus, je t'avertis que pas une des personnes qui ont applaudi à tes folies ne repassera le seuil de ma demeure. Toi-même, tu ne sortiras plus, tu ne recevras plus, tu ne verras plus personne. C'est à cette seule condition que je consentirai peut-être à te garder encore près de moi.

—Vous ne me demandez pas si je l'accepte, cette condition?fit Luce.

—Insolente!reprit son père; tu me paieras cela, sois tranquille!

Et, furieux, il quitta la chambre pour retourner à l'usine.

Il y reprit son travail, mais il était fiévreux, agité, tressaillant à chaque bruit de pas et de-

mandant sans cesse à Aymeric, qui écrivait près de lui:

—Est-ce Danglefer?

A midi moins un quart, alors qu'au signal d'une cloche, il remettait tout en ordre pour aller déjeuner, on frappa à la porte.

—Entrez! dit-il impatient et se retournant, car c'était le coup de Germain.

Il le vit s'avancer, précédant M.Bréchard, et reconnaissant ce dernier, se précipita à sa rencontre, les bras en avant dans un mouvement d'accueil.

—Ah! mon cher ami!

Mais l'air triste, le maintien défensif de M. Bréchard firent retomber, sa main tendue, et il ne sut plus que dire.

M.Bréchard prit l'initiative de rompre le silence.

—Monsieur, dit-il, c'est une double et pénible nécessité qui m'amène: je viens reprendre ma fille et vous apporter ma démission.

—Bréchard, que dites-vous là?

—La vérité, monsieur; je vous avais, sur votre prière, confié mon enfant, je ne savais pas que c'était pour servir de jouet à la vôtre. Je la croyais en sûreté sous votre toit et elle y a été bafouée, ridiculisée, outragée de mille manières. Elle a été le plastron de mademoiselle votre fille, la risée de tous ses amis. Je ne m'attendais pas à cela, monsieur Rambert!

—Mais, mon cher ami, vous exagérez, il n'y a là que des enfantillages.

—A vos yeux peut-être, monsieur, pas aux miens.

—Si, Bréchard, si, nous nous expliquerons. Il

n'y a eu certainement que des légèretés de commises, et vous ne devez pas m'en rendre responsable.

—Vous l'êtes, monsieur, de n'avoir pas suffisamment surveillé mademoiselle votre fille, de n'avoir pas fait attention à ce qui se passait chez vous. J'ai peut-être eu, moi, le tort de ne pas vous confier les fiançailles d'Elise avec M. Danglefer?... Nous désirions les tenir secrètes, comme elles ne sont que provisoires, jusqu'au retour de son oncle Pierre pour qu'il les ratifie. Le motif excuse l'omission, je crois? Du reste, telle n'est pas la cause de tout ceci, car mademoiselle Rambert a dit hier à Danglefer qu'elle savait nos projets... Cela ne l'a pas retenue; il lui a semblé piquant, sans doute, de tourner en dérision, non seulement la fille du plus ancien employé de son père, mais encore la fiancée de son ingénieur. Elle était libre, mais nous le sommes à notre tour, mon futur gendre et moi, de quitter une maison où l'on fait si peu de cas de nous et de notre dignité.

—Il n'en est pas ainsi, fit M.Rambert, excessivement contrarié; vous savez en quelle estime je vous tiens tous deux, et ce n'est pas parce que ma fille fait des sottises, qui ont échappé à ma surveillance, que nous devons nous séparer.

—Si, monsieur, fit, très ferme, M.Bréchard.

—Non, Bréchard, non, voyons, entendez raison. J'ai déjà grondé Luce; tout à l'heure, elle fera des excuses à votre fille.

—Elle n'aura pas cette peine, monsieur, je vais emmener Elise dans une demi-heure.

—Non, Bréchard, non, vous déjeunerez avec moi.

— Impossible.

—Je suis sûr que votre charmante fille sera plus indulgente que vous. Nous allons la voir...

—Je l'ai déjà vue, monsieur; nous étions allés d'abord au château où elle a confirmé le récit que Germain m'avait fait de la soirée d'hier et des jours qui ont précédé. Je lui ai dit de se préparer, nous reprendrons le train de deux heures. Il ne me reste donc qu'à remettre en vos mains tous les pouvoirs que vous aviez bien voulu me confier, à vous remercier de toutes les bontés que, depuis vingt-cinq ans, vous avez eues pour moi et... ajouta l'honnête homme que l'émotion étranglait, à prendre congé de vous.

—Non, fit M. Rambert, ému lui aussi, je n'accepte pas cette solution. Vous un ami, un coopérateur de longue date, me quitter pour cette vétille!... Je ne vous laisserai pas partir, vous causerez de tout ceci avec madame et mademoiselle Bréchard, et vous reviendrez sur votre décision subite.

—Jamais, monsieur, elle m'a coûté à prendre, mais elle est irrévocable.

—Bréchard! après nos bons, nos intimes rapports, et pour une querelle de fillettes!

—Monsieur, dit Bréchard, pour moi seul, et afin de ne pas vous quitter, j'eusse supporté beaucoup, mais on a touché à mon enfant, je ne puis plus. Je suis un serviteur dévoué, je suis un ami fidèle, mais, par-dessus tout cela, je suis père, monsieur!...

—Moi aussi, Bréchard, je suis père, un père bien malheureux, et vous m'abandonnez!

—Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne saurais plus donner mon temps, mes peines, mon

travail et ma vie à une affaire destinée à augmenter un jour le bien-être, la fortune de celle qui a été si mauvaise pour mon enfant.

A ce mot, M.Rambert se sentit vaincu.

—Et vous, Danglefer, dit-il, se retournant vers l'ingénieur, ne puis-je espérer vous ramener dans la voie de pardon et d'oubli des offenses en laquelle Bréchard vous suivrait, comme il vous a suivi en celle-ci?

—Non, monsieur, dit simplement Danglefer, ferme comme un roc.

M. Rambert fit un geste découragé. M. Bréchard, puis Germain le saluèrent.

—Je vous accompagne jusqu'au château, dit-il, car, malgré tout, ma fille doit des excuses à votre fille et lui en fera.

Et, chemin faisant, ils parlèrent froidement, en gens d'affaires, des formalités qu'entraînerait la retraite de MM. Bréchard et Danglefer, remise des pouvoirs, des comptes, etc.

Ils entrèrent au salon où Elise, son chapeau sur la tête, très troublée, les attendait en compagnie de mademoiselle de Sainte-Perelle.

M.Rambert vint la trouver :

—Mademoiselle, dit-il, veuillez agréer mes sincères excuses pour la conduite de ma fille envers vous, et veuillez être persuadée que je n'en suis nullement responsable et ne m'en étais jamais aperçu.

Elise leva sur lui ses clairs yeux bleus, si sincères.

—J'en suis persuadée, monsieur, lui dit-elle simplement; aussi n'avez-vous pas à vous excuser.

—Ma fille doit le faire, dit M. Rambert.

Et, se tournant vers mademoiselle de Sainte-Perelle, il la pria d'aller chercher sa nièce tout de suite.

La vieille demoiselle obéit, assez inquiète du résultat de la commission, mais, contre toute attente, Luce, qui était prête, la suivit sans difficulté. Elle entra au salon sans embarras apparent, cependant, pour qui la connaissait bien, il y avait au fond de ses yeux sombres et farouches une grande colère et un dépit mêlé de honte et d'orgueil.

Elle salua d'un geste circulaire.

—Allons, fit son père durement, tu sais ce que je t'ai dit ce matin, exécute- toi.

Elle s'avança, un rire de défi aux lèvres.

—Elise, dit-elle avec une crânerie insolente, mon père, trouve que je vous dois des excuses, je vous les présente, veuillez les accepter.

Elise, interdite par le ton de la jeune fille, qui démentait complètement ses paroles, regardait sans répondre son père et son fiancé.

Alors Luce reprit :

—Je regrette que vous n'ayez pas compris qu'il ne s'agissait que de plaisanteries sans importance et que, de concert avec votre fiancé, vous ayez fait une telle histoire pour de pareilles niaiseries.

Elise s'inclina sans répondre et Luce regarda Germain. Elle le vit si froid, si hostile, si dédaigneux, que cela la mit hors d'elle.

—Mais,reprit-elle, puisque nous en sommes aux excuses, il me semble que M. Danglefer m'en doit bien aussi pour la scène publique qu'il m'a faite hier soir.

—Je ne crois pas vous en devoir, mademoisel-

le, fit Germain sévèrement, car je ne crois pas avoir dépassé mes droits de légitime défense et de juste riposte; néanmoins, si je l'ai fait à mon insu, veuillez me le pardonner.

—Soit! dit-elle avec un enjouement affecté, vous m'avez bien pardonné, vous, lorsque, vous vous en souvenez, j'avais voulu vous mettre à l'épreuve et que vous aviez pris la chose au sérieux et au tragique?... Mademoiselle Bréchard ignore peut-être qu'un jour, pour m'amuser et savoir si son fiancé lui était fidèle, je lui ai proposé ma main et ma dot Rassurez-vous, Elise, il les a refusées, bien entendu ; s'il avait succombé à la tentation et dit : "oui", moi, j'eusse dit: "non". Mais enfin il n'en était pas prévenu et, vous pouvez être fière d'un attachement aussi inviolable. J'espère que cette preuve emportée de votre séjour à Braulx adoucira un peu le souvenir amer qui, paraît-il, vous en reste ?

Le ton ironique de Lucè déconcerta Elise encore plus que ses paroles; elle tourna, vers son père, un regard de détresse que celui-ci comprit, car il prit congé aussitôt et l'emmena ainsi que Germain.

Ils n'avaient pas descendu le perron que M. Rambert, poussé à bout par la dernière bravade de sa fille, lui disait :

—En voilà assez, tu déshonores mon hospitalité, tu fais partir mes meilleurs employés, tu te vantes de tes pires folies, et tu perds volontairement ta réputation. Je n'entends pas que tu touches à la mienne ni à celle de cette maison ; aussi, je t'en chasse: va faire tes malles, tu partiras aujourd'hui. Choisis le pays, le couvent,

la maison où tu veux te retirer, je t'en laisse la liberté, et je t'y conduirai moi-même. Ensuite, tout sera fini entre nous et tu ne remettras les pieds chez moi que si tu te repens et te corriges.

XX

Mademoiselle Philomène est intervenue. Elle a compris que livrer de nouveau Luce à l'indifférence des étrangers, c'était la perdre irrémédiablement, et elle a obtenu de son beau-frère la permission de l'emmener chez elle, à Abbeville au moins pendant quelques mois. Luce, son exaltation tombée, et un peu effrayée, maintenant, de ce qu'elle a fait et de la sévérité de son père, a suivi volontiers cette tante qu'elle a trop peu écoutée et que, pourtant, elle aime tendrement. Elle lui est reconnaissante de l'avoir recueillie comme une épave jetée à l'abandon dans les flots de la vie, et ce sentiment la rend plus souple. Elle a aussi l'orgueil de ne point se trouver malheureuse ni mise en pénitence, et cela lui donne, pour toutes choses, une indulgence sur laquelle mademoiselle de Sainte-Perelle n'osait compter. C'est ainsi que la vie sérieuse, presque solitaire et très modeste, qu'elle partage avec sa tante, loin de lui déplaire, la charme au contraire, la calme, la repose et qu'elle se laisse envahir par sa paix berceuse, un peu annihilante pour la volonté, mais souveraine pour adoucir les caractères.

Mademoiselle Philomène a bien, à Abbeville, quelques bonnes amitiées et des relations banales en assez grand nombre. Elle aurait donc pu distraire Luce, lui procurer des amusements, des compagnes. Elle ne l'a pas voulu. Outre qu'elle n'était pas assez sûre de sa nièce pour la lancer dans un nouveau milieu, il lui a semblé bon que celle-ci vécût un peu en face d'elle-même dans le silence et la réflexion qui lui montreraient ses torts et où la voix de sa conscience, parlant enfin, lui enseignerait peut-être à s'en corriger. Les circonstances ont servi le désir de mademoiselle de Sainte-Perelle. En été, Abbeville, petite ville essentiellement aristocratique, est presque désert. Les uns s'en vont dans les châteaux qui peuplent les campagnes environnantes; d'autres, séduits par la proximité de la mer, aux plages voisines. Les personnes que mademoiselle Philomène fréquentait le plus assidument, ainsi envolées de côté et d'autre, lui laissaient toute liberté pour ses projets de retraite. A celles par hasard attardées ou demeurant là toute l'année, qu'elle rencontrait et qui s'étonnaient de son retour, elle répondait simplement qu'elle était revenue pour plusieurs mois chez elle et avait obtenu d'y ramener sa nièce qu'elle leur présenterait quelque jour.

Et elle laissait ce "quelque jour" se faire attendre longuement.

Luce n'y prenait pas garde. Elle était comme détachée de tout, absorbée en une pensée persistante, et un travail s'opérait dans son esprit. Mademoiselle Philomène le devinait, mais le laissait s'accomplir en silence, redoublant seulement de mansuétude, de tendresse grave,

de conseils discrets. Vivant beaucoup plus avec sa nièce qu'elle ne l'avait fait encore dans leur existence agitée, son influence sur elle était plus directe. Elle causait longuement avec Luce, ne lui parlant jamais d'elle, ne lui faisant aucun reproche du récent passé, ne s'y permettant même aucune allusion. Mais elle l'entretenait de sa mère, de sa jeunesse à elle-même, de ses amis d'alors, des gens qu'elle avait connus, qu'elle connaissait encore, des vies qu'elle avait vu commencer et qui s'avançaient, comme la sienne vers le déclin. Et, parmi ces vies, de projets formés puis abandonnés ou brisés, de romans ébauchés qu'un dénouement triste ou joyeux était venu clore. Elle lui parlait de jeunes filles sages et douces, d'épouses dévouées, de bonnes mères de famille, dont elle connaissait intimement les existences avec leurs difficultés, leurs peines, leurs joies et leur récompense. Les leçons qu'elle donnait ainsi à Luce, sans que celle-ci s'en doutât, étaient les leçons de l'exemple. Luce se montrait docile, car elle devenait chaque jour plus réfléchie, plus triste, aussi, mais sans ennui maussade, ce qui n'inquiétait pas mademoiselle Philomène.

Dès leur arrivée, elle avait dit à sa nièce:

—Si tu restes oisive, la vie que, seule, je puis t'offrir, te semblera insupportable. Il faut absolument que tu te crées une occupation quelconque: musique, peinture, ouvrage à l'aiguille.

Et Luce, soumise, avait commencé, sur le conseil de sa marraine qui travaillait presque toujours pour les œuvres pieuses, la broderie minutieuse d'un ornement d'église qui l'occupait avec passion.

Elle ne faisait pas que broder, pourtant; mademoiselle Philomène, soucieuse de sa santé, circulait beaucoup avec elle dans les environs de la ville où l'on trouve, sur les bords de la Somme, ou ceux du canal de transit, d'attrayantes promenades, aussi bien que sur les coteaux qui dominent la ville et prennent même, d'un côté, le nom pompeux et grandement exagéré de "monts Caubert".

Durant tout ce temps, mademoiselle de Sainte-Perelle et sa nièce causaient, et cette dernière goûtait un tel plaisir à ces entretiens intimes que, pour elle, ils abrégeaient les heures. Bien qu'elle aussi évitât systématiquement de parler du passé, elle dit un jour à mademoiselle Philomène, qui venait de lui faire l'éloge d'une jeune fille de sa connaissance:

— Si j'avais été comme cela, marraine, sérieuse, douce, modeste, croyez-vous que Germain m'aurait aimée?

— Je le crois, mon enfant, dit doucement mademoiselle de Sainte-Perelle.

— Vous croyez? répliqua Luce, rêveuse, eh bien! moi, je m'étais toujours demandé s'il n'y avait pas en ma nature physique quelque chose qui le repoussait, une de ces aversions inexplicables qu'on a pour certains visages même... jolis.

— Non, répliqua mademoiselle Philomène, très sérieuse; cela n'existait pas. Je l'ai même vu, à certains jours, troublé par ta beauté, mais ton caractère, ton genre d'esprit, le repoussaient, eux, absolument; c'était clair.

— Moi qui pensais qu'il suffisait d'être belle

pour être aimée!... C'est peu de chose, la beauté, marraine!...

— Peu de chose, oui, mon enfant, quand elle ne prête pas son éclat à de sérieuses qualités. Elle peut alors exciter des passions, il est vrai, mais souvent malsaines ou fugitives et n'oi-si le visage est l'image de l'âme, si la beauté des traits est d'accord avec celle des sentiments, du cœur, de l'intelligence, de la raison, elle devient alors un précieux don et une grande puissance.

Poursuivant son idée, Luce continua:

— Je croyais aussi que, pour se marier à son goût, il suffisait d'avoir de l'argent, beaucoup d'argent. C'est bien peu de chose la fortune, marraine...

— Assurément, ma chérie, mais elle donne le pouvoir de faire des heureux, de soulager des misères, de sécher des larmes, d'orienter vers le bien, par une éducation chrétienne, certaines vies, et on peut lui devoir ainsi de bien nobles jouissances.

—Vous voyez tout sous un point de vue supérieur, vous, marraine.

—C'est le moyen d'exhausser son horizon, mon enfant, et d'élever la vie au-dessus des banales et vaines préoccupations.

—Mais personne ne fait ainsi.

—Si, ma chérie, bien plus de gens que tu ne le crois.

—Les âmes d'élite comme vous, moi je ne saurais pas.

—Au contraire, le jour où tu le voudras, tu es plus apte que personne, avec ta nature généreuse, à embrasser ces idées.

—Il est trop tard, dit Luce avec un accent de découragement.

Et sa tante, jugeant que c'était assez insister ne releva point le propos.

Ces occasions se renouvelèrent et elle n'en perdit aucune pour imprégner Luce de ses propres sentiments. Sa nièce était trop différente d'elle-même pour qu'elle espérât l'y gagner entièrement, mais il aurait suffi à son ambition de parvenir à aiguiller ses idées sur une autre voie. Elle ne perdait pas l'espoir d'y arriver, car le caractère impérieux et ardent de Luce, s'il opposait une inflexible résistance à un obstacle qui le heurtait de front, était d'une extraordinaire faiblesse contre la douce et lente persuasion qui s'infiltrait en la jeune fille, presqu'à son insu.

Elle ne parlait point de son père, et n'en avait aucune nouvelle. Mademoiselle Philomène lui laissait ignorer qu'elle lui écrivait et que lui-même s'était adressé à elle, non pour s'informer de sa fille, mais pour règler quelques questions d'intérêt. Il imposait à sa belle-sœur,—car cela lui arrivait par un banquier sans qu'elle fût consultée,— une rétribution exagérée pour la pension de Luce : mille francs par mois et il lui envoyait aussi la même somme, qu'il avait coutume de donner à sa fille pour sa toilette,— mais à cette condition expresse que mademoiselle de Sainte-Perelle disposerait à son gré de ce second billet de banque pour les besoins de Luce, sans que celle-ci, que M. Rambert voulait châtier, pût se douter qu'il lui continuait ses libéralités.

Mademoiselle Philomène avait donc prévenu sa nièce que son père lui ayant remis de l'ar-

gent à son intention, elle lui en donnerait lorsque Luce le voudrait, mais la jeune fille n'en réclamait guère...

Elle n'avait point emmené de femme de chambre, s'habillait seule et faisait elle-même son appartement, mademoiselle de Sainte-Perelle n'ayant qu'une seule domestique, un peu âgée, qu'elle ménageait. Le train de la petite maison eût pu, grâce a l'aide de M. Rambert, être bien modifié, mais mademoiselle Philomène ne l'avait pas voulu, elle entendait expérimenter sur sa nièce la bienfaisante influence d'une vie modeste et occupée. Et elle bénissait Dieu que Luce s'y fût si vite accoutumée. On eût dit que celle-ci n'en avait jamais mené d'autre, et, n'était sa tristesse, elle semblait avoir oublié le passé.

A vrai dire, elle n'en regrettait qu'une chose: Germain, Germain qu'elle aimait toujours, et son long mouvement de colère jalouse enfin apaisé, elle déplorait secrètement ses violences et sa vengeance contre l'élu de son cœur, qu'ainsi elle avait fait souffrir, alors qu'elle l'eût tant voulu heureux, mais heureux par elle.

—Marraine, dit-elle un jour, croyez-vous que ce soit aimer un homme que de le souhaiter mal heureux avec celle qu'il vous a préférée?

—Assurément non, ma chérie, ou bien c'est le mal aimer, d'un amour égoïste et pervers.

—Alors, je n'aime pas Germain?

—Tu ne l'aimes pas.

—Si, reprit Luce, sincère, si, je l'aime, et je ne voudrais pas qu'il souffrit par ma faute, du moins; c'est déjà un progrès, n'est-ce pas, marraine ?

—Oui, répondit celle-ci, c'est un petit progrès;

le jour où tu le souhaiteras complètement, pleinement heureux, même aux dépens de ton propre bonheur, tu seras arrivée à la perfection.

—Peut-on aller jusque-là ?

—Oui, dit mademoiselle Philomène avec une assurance et un long soupir révélant tout un passé de sacrifice obscur et de tristesse secrète.

Mais Luce n'y prit point garde.

En quittant Braulx, elle avait prié Aymeric de lui écrire, de lui donner des nouvelles. Il tarda si longtemps à le faire qu'elle dut, la première, par un mot, lui rappeler sa promesse.

Il répondit alors poste pour poste.

S'il n'avait pas donné signe de vie, c'est que tout ce qu'il avait à dire était triste : M. Rambert, sans cesse sombre, préoccupé, surchargé de besogne par le départ de M. Bréchard qui était l'âme de la maison et qu'un remplaçant, insuffisant malgré sa bonne volonté, ne laissait pas oublier. A l'usine, désarroi aussi; Germain, mal suppléé par un ingénieur peu au courant des habitudes, des machines...Chez les Bréchard, plus seulement des difficultés : des malheurs. Le père sans position, le futur gendre de même. L'oncle, le fameux oncle, débarqué de Chine un peu prématurément. Une indiscrétion de madame Dalley, témoin de la scène de Braulx ayant répandu le bruit des fiançailles de Germain et d'Elise, il était venu jusqu'au voyageur presqu'à son arrivée. Dans sa fureur de n'avoir pas été consulté, comme il en avait témoigné le désir et, cette condition posée pour qu'il dotât sa nièce n'ayant pas été remplie, il retirait sa promesse d'apporter trente mille francs au contrat. Le mariage était impossible désormais, du

moins pour le moment, car Germain n'était pas homme à abandonner sa fiancée ; mais comment fonder une famille sans position personnelle et sans dot suffisante, M. Bréchard, son avenir devenu problématique par sa retraite et sa situation perdues, n'en pouvant donner qu'une très restreinte ?

La famille avait quitté l'appartement de la rue de Rennes pour en prendre un tout petit, aux Batignolles, et Germain s'était logé dans leur quartier. La tristesse était entrée dans cette maison naguère si heureuse.

Et Aymeric ajoutait:

"Elle est entrée aussi dans mon cœur, ma chère Luce, depuis que vous êtes partie. Que Braulx est grand! Qu'il est sombre! Qu'il est triste sans vous! et que j'y suis malheureux!"

Mais Luce ne prit point garde à cette dernière phrase. Elle montra la lettre à mademoiselle de Sainte-Perelle et lui dit en pleurant :

—J'ai fait le mal, marraine...

—Oui, mon enfant, répondit celle-ci.

—Comment, comment le réparer ?

C'était ce que Luce se demandait anxieusement dans ce besoin d'action inhérent à sa nature devant toute circonstance nouvelle. Elle ne savait guère se résigner à la marche des événements et, sauf son exil à Abbeville, contre lequel, véritable exception, elle ne s'était pas rebellée, elle entendait toujours s'en mêler, au lieu de se laisser conduire par eux.

Cédant à un premier et généreux mouvement, elle écrivit à son père une lettre d'excuses, une lettre de sincère repentir. Sans rien implorer pour elle- même, elle lui dit savoir les malheurs

des Bréchard, dont elle se sentait responsable et ajouta :

"Je vous supplie de m'aider à réparer ce que j'ai fait, sinon le remords en pèserait sur toute ma vie. Je veux rendre à Elise la dot dont elle est privée par ma faute. J'ai appris que l'oncle qui avait promis de la doter et qu'on devait consulter, au moins pour la forme, avant d'annoncer ses fiançailles, ayant pris en mauvaise part leur divulgation, sans la consécration de son avis, refuse à sa nièce l'appoint qu'il lui avait fait espérer formellement. Si je n'avais poussé Germain à bout, il eût gardé son secret, tandis que ceux qui, avec moi, l'ont entendu, l'ont ensuite répandu, et il est ainsi arrivé aux oreilles de l'oncle, aliéné désormais à Elise. C'est encore ma faute si M. Bréchard, vous donnant sa démission, a perdu ses droits à une retraite gagnée par tant d'années de travail; aussi je vous conjure, au nom de ma mère, de prendre sur ma fortune personnelle trente mille francs, et de me les envoyer pour que je les fasse parvenir à Elise Bréchard."

Puis toujours sous la même impulsion, partie du cœur, Luce écrivit à Germain une lettre d'excuses, aussi touchante dans sun humilité, et une seconde, non moins émouvante, à Elise.

Huit jours, dix jours se passèrent sans apporter de réponse de mademoiselle Bréchard; mais, un matin, le facteur déposa dans la boîte une large enveloppe où Luce, tremblante reconnut l'écriture de Germain. Hélas! cette envelop-

pe contenait seulement sa propre lettre non décachetée que M. Danglefer lui renvoyait.

Quelque blessant que fût le procédé, il ne refroidit pas la fièvre de réparation en laquelle Luce s'exaltait.

Un autre matin, elle reçut de son père une lettre chargée qui contenait, sans une ligne de lui, un chèque de trente mille francs.

Luce, alors, fut joyeuse, un peu rehaussée à ses propres yeux par le désintéressement de son action. Elle expédia le chèque à Elise avec ces deux mots: "Restitution, repentir."

— Au moins, dit-elle gaiement à mademoiselle Philomène, mon argent sera bon à quelque chose!

Hélas! le surlendemain, le chèque revenait accompagné d'un billet de la main de Germain.

"Il est des blessures qui ne se ferment pas avec de l'or, et mademoiselle Bréchard n'accepte pas d'aumône."

Deux mois auparavant, Luce se fût fâchée.. ce jour-là, elle pleura amèrement.

— Marraine, marraine, disait-elle, à quoi me sert d'être riche?...

Quelque temps se passa encore; les yeux de Luce s'ouvraient chaque jour davantage à la saine réalité des choses, lui montrant bien fausses toutes ses illusions d'orgueil et bien vain le piédestal de fortune où elle s'était crue haussée à une indépendance lui permettant tout. Elle pensait toujours à Germain.

— Marraine, dit-elle une fois, je crois que j'approche de la perfection, je désire sincèrement

que Germain et Elise se marient et soient heureux.

Aymeric lui ayant écrit plusieurs fois sans lui parler d'eux, elle en réclama des nouvelles. M. de Penmarc'h lui répondit fidèlement

" A l'usine, tout se "rarrange" et le "patron" semble moins soucieux. Chez les Bréchard, l'espérance luit de nouveau. M. Bréchard a trouvé une situation à peu près semblable à celle qu'il occupait chez votre père. Germain est attaché à la manufacture de tapis de Blésy; c'est, pour lui, une position superbe et à Paris même. On reparle donc du mariage très prochain, désormais; on le dit fixé aux premiers jours de septembre. Il n'y a que ma vie à moi, ma chère Luce, où ne règnent aucune amélioration, aucune douceur, dans l'ennui douloureux et profond de votre absence."

Ils étaient heureux! le mal en partie réparé par la Providence... Luce ne vit que cela d'abord et se réjouit.

Puis, elle pensa que, s'aimant, Germain et Elise allaient enfin être unis... et elle pleura...

Mademoiselle Philomène s'en aperçut.

— Eh bien! Luce, lui dit-elle doucement. Et la perfection?...

— Oh! marraine, c'est trop haut!...

XXI

Quelques mois se passèrent encore; l'hiver revint sans amener de changement dans la vie extérieure de Luce, mais, sous l'influence persévérante de mademoiselle Philomène, sa vie intérieure se modifiait grandement.

D'extravagances ni de colères, il n'était plus question désormais, elle restait seulement un peu triste, et comme découragée. Cette impression, dominante chez elle, inquiétant mademoiselle de Sainte-Perelle, l'avait déterminée à sortir de la retraite qu'elle avait imposée à sa nièce, et la mauvaise saison ayant ramené à Abbeville ses relations habituelles, elle leur avait présenté Luce, faisant avec elle quelques visites, et lui avait procuré des amies de son âge. La jeune fille se prêtait à ces distractions de bonne grâce, mais sans entrain. Pourtant, on l'aimait dans le petit cercle de mademoiselle de Sainte-Perelle, on la comblait d'aimables prévenances, et son succès n'était pas dû seulement à la grande estime et à la vive sympathie qu'inspirait sa tante, mais à ses qualités personnelles. On lui savait gré, étant si riche, de sa simplicité, car nul n'était aussi simple qu'elle Elle se montrait aussi, quoiqu'un peu froide, gracieuse et obligeante pour tous. Elle avait désormais cette secrète humilité et cette défiance de soi des vaincus de la vie qui, sincères envers eux-mêmes, s'accusent seuls de leur défaite; cela

lui donnait une réserve, presqu'une timidité, seyant, par contraste, àsa hautaine beauté.

Vers la fin de décembre, une des amies de mademoiselle de Sainte-Perelle donna un grand bal et l'invita, ainsi que sa nièce. Mademoiselle Philomène était disposée à accepter; à sa grande surprise, lorsqu'elle le proposa à Luce, celle-ci refusa.

—Non, dit-elle, à quoi bon? le monde ne m'amuse plus...

Mademoiselle Philomène n'insista point, mais releva cet indice comme un des plus graves de détachement et de découragement.

Luce n'avait toujours aucune nouvelle directe de son père. Le jour de l'An approchait, mademoiselle de Sainte-Perelle lui rappela qu'il était convenable qu'elle écrivit à M. Rambert.

— Je comptais le faire, répondit-elle.

En même temps qu'elle, et sans qu'elle le sût, mademoiselle Philomène adressa une autre lettre à son beau-frère.

"Luce est sage, lui disait-elle, mais elle est triste et découragée. La leçon a été dure, je me demande s'il est utile de la prolonger plus longtemps? Peut-être feriez-vous bien de nous rappeler près de vous, au moins temporairement. Non que Luce me gêne ici, bien au contraire, mais il faut penser à son avenir. Quoiqu'elle ait formellement refusé d'aller dans le monde, nous avons d'assez nombreuses relations, et, faite, comme elle l'est, pour ne passer inaperçue nulle part, elle est très connue, dans ce pays, et très avantageusement. Aussi m'a-t-on déjà chu-

choté à l'oreille quelques velléités de projets matrimoniaux, qui ne demandent qu'un encouragement pour arriver jusqu'à vous. Outre que Luce ne me semble pas disposée à les seconder, je ne crois pas que vous vouliez la marier en province. C'est pourquoi je vous dis: en vue de son avenir, il est temps, sans doute, que vous la rappeliez auprès de vous."

Après l'envoi de ce message, mademoiselle Philomène eut quelques jours d'attente anxieuse. Pourtant, elle supposait que son beau-frère serait de son avis et redemanderait sa fille à Paris. Elle n'envisageait pas la perspective de ce nouveau déplacement sans regrets, elle, si heureuse de retrouver la paix de sa petite maison!... mais elle s'était habituée, de longue date, à compter pour rien ses désirs et ses préférences... Sans s'y arrêter, elle pensait plutôt à orienter, tout doucement, Luce vers ce changement nouveau.

Dès les premiers mots, celle-ci, par l'exposé sincère de ses sentiments, lui ferma la bouche.

— Peut-être, lui avait dit mademoiselle Philomène, ton père te pardonnera-t-il enfin, et te permettra-t-il de revenir près de lui?

— Retourner à Paris, répondit Luce, à quoi bon? Ici, ne sommes-nous pas bien? Là-bas, que ferai-je? Je ne suis ni nécessaire ni même agréable à mom père. Le monde me fatigue, les relations m'ennuient. A quoi bon me replonger dans le tourbillon?... Je n'en attends rien et il n'attend rien de moi. Le bonheur n'existe plus pour mon propre cœur et je suis aussi incapa-

ble de le donner que de le ressentir, A part quelques miséreux dont je pourrai nourrir la faim vêtir la nudité, à qui puis-je être utile? A qui secourable, à qui puis-je être chère ou même seulement agréable? Ma vie est, sous ce rapport, condamnée à l'impuissance. Je ne dispose que d'un seul facteur, l'argent, et il ne peut me donner ce que je désire, réparer le mal que j'ai fait, procurer du bien-être à ceux que j'aime... alors, à quoi bon me rapprocher de ces derniers, à quoi bon sortir de la paix où je m'endormais?...

Mademoiselle Philomène ne répliqua point et attendit plus impatiemment une réponse de son beau-frère, qui lui suggérerait la décision à prendre devant l'état d'esprit de Luce, qu'elle lui avait fidèlement dépeint.

Cette réponse ne fut point celle qu'elle présumait.

A sa fille, d'abord, M. Rambert écrivait quelques mots brefs sur une carte. Il la remerciait de ses souhaits, ajoutant qu'il ne tenait qu'à elle de les réaliser, au moins en partie, et de lui donner ce bonheur qui, jusqu'à présent, lui avait été refusé, d'avoir une fille sérieuse, raisonnable et soumise. Puis il ajoutait:

"Bien que tu ne l'aies guère mérité, je suis heureux de l'agrément que tu me dis trouver dans ta vie auprès de ta marraine. Seulement tu serais bien changée si, d'ici quelques mois, cette existence tranquille ne te pesait pas. Quand viendra ce moment, tu te rappeleras que le moyen d'y échapper est le mariage et tu m'aviseras, lorsque tu y seras décidée en principe, car quelques uns de tes prétendants de l'hiver

dernier te verraient volontiers te raviser, choisir l'un d'eux. Et il me semble que ce serait sagesse de le faire."

Luce montra sa lettre à sa marraine qui, après l'avoir lue, lui demanda:

— J'espère que tu vas suivre le conseil de ton père?

— Moi! fit Luce révoltée, moi, me marier! Marraine, à quoi pensez-vous? Ne savez-vous pas que je ne me marierai jamais!

Une fois de plus mademoiselle Philomène se tut. A vrai dire, elle comptait sur une réplique de ce genre, et si elle l'avait provoquée, c'était sous la pression de l'autre lettre de M. Rambert, à elle adressée confidentiellement:

"Ma chère Philomène, lui disait-il, d'abord merci de tout ce que vous faites pour Luce. Je suis heureux de l'amélioration que vous constatez en elle, mais ne puis la croire assez complète ni assez achevée pour rappeler ma fille près de moi. Un pardon si prompt, après une faute si grave, pourrait rendre inutile la courte pénitence qui l'a précédé et que votre bonté a encore bien adoucie. Du reste, je vous l'avoue, l'expérience que j'ai faite, bien à mes dépens! de la vie commune avec Luce, m'a radicalement guéri du désir de tenter un nouvel essai et je suis formellement décidé à ne la reprendre—à vous, ma chère belle-sœur ou, si vous n'en vouliez plus au couvent qui suppléerait votre hospitalité si dévouée — qu'au moment de son

mariage. Elle est libre de l'avancer à son gré, car, comme je le lui écris, quelques-uns de ses prétendants de l'an passé restent sur la brèche, attendant toujours son bon plaisir, Mais si vous trouviez en Picardie un parti qui lui convînt mieux, je l'accepterais sans hésiter. L'essentiel serait, à mes yeux, que Luce s'établît convenablement; qu'elle épouse un homme du Nord ou du Midi, un Parisien ou un provincial, un rural ou un citadin, cela m'est égal. Si donc l'on vous fait quelque demande qui vous semble devoir être prise en considération, veuillez m'en prévenir, et, d'ici là, restons dans le "statu quo" qui, jusqu'à présent, nous a bien réussi."

Bien que mademoiselle Philomène n'approuvât qu'à demi la décision de son beau-frère, elle l'accepta, sans discussion, d'autant plus aisément que celaconcordait avec le désir de Luce de ne point retourner à Paris. Et toutes deux continuèrent leur vie accoutumée, ne fréquentant point le monde, à proprement parler, mais ayant, quand même, d'agréables connaissances que mademoiselle Philomène étendait de plus en plus dans un but bien défini en sa pensée.

M. Rambert désirait que sa fille se mariât, uniquement dans l'intention d'assurer son avenir; mademoiselle de Sainte-Perelle souhaitait la même chose, mais surtout afin de guérir Luce de l'amour, véritable chimère qui, ayant pris, grâce à son imagination ardente, des proportions démesurées et poussé en son cœur de profondes et inexpugnables racines, endeuillait sa jeunesse et menaçait de tronquer sa vie.

Elle se rendait parfaitement compte, avec son tact de femme sensible, qu'à distance aucun parti, surtout ceux déjà refusés par Luce, n'avait chance de triompher de ses projets de célibat. Il eût fallu, pour cela, quelque affection désintéressée, que la jeune fille vît de près et qui la touchât. Mademoiselle de Sainte-Perelle ne désespérait point d'en faire naître une dans dans le peit coin modeste de province qui avait recueilli l'exilée, et parmi les quelques jeunes gens qui la recherchaient tout en n'osant pas se déclarer formellement. Mademoiselle Philomène filleule s'en aperçût et, vers le printemps, trois demandes lui furent faites de la main de sa filleule. Comme elles étaient vraiment toutes acceptables, et qu'une représentait, même pour Luce, un mariage avantageux, avant d'en parler à l'intéressée, elle écrivit à son beau-frère.

Il ne lui répondit qu'un mot:

"Les propositions que vous me transmettez méritent d'être examinées sérieusement et même discutées, s'il le faut. J'irai donc le faire avec vous et Luce. J'arriverai après-demain jeudi, à trois heures."

Un peu bouleversée de cette visite qu'elle ne prévoyait pas, mademoiselle Philomène s'ingénia à y préparer Luce. Celle-ci marqua une certaine satisfaction de revoir son père, mais lorsque sa marraine ajouta:

— Il vient sans doute parler de ton avenir, et comme tu as laissé, depuis sa lettre du mois de janvier, cette question sans réponse, il s'est décidé à la traiter de vive-voix.

— S'il vient pour cela, répondit Luce, il perd son temps et sa peine.

Et elle le dit d'un ton ferme et mélancolique qu inquiéta sa tante.

Aussi le lendemain, la bonne mademoiselle Philomène usa-t-elle d'une diplomatie qui lui était d'ordinaire bien étrangère, pour aller seule chercher son beau-frère à la gare. Et durant le trajet de la station à sa maison, elle l'entretint de Luce, sans toutefois dévoiler son secret.

— Elle est douce, dit-elle, sage, mais elle est triste, elle prend des goûts et des idées de vieille fille, et se déclare absolument décidée à na triste, elle prend des goûts et des idées de vieille fille, et de déclare absulument décidée à ne point se marier. Soyez avec elle patient et indulgent, ne la brusquez ni ne la découragez. Ne lui dites point non plus que les demandes en mariage que je vous ai transmises ont passé par mes mains, Elles auraient pu vous être adressées directement, faites, je vous prie, comme s'il en avait été ainsi. Je ne veux point sembler votre alliée dans cette campagne du mariage que vous entreprenez et à laquelle elle est si contraire. Si je lui deviens suspecte sous ce rapport c'en est fini de mon influence sur elle.

—Soyez tranquille, répondit M.Rambert.

Et il n'ajouta rien, car les dires de sa belle-sœur n'étaient point parvenus à le disposer à l'indulgence.

Son revoir avec Luce n'eut aucune effusion. Après l'avoir embrassée, il la considéra un instant; elle lui parut tout autre, plus sérieuse et un peu triste.

—Tu es changée, lui dit-il brièvement.

—Je mûris, répondit-elle avec ce tour d'esprit original que sa mélancolie éteignait, mais qui demeurait vivace en elle.

—Diable! dit le baron, voulant rire, alors il sera bientôt temps de penser à la moisson.

—Oh! ne parlons pas de cela, fit, avec une véritable révolte intime, Luce qui avait compris.

Le baron n'insista pas et causa d'autre chose.

Aucune allusion dans ses propos ne fut faite au passé, mais le soir, après le dîner, il dit simplement à sa fille qu'il désirait avoir avec elle, devant sa marraine, un entretien sérieux.

—Je suis venu pour cela, ajouta-t-il.

—Je suis à votre disposition, répondit Luce, un peu émue.

—On m'a fait pour toi, reprit-il, malgré ton absence, plusieurs propositions de mariage. Tu en connais déjà quelques-unes.

Et il lui cita ceux de ses prétendants de l'an passé qui revenaient à la charge.

—Je n'ai pas changé d'avis, répondit Luce, très ferme.

Le baron, alors, lui énuméra les demandes nouvelles qu'il avait reçues. Elle secoua encore la tête :

—Non, dit-elle, aucun de ceux-là.

—Enfin, continua-t-il, d'ici même j'ai reçu plusieurs ouvertures.

—D'ici ?

Et, cette fois, Luce étonnée, se montra un peu curieuse. Son père lui nomma les trois jeunes gens qui la recherchaient.

—Oh! fit mademoiselle Philomène intervenant, on ne refuse pas M. de Cimaure!

—C'est un charmant garçon, en effet, dit Lu-

ce froidement, et cela me flatte certainement qu'il ait songé à moi, mais, pas plus lui qu'un sentés et de ne pas me parler mariage en ce mo-

—Luce, reprit M. Rambert, se conformant aux conseils de patience que sa belle-sœur lui avait donnés, sais-tu que tu es majeure?

—Oui, père.

—Sais-tu que toutes tes amies, tes contemporaines sont mariées ?

—Oui, père.

—Et que tu vas tourner à la vieille fille ?

—Cela ne me tourmente nullement.

—Je n'en dirai pas autant : plus que les autres, les jeunes filles sans mère doivent s'établir de bonne heure.

—J'ai marraine, c'est une mère.

—Tu ne l'auras pas toujours, ni moi non plus. Il est temps, Luce, grand temps de penser sérieusement à ton avenir.

—Vous avez peut-être raison, père, mais comme si j'étais forcée en ce moment de prendre une décision pour ou contre le mariage, elle lui serait nettement défavorable, il me semble que je ne perds rien à attendre.

—Et pourquoi ta décision serait-elle négative quant au mariage ?

—Parce que je n'en ai pas le goût.

—Sois sérieuse; c'est un enfantillage, cette raison-là.

—Non, fit Luce si gravement que son père en fut un peu impressionné.

Alors il reprit :

—Aurais-tu quelque goût, quelque inclination secrète? S'il en est ainsi, parle sans crainte. Lorsque tu nous a joué cette absurde comédie

d'un amour pour Danglefer, tu as bien vu à quelles concessions j'étais disposé; ceci doit t'inciter à la confiance.

—Je n'en manque pas, mon père, mais je n'ai rien à vous dire en ce sens. Je vous demande seulement de refuser les partis qui se sont présenter et de ne pas me parler mariage en ce moment; plus tard, nous verrons.

M.Rambert regarda sa belle-sœur qui lui fit signe de ne pas insister. Il lui obéit, mais ne put se retenir d'ajouter avec un peu d'aigreur:

—Tu sais que ton refus de te marier entraîne la prolongation de ton séjour ici?Notre essai de vie commune m'a trop mal tourné pour que je consente à le renouveler.

—Je me trouve très bien ici, répondit Luce simplement.

— C'est tout, alors, répondit son père.

L'entretien en resta là, mais le lendemain matin, le baron le reprit avec sa belle-sœur

— Que pensez-vous de tout cela? lui dit-il.

—Que Luce est tout à fait réfractaire au mariage, quant à présent, répondit mademoiselle de Sainte-Perelle, et qu'il est inutile d'insister. Attendons, mon cher Lucien, attendons tout du temps qui passe et qui lasse; mais, d'ici-là, distrayons-la; ne remarquez-vous pas qu'elle est triste?

—Si, je l'ai observé. Elle a beaucoup gagné aupoint de vue du caractère, mais elle a un fonds de mélancolie que je ne m'explique pas bien.

—Il m'inquiète, reprit mademoiselle Philomène; elle a eu une grande secousse, ses nerfs ont été ébranlés, Ils se calment, mais sa gaieté ne

lui revient pas, elle aurait besoin d'une diversion.

—Laquelle ?

—Je ne sais pas au juste. Ici, elle repousse toutes les distractions. Il faudrait changer ses idées; un voyage serait peut-être efficace.

—L'accompagneriez-vous, Philomène ?

—Je ne quitterai pas Luce jusqu'à son mariage, mon cher beau-frère, si, toutefois, vous le trouvez bon.

Il y avait dans ces paroles tant d'humble dévouement et d'affection profonde que M. Rambert en fut touché.

—Vous êtes la Providence de cette enfant, dit-il.

Et, au bout d'un moment, il ajouta :

—Je lui parlerai de ce voyage.

Après le déjeuner, M. Rambert, à la faveur d'un rayon de soleil printanier, s'en fut au jardin fumer son cigare et y emmena sa fille.

—Je t'ai dit hier, commença-t-il, que si tu persistais à repousser l'idée d'un mariage prochain, tu resterais ici, mais j'ai réfléchi qu'il était peut-être indiscret de t'imposer si longtemps à mademoiselle de Sainte-Perelle.

—Elle s'est plainte de moi?fit Luce, inquiète. Oh! je ne crois pas que ma présence lui pèse, au contraire!...

— Je ne dis pas, mais, d'un autre côté, l'atmosphère dans laquelle tu vis ne te convient pas ; tu y as pris d'absurdes idées de célibat.

—J'y ai gagné?fit Luce, levant le doigt pour interrompre son père.

—Oui, en un sens, tu es plus sérieuse, mais avec ta diable de nature extrême, tu as dépassé la mesure, tu l'es trop maintenant.

—Vous êtes difficile à satisfaire, fit Luce, un peu moqueuse.

—Peut-être; en tout cas, je te trouve triste et cela me semble exagéré. Tu as fait une mauvaise action, tu la regrettes, c'est bien, mais c'est assez, il ne s'agit pas d'en faire pénitence toute ta vie.

—Oh! dit Luce, souriant, ce n'est pas cela, mais, ajouta-t-elle plus gravement, j'ai beaucoup réfléchi depuis près d'un an...

—Tu as bien fait, dit son père l'interrompant, pressé d'en finir, seulement cela suffit, maintenant, il faut te distraire. Que dirais-tu d'un voyage?

—Qui m'accompagnerait?

—Ta tante.

—Et où irions-nous ?

—Où tu voudrais.

M. Rambert vit bien que ce projet souriait à Luce; talonné par l'heure de son départ, il ne l'approfondit point davantage, mais chargea mademoiselle de Sainte-Perelle d'arranger les choses et reprit le train pour Paris.

Une quinzaine de jours plus tard, mademoiselle Philomène et sa nièce partaient pour la principauté de Lichtenstein, dans ce couvent de Gutenberg où Luce avait passé une année, qu'elle désirait revoir et montrer à sa marraine.

XXII

On avait vu, à Gutenberg, revenir Luce avec un effroi trop justifié, sans oser pourtant la repousser. La surprise de sa nouvelle manière fut si agréable aux bonnes sœurs et à leurs élèves qu'on voulut, le plus longtemps possible, jouir de son charme. Son aimable marraine ayant aussi conquis toute la communauté, on engagea les voyageuses à prolonger leur séjour qui, d'abord, ne devait être que de deux mois. Elles se laissèrent faire une douce violence.

Luce était heureuse dans ce milieu qui avait été le sien avant l'orage de sa vie, ce qui lui permettait d'évoquer des souvenirs auxquels cet orage n'était pas mêlé, et mademoiselle de Sainte-Perelle jouissait de la voir distraite et éloignée de l'inutile rêve qui l'assombrissait.

Leurs rapports avec la France n'étaient pas très fréquents. Lucè ecrivait environ tous les quinze jours à son père qui lui répondait exactement, mais des billets brefs, quoique affectueux, ne lui donnant aucun détail sur ce qui se passait autour de lui. Elle avait cessé toute correspondance avec ses amies de pension ou de Paris, dans ce détachement de toute affection, de tout souvenir, qui était sa note dominante. Mademoiselle Philomène ne recevait et n'écrivait guère que des lettres d'affaires. Le plus régulier et volumineux courrier qui parvint à Luce lui venait d'Aymeric.

La nouvelle de son départ avait atteint le pauvre garçon en plein cœur. La disgrâce de celle qu'il aimait malgré lui, d'une invincible passion, lui avait été d'abord très pénible, parce qu'elle l'éloignait de lui; mais, dans le désir de se guérir d'un amour qui ne pouvait lui amener que des déboires et des souffrances, il avait ensuite essayé de profiter de l'absence de Luce pour la chasser de son cœur; d'où le retard, puis la rareté de ses premières lettres. Pour s'en excuser à ses propres yeux, il se disait avec amertume que ce n'était point de lui que Luce, en le priant de lui écrire, désirait savoir quelque chose, mais des autres; qu'il ne remplirait, auprès d'elle, par une correspondance telle qu'elle le souhaitait que le rôle d'un intendant, chargé par un maître absent de lui donner des nouvelles de ce qui se passait chez lui. Et ce rapprochement, quand toute idée d'infériorité lui était si pénible, l'avait aidé à résister à la tentation d'entretenir souvent celle qui lui était chère. Il espérait ainsi en éloigner le souvenir...Mais l'insuccès de ses efforts, au bout de quelques mois, l'y fit renoncer, et il regretta alors ces silences qui avaient pu donner à Luce l'illusion de son indifférence, en même temps qu'il prit à tâche de les réparer. Que lui importait qu'elle lui eût permis de lui écrire pour une raison ou une autre?l'essentiel n'était-il pas cette facilité précieuse qu'elle lui avait accordée de se rappeler à elle et de recevoir, en échange, quelques mots de sa main! Comment avait-il été assez fou, assez orgueilleux, pour n'en pas profiter davantage et plus tôt?

Tous les obstacles qu'Aymeric cherchait à

opposer à sa passion pour Luce aboutissaient toujours à une défaite de ce genre.

Il écrivit donc environ deux fois par mois lorsque Luce était à Abbeville. Il se berçait alors de l'espoir que la séparation serait de peu de durée, et, qu'en retournant à la campagne, M. Rambert, jugeant sa fille assez punie, la rappellerait.

Le voyage que le "patron" fit à Abbeville le confirma dans ce sentiment; il crut que M.Rambert était allé porter à Luce une amnistie générale. Il aurait bien voulu l'accompagner, mais n'osa le demander, et s'en consola avec la perspective d'un prochain retour de la jeune fille. Lorsque M.Rambert, revenu à Paris, lui annonça qu'elle allait faire une absence de plusieurs mois, il fut anéanti . Son rêve, son beau rêve, déjà insaisissable de près, s'éloignait, s'éloignait de plus en plus jusqu'à s'évanouir, bientôt, et perdre toute forme tangible, pour ne demeurer plus qu'un souvenir.

Pour réagir contre les circonstances, il reprit sa plume, et, chaque semaine presque, Luce recevait une longue lettre spirituelle, bien tournée, où la tendresse se dissimulait sous une forme enjouée,—car il n'osait parler de son amour ignoré,—et qui lui était agréable par l'accoutumance qu'elle en avait. Elle n'aurait pas, précédemment, désiré ces lettres; maintenant, lorsqu'elles n'arrivaient pas régulièrement, il lui manquait quelque chose, tant l'habitude est une puissance!

—Aymeric n'a pas écrit cette semaine, disait-elle à sa marraine.

Celle-ci ne prenait point en mauvaise part cet-

te correspondance. L'intimité antérieure de Luce et d'Aymeric autorisait sa familiarité, Luce lui donnait à lire toutes ces lettres, irréprochables au point de vue des convenances. Et mademoiselle Philomène, qui n'y voyait qu'un lien quelconque rattachant sa nièce à la vie et au monde, en était plutôt satisfaite, car le découragement intime et persistant que la jeune fille, dès qu'elle oubliait le banal présent, montrait en parlant du passé ou en songeant à l'avenir, l'inquiétait fort.

Les lettres d'Aymeric à Luce plaisaient aussi à mademoiselle Philomène parce que, ramenant la pensée de sa nièce sur le milieu qui devait rester le sien, elles ne parlaient plus jamais de Germain. Mais, un jour, cette réserve fut rompue, et, après quelques phrases insignifiantes, Aymeric ajoutait :

"Puisque vous vous intéressez toujours à ceux que vous appelez, dans votre délicatesse exagérée, vos victimes, et qui, pourtant, ne font nullement pitié, je dois vous annoncer le complément de leur bonheur : une belle petite fille, née il y a deux jours, dans ce petit appartement de la rue Ponthieu qui, d'après le dire de Germain, que je vois quelquefois, est un Paradis terrestre. Vous voyez que vous n'avez pas à vous préoccuper du sort de ces heureux. Il en est un plus digne de compassion, c'est le mien loin de vous, mais vous ne semblez pas en prendre souci!..."

Et Aymeric continuait sur ce ton mi-tendre,

mi-plaisant qu'il avait toujours employé avec Luce, que son exagération même ne permettait pas de prendre au sérieux, que naguère la jeune fille entendait avec coquetterie, y répondant de même, tandis qu'à présent elle l'écoutait avec une gravité pleine d'infifférence, et ne ripostait plus.

La nouvelle que lui transmettait Aymeric, brutal rappel d'un souvenir qu'elle essayait de chasser, l'impressionna beaucoup. Elle en fut heureuse, pourtant, car elle approchait de la perfection proposée comme modèle par mademoiselle Philomène.

Elle se réjouit de savoir à Germain cette joie pure de la paternité, mais ne put se défendre d'un sentiment d'envie envers celle qui la lui avait donnée.

Oh! la fortunée Elise! épouse, mère et aimée. Aimée! le grand rêve irréalisé de la vie de Luce, aimée pour elle-même!

Elle ne l'avait jamais été, ne le serait jamais, plus misérable en cette pénurie que les plus pauvres; comblée des dons de la fortune, oui, mais déshéritée d'amour!...

Elle eut, à la suite de cette lettre, quelques jours mauvais. Mademoiselle de Sainte-Perelle, qui s'en aperçut, fit de nouveaux efforts pour l'arracher à elle-même. Elle l'emmena à Ragatz qui, en ce mois de juillet, battait son plein. Luce parut distraite et amusée. Mais lorsqu'elle rencontrait une jeune mère avec son enfant, ou une belle nounou enrubannée, ses yeux se remplissaient de larmes, témoignant qu'elle n'avait pas oublié.

L'époque présumée pour le retour en France de mademoiselle de Sainte-Perelle et de sa nièce était déjà dépassée, que Luce ne semblait point songer au départ. Leur séjour à Gutenberg était sans cesse coupé par de fréquentes et jolies excursions dans ce pays ravissant, pittoresque par excellence, qui les charmait toutes deux. Mademoiselle Philomène qui, n'ayant jamais voyagé, était partie avec une secrète appréhension, était maintenant aussi enchantée que sa filleule de leur déplacement et non moins brave et experte pour les petites difficultés ou les mêmes périls, qu'à distance, elle s'exagérait. Elle jouissait beaucoup, dans la simplicité de son âme restée enfantine, de toutes les merveilles de la nature qui lui étaient révélées et Luce était heureuse de son plaisir. Aussi parcoururent-elles une grande partie de la Suisse pour ne revenir à Gutenberg qu'en automne.

Alors, mademoiselle de Sainte-Perelle parla de départ, mais, dès les premiers mots, elle vit les yeux de Luce s'emplir de larmes.

— Marraine, lui dit-elle, je vais vous sembler une ingrate, mais, je vous en prie, partez seule, laissez-moi... Depuis ce... que vous savez, je n'ai jamais eu, autant qu'en cette solitude, la paix de l'âme et le repos du cœur. Il me semble que je les perdrai en m'en allant. Et ils me sont si doux! J'essaie d'oublier, si j'y réussis, ce ne sera qu'ici, je vous en prie, ne m'emmenez pas.

Mademoiselle Philomène, fort perplexe, consulta son beau-frère. Celui-ci, ignorant le fond des choses, lui répondit qu'elle était en tout ceci meilleur juge que lui-même, mais que, si Luce n'était pas disposée à se marier encore, il

lui importait peu qu'elle demeurât quelque temps en Autriche. Qu'à tout prendre même, cela valait peut-être mieux ainsi, pour elle, que de revenir en France où sa présence lui attirerait des demandes en mariage dont les refus injustes pouvaient nuire à son avenir. Il ajoutait que "cette nouvelle lubie" de Luce, qui permettait à sa dévouée marraine de prendre un peu de repos, et de s'accorder une liberté chèrement gagnée, aurait aussi, à ses yeux, ce bon côté, et il s'offrait, si mademoiselle de Sainte-Perelle ne voulait pas revenir seule, à aller la chercher, ou à envoyer Aymeric au-devant d'elle.

Devant cette réponse, mademoiselle Philomène renonça à contrecarrer les désirs de sa filleule. Restait seulement à décider ce qu'elle allait faire... Quoiqu'elle se trouvât très bien à Gutenberg, sous tous les rapports, la pensée de sa maison paisible, de son petit domaine abandonné àla surveillance d'une servante, l'attirait... elle y avait tant de douces habitudes! tant de modestes, mais précieux souvenirs!... Seulement quitter Luce, sa chère Luce, à laquelle elle était chaque jour plus attachée, Luce, qui devenait, peu à peu, par l'influence qu'elle avait prise sur elle, l'enfant de son cœur et de son esprit!... Puis l'abandonner à ses secrètes pensées, à sa tristesse ignorée, à son découragement intime et caché? Le séjour seul de Gutenberg ne suffisait pas à sa cure morale, il fallait aussi une douce et discrète tendresse, pour panser les plaies récemment fermées de son cœur endolori. Mademoiselle Philomène se rendit compte que son enfant chérie avait encore besoin d'elle, alors, elle n'hésita plus:

— Je reste avec toi, dit-elle à Luce.

— Ah! fit celle-ci dans un élan de joie attendrie et sincère, je n'osais pas vous le demander. mais, vous ici, rien ne me manquera de ce qui peut encore m'être donné en fait de consolations et de douceurs... Seulement, pour vous, c'est un si grand sacrifice... Marraine, je ne vous méritais pas!...

L'hiver passa vite. Luce s'était adonnée à l'étude de l'allemand, de la peinture. Elle y mettait l'ardeur que comportait sa nature et y réusissait. Son humeur était chaque jour plus agréable, plus égale, plus enjouée même, quoique sans véritable gaieté. La mélancolie voilait toujours son âme. Elle ne parlait plus de la France, et semblait l'avoir oubliée toute, sauf son père, avec qui elle entretenait d'affectueux rapports, et Aymeric, dont la constance épistolaire ne se lassait pas, et qu'elle récompensait par quelques brèves et amicales réponses.

Lorsque revint le printemps, il ne fut pas question d'enlever Luce à sa magie, si puissante en ces beaux pays de montagnes. Elle recommença, avec mademoiselle de Sainte-Perelle, ses excursions, les étendit même jusqu'à la partie de la Suisse qu'elles n'avaient point encore vue; et, vers l'automne, mademoiselle Philomène vit sa nièce se disposer à reprendre ses quartiers d'hiver, sans même songer au départ...

Alors elle s'alarma gravement et l'écrivit à son beau-frère.

"Je crains, lui dit-elle, que nous ne puissions plus arracher Luce d'ici. Non seulement elle ne parle pas de partir, mais je sais que, si je m'en

vais, elle ne me suivra pas. Il est temps, pour la ravir à une vie qui lui plaît temporairement, mais qui n'est point celle qui lui convient, que vous fassiez acte d'autorité et la rappeliez, non pas seulement en France, où elle pourrait vivre de nouveau près de moi, mais à Paris ou à Braulx, chez vous, chez elle, où elle reprendra la place qui lui appartient. Pardonnez-moi d'insister et croyez-moi, il y a urgence."

Effrayé par ce cri d'appel, M. Rambert écrivit à sa fille, par retour du courrier, une lettre à la fois impérative et affectueuse en laquelle il lui disait que, trop longtemps privé d'elle, et sachant que l'heureuse modification de son caractère permettait de recommencer, sans péril, la vie de famille, une première fois interrompue par sa faute, sa volonté expresse était qu'elle revînt auprès de lui.

Il ajoutait que, s'il lui déplaisait de faire à Braulx une installation temporaire, il suffisait qu'elle vînt le rejoindre à Paris, mais qu'elle y fût pour le 1er janvier. Et il l'engageait à quitter de suite les montagnes de l'Autriche, pour attendre, dans un climat plus tempéré, ou à Abbeville, le moment d'arriver près de lui.

Devant cette injonction formelle, Luce ne résista pas.

— Il fallait bien que cela arrivât un jour ou l'autre, dit-elle à sa marraine, je ne pouvais m'éterniser ici... Je partirai donc, mais je reviendrai...

XXIII

Le 1er janvier trouva Luce et sa tante à Paris, réunies à M. Rambert. Elles étaient venues à Abbeville attendre son installation et, dès qu'il les prévint que c'était chose faite, elles arrivèrent.

Le baron accueillit sa fille avec joie. Mademoiselle Philomène l'avait inquiété à son sujet. Un moment, il avait craint qu'elle refusât de quitter Gutenberg, et la pensée qu'une sévérité trop grande l'avait peut-être privé d'elle, pour toute la vie, lui avait été d'autant plus pénible qu'à mesure qu'on avance en âge, la solitude, souvent plus complète et plus fréquente, pourtant, coûte davantage...

Mais ses craintes étaient vaines; Luce, en fille soumise, avait obéi à son désir et lui était revenue assagie, avec un je ne sais quoi de réservé et de pondéré qui lui donnait confiance en sa conversion, en même temps qu'une note d'originalité délicate, fruit de son long séjour à l'étranger, la rendait particulièrement séduisante.

Sa beauté s'était encore développée et était vraiment radieuse. Aymeric, dès le premier revoir, en avait été affolé, mais il n'en avait rien osé montrer, et ne s'était plus permis, avec Luce, la cordiale familiarité d'autrefois. Elle lui en imposait, maintenant, par son maintien un peu fier, sa gravité un peu hautaine, et sa jeunesse mûrie qui lui créait une réelle person-

nalité devant laquelle il se sentait tout intimidé.

Ce fut, du reste, l'effet général qu'elle produisit dans le monde où, sans se faire prier, elle retourna dès son arrivée. On oublie vite, à Paris, et avec ces deux hivers passés sans la voir, on ne se souvenait plus guère d'elle. Mais, la retrouvant, on ne lui marchanda pas les succès auxquels on l'avait accoutumée, et que son charme et sa beauté justifiaient mieux que jamais.

Ayant acquis plus de sérieux et, avec l'âge, plus d'importance, elle était maintenant la vraie maîtresse de la maison de son père, l'aidant à recevoir et recevant elle-même avec une grâce parfaite.

Avec l'autorité qu'elle avait prise, son indépendance s'était aussi affirmée. Elle n'allait point dans le monde et ne faisait point de visites sans son père ou sa marraine; mais, lorsque cette dernière était retenue, elle accueillait seule ses visiteurs aussi bien d'un sexe que de l'autre, et sortait habituellement en voiture pour faire ses courses, se rendre à l'église ou se promener, sans être accompagnée.

L'état de santé de mademoiselle de Sainte-Perelle avait été pour quelque chose dans cette habitude promptement adoptée. Ses bronches délicates, accoutumées, depuis dix-huit mois, à l'air pur des montagnes, s'étaient, au premier brouillard humide, à la première atteinte de la froidure parisienne, révoltées contre le nouveau régime qu'on lui imposait. Force donc avait été à mademoiselle Philomène, bien qu'elledétestât s'occuper d'elle-même et en occuper les autres,

de rester souvent au logis et de prendre mille précautions.

— Ma pauvre chérie, dit-elle, désolée, à Luce, vois, je ne puis plus t'être bonne à rien!...

— Allons! allons! répondit celle-ci, remettons les choses au point; vous ne pouvez pas courir derrière moi à la pluie, au vent, à la neige, et encore ne sera-ce que temporaire; mais, ici, oseriez-vous dire que vous m'êtes inutile?

— Mais qui t'accompagnera?

— Dans le monde, mon père. Pour les courses, je sortirai seule en voiture. Grâce à Dieu, j'ai passé l'âge des lisières!

— Mais que dira-t-on?

—Ce que l'on voudra, répondit Luce qui avait conservé du passé une entière indifférence pour l'opinion en général; rassurez-vous marraine, les temps ont bien changé, et les Américaines nous ayant donné le bon exemple, bien des jeunes filles de ma connaissance usent de la même liberté.

Pour calmer ses scrupules, mademoiselle de Sainte-Perelle en référa à l'autorité de son beau-frère.

— Mon Dieu, répartit celui-ci, je ne vois pas grand mal à ce que Luce sorte seule en voiture; ce n'est plus une petite fille, ni, ajouta-t-il en riant, une folle fille; mais, pourtant, Philomène, si vous jugez qu'une femme de chambre doive la suivre...

— Pas de femme de chambre, s'écria Luce, surtout pas! C'est mettre sur mon dos l'étiquette de mon célibat. En me voyant passer, qui peut savoir si je suis mariée ou non? Alors je puis jouir de la liberté accordée aux jeunes

femmes, sans crainte d'être remarquée. Tandis qu'à me voir accompagnée d'une domestique, il sera aisé de deviner que je n'ai point le sacrement, et de s'étonner de mon indépendance.

— C'est assez vrai, dit mademoiselle Philomène, mais, en tout cas, ne fais point seule de courses lointaines, ni trop prolongées; attends que je sois guérie.

— Oh! soyez tranquille! fit Luce gaiement, et si j'ai par hasard à m'égarer dans les quartiers éloignés, eh bien! je requerrai monsieur le secrétaire particulier, qui me sera un protecteur sérieux, n'est-ce pas, Aymeric?

Le jeune homme, présent à l'entretien, acquiesça volontiers à cette demande et, pourtant, un amer sourire plissa ses lèvres. Pour Luce, il ne comptait toujours pas... Et c'était pour cela, sans doute, qu'elle ne devinait point un amour qu'il lui était interdit de lui avouer, mais qui, persistant à travers les absences, les longues indifférences et l'inconscient dédain, plus que jamais lui emplissait le cœur. Il commençait même à souffrir grandement du silence auquel il était condamné. Que serait-ce le jour où Luce appartiendrait à un autre! Et il avait beau vouloir en repousser la vision, ce jour approchait, M. Rambert ne lui avait pas caché qu'il espérait marier Luce cet hiver.

Il ne put se tenir de lui en parler.

Un jour qu'ils étaient seuls dans le petit salon où Luce, toujours occupée maintenant, travaillait sans relâche à des vêtements d'enfants pauvres, il lui dit:

— Quelles sont les personnes qui dînent demain?

Le lendemain était un lundi, jour de l'hebdomadaire réception.

— Je ne sais au juste, dit-elle, il y a eu des refus, des invitations de la dernière heure, mais mon père m'a prévenue que nous serions seize.

— Et dans le nombre, combien de prétendants? demanda Aymeric, railleur.

— Mettons un ou deux, pour être exacte, répondit-elle gaiement.

— Et sur ces deux, l'élu, peut-être?

— Cela non, sûrement non.

— Son tour viendra, pourtant, fit Aymeric, avec une invincible mélancolie, le patron compte vous marier avant Pâques.

— Il a mal compté, dit-elle, un peu triste à son tour.

— Vous ne voulez donc pas vous marier? dit Aymeric avec le secret espoir d'une négative réponse.

— Non, dit-elle,— et elle reprit avec plus de fermeté: — Non, je ne veux pas me marier sans amour, ni être épousée pour mon argent. Pour entrer en ménage, il me faudrait pourtant passer par ces deux conditions, et je n'y consentirai jamais. Je ne suis aimée de personne...

— Qu'en savez-vous? dit Aymeric, frémissant, son secret sur les lèvres.

— Oh! soyez tranquille, je suis bien renseignée, je sais que personne ne me recherche par affection, ce n'est point Luce, la femme qui pourrait être aimante et dévouée, que l'on convoite, c'est mademoiselle Millions et sa dot.

— Pas tout le monde, dit encore Aymeric.

— Tout le monde, affirma Luce, ou bien si, par hasard, dans le tas, il était un homme qui

eût vraiment quelque sentiment tendre pour moi, j'ai vu, autour de ma personne, tant de vénalité, que je n'y croirais pas, je n'y pourrais pas croire! Je présumerais toujours que c'est une comédie destinée à obtenir plus aisément ma main et ma fortune.

Ces paroles refroidirent singulièrement l'enthousiasme d'Aymeric et refoulèrent, dans sa gorge émue, le secret qu'il avait failli laisser échapper.

— Alors, ma pauvre Luce, dit-il avec découragement, la situation est inextricable.

— Inextricable, je le sais bien, fit-elle avec calme; aussi, vous le voyez, je m'y résigne, j'arrange ma vie. Les heures les plus difficiles en sont déjà passées. Bientôt je ne serai plus à marier, le monde et mon père me laisseront tranquille dans cette indépendance vers laquelle je m'achemine tout doucement.

— Et vous croyez, demanda Aymeric, que votre père prendra son parti de votre décision?

— Pourquoi non, dit Luce, en quoi le molesterait-elle? Tantôt je resterai près de lui, tantôt je voyagerai. J'espère n'être plus jamais un souci pour lui. Je ne suis déjà pas bien gênante, presqu'une vieille fille... lorsque je le serai tout à fait, ce sera mieux encore.

Et Aymeric n'ajouta rien, heureux, au fond du cœur, du sentiment de Luce qui, si elle y persistait, ne lui laisserait espérer aucune joie mais lui épargnerait de cuisantes tortures.

Cette conversation avait-elle réveillé les souvenirs de Luce? On la vit s'attrister de nouveau et si, ne l'approchant guère qu'aux heures de sa vie mondaine—où elle prenait, comme

elle le disait pittoresquement, son harnais de luxe: toilette de convention et sourire de commande,— son père n'en fut pas autrement frappé, mademoiselle Philomène, qui l'observait sans cesse, le remarqua.

Luce, dans un esprit d'expiation et de charité, travaillait presque toujours pour les œuvres pieuses. A un moment, elle broda une merveilleuse layette.

— Pour qui ce chef-d'œuvre? lui demanda mademoiselle Philomène, ce n'est pas pour la crèche de sœur Marthe? Ce n'est point pour des pauvres que tu prends tant de peine?

— Si, dit Luce, il n'y a rien de trop beau pour les pauvres de Jésus-Christ.

— Assurément, répliqua mademoiselle Philomène, mais il y a une manière plus juste de comprendre la charité. Elle doit donner aux misérreux le nécessaire, non point le luxe du superflu. Trois layettes complètes et ordinaires ne te demanderaient pas plus de peine, de temps, ni d'argent que celle-là. Crois-tu donc qu'il ne vaudrait pas mieux vêtir trois pauvres de Jésus-Christ que d'en couvrir un seul de ces dentelles fragiles, de ces broderies superflues?

— Vous avez toujours raison, marraine.

— Alors pourquoi ne point me croire?

— Voilà... c'est que j'ai grand plaisir à faire ce chef-d'œuvre, comme vous dites... Il me semble que je travaille pour un petit enfant que je ne connais pas, que je ne verrai jamais, auquel je ne pourrai jamais rien offrir et que, pourtant j'aimerais bien... Aussi je me plais à faire cette layette comme pour lui et à la donner en son nom.

— Luce, dit sévèrement madamoiselle Philo
mène qui avait compris, ce n'est point là ce qu
tu m'avais promis?

— Que voulez-vous? fit la jeune fille se levant
jetant son ouvrage sur le canapé et marchan
dans l'appartement sous l'empire d'une violent
émotion, l'air de Paris ne m'est pas bon:
fait évanouir, comme le soleil les nuages, tou
tes mes résolutions... Il me ramène, avec la mé
moire de ce que je suis, la pensée de ce que j
pourrais être, ici même, de ce que sont, à que
ques pas d'ici, ceux que j'envie... J'ai l'air ca
me, je ne le suis point. J'ai l'air gai, personn
n'est plus triste que moi. J'ai l'air résigné, e
une révolte gronde au fond de moi-même, ré
volte contre ma vie, vide, inutile et niaise, san
but, sans espérance, sans amour! Avec ce qu'o
appelle ma beauté, avec ma fortune, avec m
jeunesse, il n'est pas une créature plus miséra
ble que moi. Vous savez, Céline, cette femme d
chambre qui vient de me quitter pour épouse
le second cocher? eh bien, elle aussi, je l'envie
si je pouvais , je troquerais ma destinée contr
la sienne. Elle est heureuse, elle aime, elle pré
side à son entrée en ménage; viennent ensuit
peine, douleurs, elle aura toujours eu dans s
vie une heure d'illusion, d'énivrement, de joi
qui, à moi, m'est refusée. Savez-vous pourquo
je l'ai renvoyée? pour ne pas avoir sous le
yeux, àtoute heure, le spectacle de son bonheu
qui m'aurait fait mal. Ah! je n'étais point fa
te pour cette vie sans tendresse, pour cette ex
istence de vieille fille qui sera la mienne, car j
la préfère encore à l'enfer d'une union sans in
timité et sans amour.

Mademoiselle de Sainte-Perelle l'avait laissée arler et un triste sourire plissait ses lèvres. Avait-elle été faite, elle, pour cette même vie de ieille fille qu'elle menait avec tant de dignité t de courage? Et elle ne l'avait point choisie, lle lui avait été imposée par la privation de ette fortune qui, accordée à Luce, semblait tre, au contraire de sa tante, l'obstacle à son onheur.

Après avoir, par un temps de silence, permis l'exaltation de la jeune fille de s'apaiser, sa arraine reprit avec fermeté:

— Ne calomnie pas ta destinée, Luce, il en st de plus pénibles, car elle ne dépend que de oi. Il t'est possible de te marier, d'être aimée, eureuse.

— Non, interrompit Luce avec violence, car le eul homme qui me plaisait n'est plus libre, et n'en est point d'autre m'aimant assez pour ne le faire oublier.

XXIV

A présent Luce est plus gaie; après une périoe sombre, on l'a vue, sans motifs apparents, e reprendre à la vie et la trouver meilleure. n dirait qu'un intéret nouveau est né en elle, our la lui embellir. Pourtant son enjouement st intermittent, il semblerait qu'il subit l'acion de la température. Les jours de soleil, dès e matin, on la voit animée et joyeuse; sitôt le

déjeuner, elle sort en voiture, seule comme toujours maintenant, depuis la conquête de son indépendance. Elle dit qu'elle a besoin d'air, que ce début de printemps lui donne envie de respirer une atmosphère plus pure, et elle se fait conduire aux Champs-Elysées. Pour quatre heures, elle est toujours rentrée, prête à accompagner son père dans ses visites, au Bois, où il lui plaît; ou à recevoir ses amies, et son humeur joyeuse persiste jusqu'au soir. Mais que le temps se couvre, que le ciel gris et bas charrie des nuages de neige ou de pluie, l'humeur de Luce lui ressemble, et, sous l'empire d'une contrariété secrète, devient sombre comme lui. La jeune fille refuse de sortir et est triste toute la journée.

Mademoiselle Philomène a parfaitement remarqué ces variations, et elles l'inquiètent. Evidemment, c'est de ses promenades que Luce rapporte la gaiété dont l'attente même lui en donne déjà, mais où va-t-elle et que fait-elle?

Pour le savair, mademoiselle de Sainte-Perelle a, par la femme de chambre, fait interroger indiscrètement le cocher: on va aux Champs Elysées, mademoiselle fait attendre à un point qu'elle désigne, et se promène un peu à pied.

Mademoiselle Philomène n'osa jamais demander si c'était seule, mais, faisant violence à son rhume, un jour de beau temps, elle dit à sa nièce, au moment même où cell-ci allait monter en voiture:

— Ma longue réclusion me fatigue, et ce soleil me tente, je t'accompagne.

Luce parut contrariée, mais ne s'y opposa point. Lorsqu'elles furent installées dans le joli

coupé mauve, le valet de pied demanda les ordres.

— Aux Champs-Elysées, comme d'habitude, dit-elle.

Obéissant sans doute aux ordres antérieurement reçus, le cocher enfila l'avenue, en prit la droite et marcha au pas jusqu'à un endroit convenu d'avance où il s'arrêta, et le valet de pied revint encore à la portière.

— Retournez à l'hôtel, lui dit Luce.

— Pourquoi s'arrête-t-il là? demanda mademoiselle de Sainte-Perelle.

— Parce que, d'ordinaire, je choisis ce lieu assez désert pour descendre et marcher un peu.

— Que je ne t'en empêche pas! Je t'attendrai en voiture.

— Non, pas aujourd'hui; d'abord, pour une première sortie, c'en est assez, marraine, vous devez être prudente.

Et l'on revint sans que mademoiselle Philomène eût rien remarqué d'anormal. Elle avait seulement vu, aux Champs-Elysées, Luce se pencher vers la vitre close pour regarder les jolis bébés élégants, qui, sous la garde des riches nounous, faisaient des petits pâtés de sable, ou dormaient dans leurs mignonnes voitdres, et, à ce spectacle, mademoiselle Philomène, était-ce une illusion,— avait cru deviner une larme dans les yeux plus brillants que de coutume de sa filleule.

Cette promenade, malgré les précautions de Luce, ne réussit pas à mademoiselle de Sainte-Perelle. Sans doute les giboulées de mars avaient mis dans l'air une humidité dangereuse qui atteignit sa gorge et sa poitrine mal gué-

ries, et elle fut de nouveau condamnée à une sévère réclusion dont Luce ne parut point autrement fâchée, mais qui contraria énormément la malade.

Elle sentait qu'un secret, dont l'indéniable influence pouvait devenir dangereuse, planait sur sa chère nièce en ce moment, et n'osant confier ses soupçons si vagues à son beau-frère, elle restait inquiète et désolée de son impuissance.

Qu'eût-elle dit s'il lui avait été donné de suivre secrètement Luce?

Elle l'eût vue, par une matinée de soleil, vêtue d'un costume noir, simple et uni, aller en voiture jusqu'à l'endroit des Champs-Elysées où, l'autre jour, le cocher s'était arrêté Il fit encore de même et, cette fois, Luce descendit, puis ayant ordonné qu'on l'attendit beaucoup plus bas, elle revint sur ses pas, rapidement, jusqu'a un cercle formé par des nounous enrubannées, qui soignaient tout un petit peuple de bébés. Parmi eux, elle s'orienta et vint droit à une ravissante fillette d'environ dix-huit mois, dont les cheveux bruns, bouclés,et les yeux noirs, sous la grande capeline Greenway ourlée de cygne, faisait le plus heureux contraste. Elle l'embrassa.

—Bonjour, chérie, dit-elle, on ne reconnaît plus sa mie?

L'enfant accoutumée sans doute à son gracieux visage, lui tendit les bras en poussant de ces petits cris encore inarticulés, auxquels les mères savent trouver un sens.

Luce, ravie d'être reconnue, l'embrassa de nouveau avec passion, puis, prenant l'enfantin

langage qui semble nous rapprocher des jeunes être à qui nous l'adressons, elle lui dit:

—Ménette a été sage depuis que sa mie ne l'a vue, elle n'a pas été malade, pas enrhumée? Pas bobo, dis, chérie ?

Et la petite fille, mal affermie sur ses jambes mignonnes et encore trébuchantes, fort occupée à remuer, avec une légère pelle de bois, quelques menus cailloux, répéta gravement :

—Pas bobo!

Alors Luce s'amusa avec elle, lui tendant de petites pierres qu'elle mettait, l'une après l'autre, dans un sceau minuscule, et quand il était plein, Luce le renversait par terre, aux grands éclats de rire de la fillette. Le temps passait et ni l'enfant ni la jeune fille ne se lassaient de ce jeu. Tout en s'y livrant, cette dernière causait avec la nourrice qui, elle aussi, semblait la connaître.

—Elle n'a rien eu, la mignonne, je la trouve un peu pâle? disait-elle.

—Non, madame, non, répondait la bonne; seulement, ces jours-ci, il a fait mauvais, on n'a pas pu la sortir, et, voyez-vous, ces anges-là c'est comme les plantes du bon Dieu, pour fleurir, il leur faut de l'air et du soleil.

—Et puis l'appartement de ses parents n'est pas grand, ni bien aéré peut-être?

—Ah bien oui! une coque de noix, nous y sommes quasiment l'un sur l'autre, et c'est ça qui ne vaut rien à la petite! Monsieur parle d'en changer, il en a même un en vue, mais madame dit qu'il est trop cher.

Luce se fut éternisée avec sa petite amie, mais la raison, comme la prudence, le lui défen-

dait. Elle se leva, embrassa la fillette, qui, voyant partir sa compagne de jeu, eut une petite moue bien près des larmes. Luce, attendrie, était prête à se rasseoir, ne savait pas s'en aller...

—Amusez-la un peu, nounou, dit-elle enfin je m'esquiverai pendant ce temps-là.

Elle le fit et, lui jetant avec les doigts un baiser :

— A demain, Germaine, lui dit-elle.

Et elle alla très vite rejoindre sa voiture.

Cette jolie petite Germaine que Luce aimait tant était la fille de Germain Danglefer.

Luce l'avait su par hasard.

Un jour qu'elle se promenait aux Champs-Elysées, contemplant dans son désœuvrement tous ces bébés qu'elle aimait, elle eut la pensée que l'enfant de Germain devait avoir à peu près cet âge-là et, avec plus d'intérêt, elle regarda les minois roses, enfouis sous les dentelles ou les fourrures des grands chapeaux protecteurs. Devant l'un d'eux, elle s'arrêta, immobilisée par une ressemblance: cette petite fille, qui s'essayait à marcher avec sa nourrice, avait les yeux, les admirables yeux noirs de Germain Danglefer. Etait-il possible que ce fût sa fille? Tout son cœur lui criait oui. Elle doutait, cependant, et n'osait poser une question...

Le bébé, las, voulait se faire reprendre par sa nounou, et celle-ci, avec son accent traînard de femme du peuple, lui résistait :

—Non, vous n'êtes pas fatiguée, non, c'est une grande fille que Germaine.

Luce alors ne douta plus, elle s'avança et, s'adressant à la nourrice :

—La belle petite fille! quel âge a-t-elle?

—Elle aura deux ans aux cerises, madame.

C'était bien cela...

Luce essaya d'apprivoiser le bébé par des caresses et des sourires; sa bonne regardait sans défiance cette belle dame élégante, et, tout en jouant avec l'enfant, la jeune fille disait :

—Vous venez ici souvent?

—Tous les jours quand il fait beau. Monsieur tient beaucoup à ce que la petite prenne l'air, alors, sitôt le déjeuner, je viens avec elle.

—Vous demeurez loin?

—Oh! non, rue de Ponthieu.

Ce fut pour Luce une certitude de plus, pourtant elle ajouta :

—La mère de cette enfant ne s'en occupe donc pas qu'elle ne la promène pas elle-même?

—Oh! si, elle s'en occupe! mais elle est un peu souffrante, la marche la fatigue et monsieur, qui a tant de soin d'elle, ne veut pas qu'elle sorte. Comme on a confiance en moi, on m'envoie avec Bébé. On peut être tranquille, du reste, ce n'est pas moi qui lui manquerai à cet agneau!

Luce ne retint qu'une certitude de tout cela, c'est qu'elle était libre de voir tous les jours l'enfant de Germain, et ce fut pour elle une joie profonde. C'était quelque chose de lui qu'elle pouvait aimer sans mal faire, dont elle pouvait jouir sans scrupule, à qui elle pourrait procurer en secret quelques douceurs...Ce fut tout de suite dans sa vie désemparée un but nouveau, un intérêt inattendu. Elle s'y attacha avec la passion qu'elle apportait à tout et se mit à aimer follement, de toutes les tendresses sans emploi de son cœur vide, cette innocente petite fille

Les enfants,—comme les jeunes animaux dont une sorte d'instinct les rapproche au début de l'existence,—sentent vite, avant même de le savoir, qui les aime. Ils sont attirés vers les jeunes et jolis visages, mais surtout vers ceux où leurs yeux de candeur devinent, sans la comprendre, de l'affection. Luce, réunissant ce double attrait, eut bientôt fait la conquête de la petite fille, et ce fut pour elle une satisfaction douce à en pleurer le jour où Germaine la reconnut et lui tendit les bras.

Pourtant, elle n'en montra trop rien, voulant conserver sa joie et, pour cela, prudente. Chaque jour où le temps lui faisait espérer de rencontrer la petite Germaine, elle venait aux Champs-Elysées, la mangeait de baisers et de caresses, mais ne restait point longtemps pour ne pas éveiller les soupçons de la nounou. Jamais elle ne lui posait une question, elle semblait ignorer le nom des parents de Germaine,et ne pas se soucier de l'apprendre, mais jamais, non plus, elle ne dit rien pouvant renseignèr la bonne sur sa propre personnalité.

Celle-ci était visiblement intriguée et cherchait à interroger Luce, mais cette dernière répondait si évasivement que cela ne l'encourageait pas à continuer. Puis, elle ne voulait pas mécontenter la dame, car lui ayant raconté que, pour élever la petite Germaine, et dans le but de gagner un peu d'argent, elle avait quitté son mari et ses trois enfants, celle-ci lui avait mis dans la main un louis, lui disant de le leur envoyer. Et comme cette charitable offrande avait été renouvelée, la nourrice ne se souciait pas, pour satisfaire une curiosité évidemment déplai-

sante à celle qui en était l'objet, de tuer la poule aux oufs d'or.

Un jour, la nounou raconta à Luce que c'était le lendemain la fête de sa petite amie. Elle se nommait Germaine-Joséphine, du nom de son père et de celui de sa grand'mère, sa marraine. Mais bien qu'on lui donnât habituellement le premier, sa grand'mère, qui eût préféré qu'elle portât le second, avait tenu à ce qu'on choisît, pour sa fête, le 19 mars, jour de la sienne.

—Alors, continua la nounou, demain nous ne viendrons pas parce que les parents de madame dînent à la maison. Et c'est Germaine qui va être contente! Sans doute que pour la deuxième fois qu'on lui souhaite la fête, elle va avoir de jolis cadeaux? Pauvre Ménette! cela lui fera plaisir, elle n'a pas de jouets du tout, du tout! Monsieur et madame sont fort économes, ils lui donnent tout ce qui est nécessaire, tout ce qui peut lui faire du bien, lui être utile, mais pour le reste, elle n'est pas gâtée.

Luce avait entendu tout ce verbiage sans l'interrompre, mais lorsque, ayant quitté l'enfant, elle remonta en voiture, elle jeta à son valet de pied l'adresse d'un marchand de jouets et là, incapable de résister à la tentation de faire plaisir à celle qu'elle appelait sa chérie, elle choisit les joujoux les plus élégants, les plus nouveaux, les plus ingénieux, vida, pour les payer, sa petite bourse aux maillons d'or, qu'elle avait largement garnie en prévision d'autres emplettes, et, donnant l'adresse de mademoiselle Germaine Danglefer, ordonna qu'on y porta le paquet le lendemain matin, puis rentra, enchantée d'avoir pu, malgré eux, faire quelque chose pour

Germain et sa femme en la personne de leur enfant.

XXV

Pour un jour, celui de la fête de sa fille, Germain s'est donné congé, il n'ira pas à son bureau, il déjeunera avec sa femme et l'aidera à organiser leur petite réception du soir, car une nouvelle future maternité l'éprouve un peu. Germain est heureux, bien heureux, entre son Elise tendre, dévouée, fidèle, et sa jolie fillette. Sa vie modeste de labeur est celle qu'il avait rêvée il n'en souhaite point d'autre; il espère, par son incessant travail, améliorer le sort de sa famille et faire une position à ses enfants; c'est là toute son ambition.

Il ne regrette pas positivement l'usine de Braulx, mais il regrette l'existence calme et douce, qu'une fois mariée, il aurait eu dans ces paisibles campagnes du Nord, car il n'aime pas Paris Il regrette aussi M. Rambert, si juste, si bon, auquel il s'était attaché, et, malgré lui, un sentiment de rancune subsiste en son cœur contre la méchante femme qui a bouleversé ses projets et sa vie. Le sérieux préjudice qu'elle a causé subsiste toujours; l'oncle d'Elise n'ayant point pardonné, et M. Bréchard, bien qu'ayant retrouvé une position, étant privé de la retraite qui, bientôt, lui eût appartenu.

Germain sait par Aymeric que Luce n'est pas

mariée, mais c'est à contre-cœur qu'il l'a appris; il ne veut pas entendre parler d'elle et a même prié M. de Lenmarc'h de ne plus le faire, ce souvenir ne pouvant que lui être désagréable. Et quand Aymeric, prenant la défense de celle qu'il aime, lui assure que Luce a bon cœur, Germain, avec un ricanement d'amertume, répond:

— Je suis payé pour savoir le contraire.

Il est midi, le modeste déjeuner est servi dans l'exiguë salle à manger; le timbre de la porte a retenti et la bonne à tout faire entre, portant un énorme paquet.

— Pour mademoiselle Germaine Danglefer, dit-elle.

—Qu'est-ce que cela? font les parents vive-intrigués.

—Une surprise?dit Elise.

—Une gâterie?dit Germain.

Et il coupe les ficelles avec son couteau de table, puis il déballe avec précaution. Germaine dans son petit fauteuil, devant l'assiette de métal et la timbale qu'on confie seuls à son inexpérience, ouvre de grands yeux. Sa nourrice entre à son tour, apportant une soupe qui, d'ordinaire, n'est point mangée sans difficultés, mais toutes les facultés du petit être mobile tendues vers cette chose neuve: un gros paquet qu'on développe, Germaine mange la panade, machinalement, sans même s'en apercevoir.

Cependant Germain vient de mettre à jour un socle de velours sur lequel valsent des poupées vêtues de satin. Il a remonté le ressort, une musique se fait entendre et, se tenant par la taille, les pantins, avec des airs pâmés à mourir de rire, tournent en cadence.

D'abord surprise, Germaine, maintenant, veut les avoir; elle tend désespérément ses petits bras vers le jouet scintillant, repousse la cuiller que lui présente nounou, et en renverse le contenu sur sa serviette où danse aussi un bébé brodé au coton rouge.

Mais voici un mouton qui vient de surgir de la boîte magique, un mouton qui bêle et qui marche! puis une poupée, mais quelle poupée? aussi grande que Ménette, une vraie "petite sœur" Et cette "arche de Noé"! et cet automobile qui roule tout seul! Que reste-t-il au fond?... Ah! un ballon, un magnifique ballon multicolore.

Ménette n'y tient plus, elle a profité d'un instant d'ébahissement de nounou, a glissé sous la planche qui ferme son petit fauteuil, et à terre, maintenant, au milieu de toutes ces merveilles, trébuchant dans l'emballage, touche l'un après l'autre, mais avec timidité encore, le mouton, cette bête extraordinaire que ses yeux de petite Parisienne n'ont jamais contemplée, puis la belle poupée aux cheveux d'or, la boîte d'animaux, l'automobile, le ballon, et même les valseurs qui, au son du même refrain, tournent toujours.

Germain et sa femme restent interdits. Un cadeau modeste, il eût été permis de l'attribuer à un de leurs nombreux amis, mais cet envoi princier?

Ils regardent l'adresse, fouillent l'emballage, y cherchent une carte qui n'y est point. D'où cela peut-il venir? Il n'y a point d'erreur, pourtant, c'est bien pour mademoiselle Germaine Danglefer.

Germain prend l'adresse du magasin.

— J'irai me renseigner, dit-il.

Et pendant ces hésitations, le déjeuner refroidit dans le plat de faïence décorée... Ils se remettent à table; à grand'peine, on arrache Ménette à ses trésors, et ils continuent à échanger leurs conjectures.

— A moins, dit tout à coup la nounou, que ce ne soit de la dame.

— Quelle dame?

Alors elle raconte, à sa façon, que, presque tous les jours, elle rencontre aux Champs-Elysées une dame, qui se promène seule, qui a l'air triste, qui, chaque fois, s'arrête pour parler à Ménette, pour l'embrasser, et qui a souvent, le faisant, des larmes aux yeux.

— J'ai idée, conclut la nounou, que c'est une pauvre femme bien malheureuse, ayant perdu sans doute un enfant de l'âge de Ménette, car je l'ai entendu dire un jour, se parlant à elle-même "Comme elle lui ressemble!"

Germain est intrigué plus vivement encore, et Elise mécontente.

— Je vous avais défendu de causer avec personne, de laisser approcher ma fille par qui que ce soit. Qui sait si cette femme n'est pas une aventurière, une voleuse d'enfants qui veut ravir le nôtre?

— Ah! pour cela non, madame! riposta la nounou, blessée au vif; madame pense bien que je n'aurais pas laissé toucher Ménette par une femme de rien. Bon Dieu! je la soigne assez bien pour ne pas mériter ce reproche!... mais une grande dame comme cela...

— Qui vous dit que c'est une grande dame?

L'air est souvent trompeur, et il faut se méfier, au contraire des dehors trop brillants.

— Je le sais, mais, pour celle-là, c'est "du vrai". Un équipage! faut voir cela! deux hommes sur le siège et des chevaux!

— Elle vient en voiture? demanda vivement Germain, l'esprit éveillé par une intuition subite.

— Pour sûr. Seulement, elle passe une fois dans son équipage, regarde si je suis là, va jusqu'au rond-point. Là, elle descend, envoie sa voiture l'attendre plus bas, et vient vers nous; elle s'amuse un instant avec Ménette, lui fait de l'amitié, puis s'en va, et remonte en équipage.

— C'est étrange, dit Germain, et elle vient tous les jours?

— Presque tous les jours.

—Exprès pour cela, croyez-vous?

—Oui, répartit la nounou, c'est sûrement une dame qui a eu des peines et qui a pris Ménette en amitié parce qu'elle lui rappelle quelqu'un.

—C'est possible, dit Elise un peu rassurée, mais pourquoi aurait-elle envoyé des jouets à Ménette?

—Ah! voilà! dit la nourrice, je lui ai raconté hier que c'était aujourd'hui sa fête.

—Elle sait notre nom, vous lui avez donné notre adresse?

—Elle ne m'a jamais demandé ni l'un ni l'autre, mais j'ai pu lui dire que nous demeurions rue de Ponthieu. J'ai vu une fois son équipage par ici. Peut-être, ajouta la brave femme, donnant libre cours à son imagination surexcitée, nous a-t-elle suivies, et a-t-elle demandé le nom de la petite au concierge.

Germain ne parlait plus, il poursuivait une idée.

— Comment est cette dame, demanda-t-il, grande, petite, jeune, vieille, toujours seule, en deuil?

— Elle est jeune, reprit la nounou, enchantée de son importance, grande comme vous, monsieur, et jolie, jolie! Des yeux vifs, une peau blanche et des cheveux, des cheveux un peu roux, peut-être, mais éblouissants comme de l'or! Elle est toujours seule, vêtue de couleurs sombres, mais pas en deuil. Ces jours-ci, elle a une jaquette d'astrakan, mais quelquefois elle en met encore une plus jolie, en belle fourrure marron, avec un col gris. Elle change souvent de robe, mais, un jour qu'elle avait changé de chapeau, la petite ne l'a pas reconnue, alors maintenant elle met tout le temps le même.

— Ma fille la connaît? dit Elise, révoltée.

— Si elle la connaît! Dès qu'elle la voit, elle lui tend ses petits bras...

Germain restait soucieux, ces cheveux d'or, un peu roux, l'avaient mis sur la piste.

— Qu'on range les jouets, dit-il sévèrement, qu'on n'en parle à personne, demain j'éclaircirai cela.

Le lendemain encore, Germain n'alla point à son usine. La nounou et le bébé étant partis à l'heure accoutumée pour les Champs-Elysées, lui s'y rendit par un autre chemin, se dissimula derrière un massif et observa.

Il vit sa fille et la bonne s'installer à leur place habituelle. Le temps était tiède et radieux La nounou prit une chaise, et le bébé s'amusa avec le sable de l'allée. Nombre de voitures cir-

culaient, mais bientôt un brillant équipage attira son intention. Il le vit passer devant l'endroit où jouait Ménette, mais, de sa retraite, ne put juger où il s'arrêtait. En revanche il aperçut bientôt, descendant vers lui, une belle jeune femme dont, de loin, il ne distinguait pas les traits, mais dont la tournure souverainement élégante attirait tous les regards. Elle vint droit à Ménette et, distante encore de quelques pas, l'appela: "Petite Germaine!" L'enfant releva la tête, la reconnut, et, d'un élan, courut à elle qui, l'enlevant dans ses bras, la couvrit de baisers.

— Bonjour, ma Germaine, disait-elle avec une tendresse passionnée, bonne fête, ma chérie! Dis bien aussi: bonjour, "Mie."

Mais à ce moment Germain s'approcha, il venait de reconnaître Luce; d'un mouvement brusque, sans prendre souci des cris de l'enfant, il l'arracha de ses bras et la rendit à sa nourrice. Luce, saisie, recula d'un pas.

— Oh! s'écria-t-elle, occupée d'abord de sa petite préférée, voyez comme vous la faites pleurer!

Et elle s'avança pour embrasser et consoler Ménette qui criait au milieu de ses sanglots:

— Mie! Mie! veux Mie!...

D'un geste violent, Germain la repoussa.

— Non, mademoiselle, non, dit-il sous l'empire de sa furieuse rancune, vous ne toucherez plus cette enfant, elle ne peut être et ne sera pas votre jouet comme l'ont été ses parents. Ils sauront veiller à ce que vous ne fassiez pas à cette innocente le mal que vous leur avez causé.

Puis, sans même saluer Luce, Germain s'en

fut, en traînant la nourrice interdite, et la fillette qui pleurait toujours.

Restée seule, Luce eut la sensation que le sol se dérobait sous elle... Oh! c'en était trop! être traitée ainsi par l'homme qu'elle adorait et dont le dédain avait brisé sa vie! Voir ses sentiments méconnus de la sorte, sa pure et généreuse tendresse calomniée! avoir été éloignée de l'innocence d'un enfant comme un reptile venimeux, dont on redouterait le mortel contact!...

Elle eut la pensée de courir après Germain, de l'appeler, de lui crier: Venez apprendre ce qu'est celle que vous avez mortellement blessée et sachez enfin ses sentiments pour vous!

— Ses jambes lui refusèrent leur service, un nuage passa devant sa vue troublée. Dans sa détresse, elle s'appuya de la main au dossier d'une chaise, mais, malgré cela, elle fût tombée, si un bras vigoureux, passé autour de sa taille, ne l'eût retenue et elle entendit, comme en un rêve, une voix amie lui dire:

— Venez, Luce, venez, et ne craignez point, je suis là!

C'était Aymeric. Depuis longtemps intrigué, lui aussi, des variations d'humeur de Luce, qui dépendaient évidemment de ses sorties journalières, et mordu au cœur par la jalousie, il l'avait suivie.

Caché dans un fiacre, il avait suivi toute la scène, en avait compris le sens cruel et était arrivé à temps pour empêcher Luce, anéantie sous le coup brutal, de rouler sur le sol.

Maintenant, la soutenant, la portant presque, il la fit asseoir dans sa propre voiture, avec laquelle il rejoignit l'équipage de Luce; alors il

l'aida à y monter, congédia son fiacre, se plaça auprès d'elle, et dit au valet de pied:

— A l'hôtel, vivement.

XXVI

Luce est revenue à elle. Sortie de la torpeur inconsciente de son demi-évanouissement, elle pleure, maintenant, et Aymeric laisse couler ces larmes qui la soulagent.

C'est la première fois qu'il en voit tomber de ses yeux adorés, la première fois qu'il surprend chez l'orgueilleuse fille un moment de défaillance, de faiblesse morale, de douleur avouée, et il perd, devant le spectacle, nouveau pour lui, de son émotion sincère, tout courage et toute force.

Il lui prend les mains.

— Luce, lui dit-il doucement, j'étais là, j'ai tout deviné. Germain vous a blessée, insultée même gravement. J'eusse pu vous défendre, je ne l'ai pas fait, je suis soucieux de votre dignité. Il vaut mieux qu'il croie tout, n'est-ce pas, Luce, tout, que de pénétrer votre secret?

— Mon secret? dit-elle, reprenant possession d'elle-même et se rebellant contre l'indiscrétion.

— Oui, reprit Aymeric, vous l'avez, vous nous avez tous trompés. Vous n'aviez pas voulu l'éprouver, naguère, vous l'aimiez véritablement, et la douleur de votre amour dédaigné vous a

rendue mauvaise. Depuis, vous souffrez... Luce, ne me dites pas non!

Elle hésita un moment, puis, vaincue, répondit simplement.

— C'est vrai.

Ils se turent tous deux, également émus; la voiture roulait toujours vers le boulevard Saint-Germain.

— Comment, dit Luce après un silence, comment avez-vous pu savoir?

— Il est aisé de deviner dans les autres ce que l'on éprouve soi-même.

— Quoi, dit Luce, vous aussi vous souffrez?

Il fit signe que oui et, intéressée, elle reprit:

— Vous aimez, vous êtes malheureux?

— Oui, dit-il seulement.

Elle le vit et ajouta, avec toute la sympathie d'une longue amitié et la pitié qu'inspire un mal pareil au nôtre:

— Mon pauvre ami!

— Ah! s'écria-t-il comme si une main brutale eût touché sa blessure, ne me plaignez pas Luce, vous n'en avez pas le droit.

— Moi? répéta-t-elle interdite...

— Oui, vous, reprit Aymeric, ne se possédant plus, vous qui m'avez fait tant de mal et si souvent, sans comprendre que vous m'imposiez la torture que vous subissiez.

— C'est moi que vous aimez? fit Luce, éperdue.

— Depuis trois ans, Luce, depuis trois ans, sans espoir.

— Oh! s'écria-t-elle sincèrement apitoyée et effrayée, même, au souvenir de tout ce qu'elle avait infligé au malheureux de taquineries, de

dédains, de tourments; j'ai été, sans le savoir, sans même m'en douter, bien cruelle. Pardonnez-moi, Aymeric...

— Je ne vous en veux pas, dit-il, très triste.

— Et puis...— elle hésita—guérissez-vous!...

— Cela, dit-il doucement, près de vous, Luce, ce n'est pas possible, et j'ai tant souffert de vos absences que je n'ai pas le courage de m'en aller.

— Alors?

— Alors, reprit Aymeric redevenant peu àpeu maître de lui, nous continuerons à vivre comme nous vivons depuis des mois et des années, vous me supporterez dans votre ombre et vous me pardonnerez l'aveu qui m'est échappé dans un moment de détente et de faiblesse.

Elle se tut encore, réfléchissant, puis, avec la décision prompte de sa nature spontanée et résolue:

— Non, dit-elle, non, je ne veux pas, Aymeric, que vous souffriez ce que j'ai souffert... Si ma vie, qui n'est plus bonne à rien, peut vous consoler, je vous la donne volontiers. Je vais dire à mon père que je veux vous épouser.

— Non, fit-il avec fermeté, cela ne se peut.

— Pourquoi? reprit-elle, déjà surexcitée, parce que j'ai aimé Germain? Oh! soyez tranquille, ajouta-t-elle avec amertume, j'ai pu être extravagante et folle, mais cet amour, que personne n'a su, n'a rien eu de coupable et n'entache point ma vie.

— Il ne s'agit pas de cela! Vous ne vous en souvenez pas, Luce, quand vous vouliez que je décide Germain à vous épouser, vous me disiez: "Il est pauvre, un homme pauvre ne demande

pas la fille de l'homme qui l'a à ses gages, cela serait de sa part une déloyauté"... Ce jour-là, Luce, vous m'avez dicté ma conduite.

—Mais j'ai ajouté, riposta mademoiselle Rambert: " C'est à la femme, dans ce cas-là, d'aller au-devant de l'homme." En me le rappelant à votre tour, vous me dictez aussi ma conduite, Aymeric, c'est moi qui vous demande de m'épouser.

— Je ne veux pas vous devoir à votre seule pitié, à une surprise de votre sensibilité que, demain, peut-être, vous regretteriez.

— Ecoutez, dit Luce, vous savez si je suis sincère?... Je ne viendrai pas vous affirmer que je vous aime; mais, il y a une heure, je me jugeais la plus déshéritée des créatures,celle qui jamais, entendez-vous, jamais, n'a été aimée, qui, pas une heure dans toute son existence, n'a été le rêve, l'espoir, l'affection unique, l'univers, la raison d'exister d'un être humain... et j'étais désespérée! Depuis que je sais qu'il n'en est plus ainsi, un rayon a lui dans mon âme: le désir de donner le bonheur qui m'a été refusé; plus que cela l'espérance, l'aurore, peut-être, d'une vie nouvelle qui me consoleraitdu passé...

Elle sourit avec son enjouement d'autrefois auquel se mêlait la suavité inattendue d'une irrésistible douceur, et se penchant vers son camarade d'enfance, plongeant dans les siens ses yeux troublants, elle répéta sa question:

— Aymeric, voulez-vous m'épouser?

—Ah! fit-il, détournant la tête, ne me tentez pas, Luce, car qui résisterait?...

On était à la porte de l'hôtel: la première,

Luce descendit de voiture et monta l'escalier en courant.

Dans le vestibule, elle croisa mademoiselle Philomène qui l'accueillit par un reproche:

— Où es-tu encore allée?

— Sans le savoir, répondit-elle, au-devant du bonheur, peut-être?

Et elle s'en fut trouver son père.

Il l'attendait pour faire des visites.

— Quoi, dit-il, la voyant entrer, tu n'es pas habillée? tu es en retard, presse-toi de faire ta toilette; notre tournée est longue et je n'ai que cet après-midi à te donner.

— Il s'agit bien de cela!

M. Rambert vit que sa fille était émue et fut un peu inquiet.

— Qu'y a-t-il?

— Voilà! vous m'avez dit que vous désiriez me marier.

— C'est le plus cher de mes vœux.

— Vous m'avez dit que, pour satisfaire mes préférences, vous étiez prêt a de grandes concessions?

— Grandes, oui, mais pas déraisonnables.

— Qu'appelez-vous déraisonnables?

— C'est selon; où veux-tu en venir?

— A ceci: je désire épouser un homme jeune, intelligent, bien de sa personne, ayant de bons sentiments, une bonne santé, une bonne réputation, noble avec cela, d'ancienne et honorable souche, mais sans fortune du tout.

— Ah bah! fit le baron, narquois, et qui est cet homme?

— Aymeric de Penmarc'h.

— Aymeric?

M. Rambert se fût attendu à tous les noms plutôt qu'à celui-là. Pourquoi Aymeric? Ils avaient passé leur jeunesse côte à côte sans se préoccuper l'un de l'autre. Luce traitait Aymeric en inférieur et lui la traitait en "patronne", Qui aurait jamais pu se douter? était-ce une nouvelle lubie de Luce? Son père le lui demanda.

— Est-ce encore une gageure, un jeu, une comédie, ou un coup de foudre?

— C'est sérieux; un hasard m'a appris tout à l'heure qu'Aymeric m'aimait, je veux être épousée pour moi-même, je le prends.

— Et lui, consent-il? fit la baron impitoyable, rappelant le passé dans une cruauté inconsciente, car il n'en savait pas le secret.

Luce devint très rouge.

— Il consent.

— Alors, reprit M. Rambert, demain tu auras changé d'avis.

— Non, dit Luce avec un sérieux qui en imposa à son père. Je suis sûre de moi, maintenant, et de mes sentiments. J'étais décidée à ne pas me marier, vous avez pu remarquer que je m'acheminais le plus possible vers l'indépendance du célibat. L'affection si discrète et profonde d'Aymeric m'a fait changer de résolution.

— Aymeric est un brave garçon, dit M. Rambert, mais ce n'est pas un mari de ta position.

— Qu'importe, fit Luce, si nous nous plaisons?

— Je réfléchirai, tu n'exiges pas, je le suppose, que je me décide ainsi, le couteau sur la gorge?

— Si, répondit sa fille. Je vous l'ai dit: c'est

incidemment que j'ai connu les sentiments d'Aymeric; alors, la première, j'ai parlé mariage, lui s'en défendait; comme vous il ne se jugeait pas digne... Je lui ai répondu que je vous parlerais, je ne puis donc le laisser dans cette pénible expectative et, puisque je suis, moi, entièrement décidée...

— C'est bon, fit M. Rambert, va. Décommande les chevaux, nous ne sortirons pas, et envoie-moi Aymeric.

Après un entretien sincère et sérieux avec son jeune parent, M. Rambert, sans se faire prier davantage, a donné son consentement, trop heureux que sa fille se décidât à se marier.

Aymeric n'était pas le gendre qu'il souhaitait, mais, après l'avoir vu, comme il l'avait fait, se relever noblement de ses erreurs et de ses fautes de jeunesse, et persévérer dans le bien il avait en lui cette confiance justifiée que seule peut donner la connaissance éprouvée d'un caractère. Frivole, quoique intelligent, n'ayant ni le sérieux, ni la fermeté, ni le coup d'œil spécial et nécessaires en affaires, Aymeric ne serait jamais capable de diriger l'importante entreprise à laquelle M. Rambert avait consacré sa vie, et le baron, le constatant, eut au cœur le serrement d'un amer regret. Il eût tant souhaité être continué par un gendre! Mais il était relativement jeune, fort, énergique toujours, capable de travailler de longues années encore... Il le ferait et puis, de même que sa fille lui ressemblait, le fils qui naîtrait d'elle un jour par l'atavisme qui rapproche les garçons de leur mère, pourrait aussi avoir quelque chose de lui...

— Ce serait à son petit-fils qu'il léguerait l'usine Rambert...

Mademoiselle Philomène ne fut point consultée, mais lorsque Luce vint lui conter, mot pour mot, les événements rapides qui, en un seul jour, avaient changé sa vie, elle entonna, dans le secret de son cœur, devant l'avenir enfin assuré de l'enfant qui lui avait été confiée, son "Nunc dimittis..."

Le soir, en rentrant dans sa chambre, après ses fiançailles avec l'heureux Aymeric, Luce heurta du pied une caisse volumineuse. Elle la fit ouvrir et reconnut les jouets qu'elle avait envoyés à l'enfant de Germain.

Au milieu de sa joie, ce rappel du passé lui fut douloureux.

— Il ne veut rien de moi, murmura-t-elle, et il ne saura jamais!... Je resterai à ses yeux prévenus la coquette, la froide et cruelle créature dont les caprices lui ont coûté si cher...

Elle souffrit un peu en pensant combien elle était, par lui, méconnue, et pour toujours...

Mais sa tristesse fut atténuée par la réflexion:

— C'est mieux ainsi, décida-t-elle...

Puis elle sonna sa femme de chambre.

— Remballez cela, dit-elle, lui montrant les jouets et, demain, vous ferez porter le paquet aux enfants incurables de la rue Lecourbe.

Et, pour elle-même, elle ajouta avec un sourire:

— Ce sera le cadeau de noces de mademoiselle Millions.

FIN

Les propriétaires de la

Bibliotheque Moderne

ont le plaisir d'annoncer à leurs nombreux lecteurs la publication du célèbre ouvrage

"TARTARIN SUR LES ALPES"

qui paraîtra au complet dans le prochain numéro.

AVIS

A nos abonnés de MONTRÉAL et de la BANLIEUE.

Faites signer ce blanc de souscription par un de vos amis, envoyez-nous le et vous aurez droit a deux volumes, à choisir dans les numéros déjà parus ou dans les volumes à paraitre subséquemment.

... .

Je, soussigné, déclare prendre un abonnement d'une année à LA BIBLIOTHÈQUE MODERNE, au prix de $3.60, payable 15c sur livraison de chaque volume

Signature.....

Adresse.....

P. S. — Envoyez ce blanc signé à **LA BIBLIOTHEQUE MODERNE, 37 Rue St-Gabriel, Montreal.**

La Jeunesse du roi Henri, (10 vol) $1.00
Vaincu par L'amour, J. Rameau (illustré)..10 cts
Le Chateau de Villebon, (illustré).. ..... 10 cts
Misericorde ! par Jules Mary..... ....10 cts
Les Drames de l'Irlande, L Thomin.....10 cts
L'amour d'une Raine, A. Guignery.....10 cts
La Loi d'Amour, par Mme M Thiery..... ...10 cts
Le Chambrion. par Ponson du Terrail.....10 cts
Tante Berthe, par G de Peyrebrune.....10 cts
L'Ami du Chateau, par Elie Berthet .....10 cts
Un duel a Mort, par P. Zaccone. .....10 cts
Le Mendiant Noir, par Paul Féval.....10 cts
La Lanterne Rouge, par P. Zaccone.. .....10 cts
L'Enveloppe Noire, par P. Zaccone .....10 cts
Fiancée d'outre-mer, par D. Lesueur.....10 cts
Le Sacrifice d'une Femme, J de Gastyne..10 cts
La Dame d'Auteuil, par P. Zaccone .....10 cts
La Voleuse d'Enfant, par H. Conscience..10 cts
La Fiancee du Tueur de Lions, L. Noir...10 cts
La Belle Tiennette, par E. Richebourg...10 cts
La Cosaque, par Paul Féval. .....10 cts
La Vierge des Makis, (illustré) P. Tonelli.10 cts
Chagrin d'aimer, par Paul Samy ....10 cts

Ces ouvrages sont en vente

à La Bibliothèque Moderne

1608 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Adoption (l'), roman, par Georges Pradel, 1 vol. 376 pages. 0 35

Anneau de fer (l'), roman, par Ely Montclerc. 1 vol. 313 pages.... 0 30

Belle (la), roman, par H. Germain, 1 vol. 225 p. 0 30

Blessée au cœur, roman à sensation par Jules Mary, 1 vol. 268 pag. 0 30

Bois d'amour (le), roman, par Mael. 1 vol. 216 pages..... 0 30

Cage de cuir (la), roman par Georges Pradel, 1 vol. 265 pages..... 0 30

Contumace (le), roman, par Jules Mary. 1 vol. 283 pages 0 30

Enfant du forçat (l'), roman, par L. Letang. 1 vol. 223 pages..... 0 30

Enfants de la mer (les) roman, par G. Toudouze. 1 vol. 113 pages.... 0 20

Epreuve (l'), roman sentimental canadien, par le Dr P. E. Prévost. 1 v. 0 30

Fille de l'aiguilleur (la), roman par Montclerc, 1 vol. 387 pages..... 0 35

Fille de l'officier de marine (la), roman. par de M. 1 vol. 511 pages ... 0 50

Foudroyé, roman, par Jules Mary, 1 vol. 314 pages 0 30

Infâme, roman, par Spitzmuller. 1 vol. 325 pages 0 30

Lys d'or (le), roman, 1 vol. 262 pages..... 0 30

Maman Lauiette, roman 257 pages, 1 vol.... 0 30

Mariage de René (le), roman, par Lesueur. 1 vol. 80 pages..... 0 20

Mari de Marguerite (le), roman. 1 vol 125 pag. 0 20

Martyr de l'honneur, roman par Elz. Montclerc, 1 vol. 322 pages.... 0 30

Maternité morale, roman, par Pierre Mael. 1 vol. 128 pages..... 0 20

Porteuse de pain, (la), roman, par X. de Montepin, 1 vol. 525 pages 0 50

Reine - Marguerite, roman, 1 vol. 279 pages 0 30

Roman de l'ouvrière (le) par Charles de Vitis, 1 vol. 194 pages..... 0 25

Saltimbanque, roman, par Henri Germain, 1 vol. 315 pages.. ..... 0 30

Serment d'une mère (le), roman, 1 vol. 151 pag 0 20

Testament d'un martyr (le), roman, par S. Boubée. 1 vol. 450 pages.... 0 30

Voleurs de nom (les), roman par Letang. 1. vol. 276 pages..... 0 30

* Histoires à se tordre, par M. Thivars. Jolies illustrations comiques..... 0 25

Histoire de Jos Montferrand l'athlète canadien, par Benjamin Sulte. Nouvelle édition, avec portraits et nombreuses gravures..... 0 25

* Napoléon 1er. Le général,—le consul,—l'empereur,—la campagne de France,—la chute,—l'île d'Elbe—les Cent-Jours,—Sainte-Hélène. 1 grand volume avec gravures..... 0 25

* Vieux loup de mer (le), ou les drames de la mer. Récits d'un vieux marin. 1 vol. avec gravuree 0 25

Enfant perdu et retrouvé (l') ou Pierre Cholet. Histoire véritable recueillie par M. l'abbé Proulx. 1 vol. avec gravures..... 0 40

Chemin des larmes (le) ou un amour déçu, grand roman par ***. 1 volume de 480 pages..... 0.40

* Robinson Crusoé (Aventures de). Traduction nouvelle ornée de gravures. 2 vol. in-12..... 0 50

* Robinson suisse (le). Traduit de l'allemand de Wyss, par Mme Elise Voiart. 2 vol. in-12..... 0 50

Secrets de la Maison Blanche, (les) ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B... 0 60

* Naufrages (Histoire des), comprenant ceux de La Pérouse, de la *Méduse* et autres naufrages célèbres. 1 vol. orné de gravures..... 0 60

* Paul et Virginie, suivi de la chaumière indienne. Extraits des Etudes de la Nature, etc., par Bernardin de Saint-Pierre. 1 grand vol. orné de gravures 0 60

Livres Utiles et Amusants

Cartes de conversation pour les amoureux, consistant en 40 cartes : *Questions et Réponses*, et formant un jeu de société des plus amusants.

Prix de chaque jeu, sur carton fin satiné, dans un joli étui..... 0 20

Révélateur des Amants (le) ou l'oracle infaillible des amitiés. Nouveau jeu de salon et de société composé de 7 cartes à consulter et 2 cartes formant la " clef " ou explication du jeu. Le tout renfermé dans une enveloppe..... 0 25

* Guide des amoureux et des gens du monde. L'amour, la cour, le mariage. Conseils sages pour toutes les situations délicates qui peuvent se présenter depuis la naissance de l'amour jusqu'au mariage et même plus tard ; exposé des devoirs à remplir et des règles d'étiquette relatives aux demoiselles et aux garçons d'honneur, aux baptêmes et à divers anniversaires, avec un système complet de télégraphie sentimentale, le langage des fleurs et celui du mouchoir et quelques remarques sur la timidité et le moyen de la faire passer. 1 joli volume, couverture en couleurs..... 0 35

* Académie des jeux contenant les règles, combinaisons des principaux jeux de cartes, des échecs, du billard. des dames, du domino, du jacquet, de la manille, etc., etc., par F. Dumesnil, 1 vol. couverture chromo 0 35

* Songes (la Double Clef des), ou l'ancienne et la nouvelle interprétation d'onéiromancie réunies par Halbert d'Angers, 1 vol. illustré, couverture chromo..... 0 35

* Oracle des Dames et des demoiselles (le Quadruple), donnant à 100 questions, 2,500 solutions ou réponses obtenues à l'aide des jeux de cartes, dominos, etc., par Halbert d'Angers. 1 vol. couverture chromo..... 0 35

Secrétaire universel, (le), contenant des lettres de bonne année et de fêtes, de compliments, de condoléances, de félicitation, de remerciement, de reproche, d'excuse, de recommandation, de demande, de conseil, d'affaires et de commerce, lettres d'amitié et de mariage, avec des instructions sur chaque sorte de lettres ; la correspondance avec le gouvernement, des formules d'actes sous seing privé, avec des instructions sur ces actes, etc., etc..... 0 35

CUISINIERE CANADIENNE (nouvelle) contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crêmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc.. recettes pour faire diverses sortes de breuvage, liqueurs, etc., etc. 1 vol..... 0 40

—LE MÊME OUVRAGE, relié en toile..... 0 60

ECRIN MUSICAL (l'), recueils de romances, chansons et mélodies les plus nouvelles et les plus populaires. *Avec la musique de tous les airs.* 1 vol.. 0 50

* MAGNÉTISME ET HYPNOTISME, contenant l'exposé des recherches les plus récentes relativement aux phénomènes merveilleux produits par l'hypnotisme et la théorie pratique de tous les moyens en usage pour faire naître le sommeil somnambulique, par le Dr Stevenson. 1 beau vol..... 0 60

* MAGICIEN DES SALONS (le) ou le Diable couleur de rose. Recueil nouveau de tours de physique, d'escamotage, de chimie récréative, tours de cartes, etc., par Richard. 1 vol. nombreuses figures..... 0 90

* SAVOIR VIVRE (le) ET SES USAGES DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE. Guide de la bienséance pour tous les âges et dans les principales circonstances de la vie, par Mme de Grandmaison. 1 fort vol. in-12.... 0 75

—*Le même*, relié toile, plaque spéciale..... 1 00

AVIS

J'invite votre attention particulière à notre département de correspondance. Si vous désirez n'importe quel ouvrage ou article non annoncé dans cette liste, n'hésitez pas à en faire la demande ; vous recevrez les renseignements désirés par retour du courrier. Veuillez joindre à votre lettre un timbre pour la réponse.

ADRESSEZ : LA BIBLIOTHEQUE MODERNE
1608 Rue Notre-Dame MONTREAL,

Les medecins recommandent

LE BRANDY

'P. Richard'

Pour les malades et les invalides...

Exigez-le de votre fournisseur.

IL NE COUTE PAS PLUS CHER QUE LES AUTRES

EXAMEN GRATIS DE LA VUE.

Ne ruinez pas vos YEUX à porter de mauvaises LUNETTES, LORGNONS, etc., pour tracer, coudre, lire et écrire, etc.

Allez voir le meilleur de Montréal comme FABRICANT de VERRES OPTIQUES et AJUSTEUR de LUNETTES, LORGNONS ou YEUX ARTIFICIELS, taillés et ajustés selon les maladies des YEUX pour bien VOIR de LOIN et de PRES, renforcir les NERFS OPTIQUES, corriger les défauts de l'ŒIL et guérison d'YEUX.

Consultez le SPECIALISTE Beaumier,

MEDECIN et OPTICIEN

Gradué aux E. U. A. 20 ans d'expérience.

Professeur a l'Institut d'Optique Americain.

1854 rue Ste-Catherine, Entre les rues Cadieux et Ave Hotel-de-Ville,

MONTREAL, P. Q.

Ouvert jour et nuit. Le Dimanche, de 1 à 4 heures P.M.

QUALITES et TRAVAIL GARANTIS. BAS PRIX

AVIS—Envoyez-nous par la Poste vos vieilles LUNETTES, LORGNONS PINCE-NEZ, etc, avec description de leurs DEFAUTS, aussitôt, vous recevrez nos VERRES OPTIQUES, solidement fixés à neuf dans vos anciennes monture. Prix, $1.00 comptant, enregistrement et frais de Poste compris, Canada et E. U. A. Ecrivez-nous pour plus amples informations. Prenez garde, nous n'avons pas d'agents sur le chemin pour notre MAISON FONDEE et responsable.

9491

Leclercq

Mademoiselle Millions.

PQ
2623
.E34
M3.